







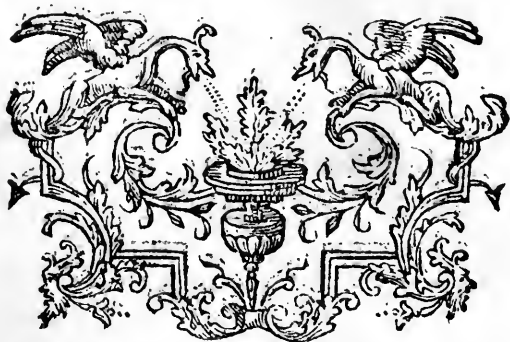
624.  
1. 47  
PERKINS LIBRARY

Duke University

*Rare Books*



NOUVEAUX  
MEMOIRES  
POUR SERVIR A  
L'HISTOIRE  
DE NOTRE TEMS,  
TOME PREMIER,  
CONTENANT  
LE POINT D'APPUI  
DES PRINCIPALES  
PUISSANCES DE L'EUROPE  
EN GENERAL;  
AVEC UNE DISSERTATION  
SUR L'USAGE DU FEU  
DANS LA  
GUERRE PRESENTE.



A FRANCFORT ET LEIPZIG;  
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.  
M D C C L I X.

NOUVEAUX  
MEMOIRES

POUR SERVIR A

CHISTOIR

DE NOTRE TEMPS

TOME PREMIER

CONTENANT

LE POINT D'APPUI

DES PRINCIPES

LISSANCES DE L'EUROPE

ET

AVEC UNE DISCUSSION

sur le

LIBRE

COMMERCE



A FRANCOFORT ET LINDZ  
AUX DEPENDS DE LA SILESE  
MDCCLXX





LOUIS XV.  
Roi de France  
et de Navarre.

*I. C. Back, del. & sc. Frankfurt. 1757 d. 19. Novembr.*

LE POINT D'APPUI  
ENTRE  
LES PRINCIPALES  
P U I S S A N C E S  
DE  
L'EUROPE,

O U  
TABLEAU MILITAIRE,  
POLITIQUE, CRITIQUE, IMPARTIAL,

D E S  
TROUBLES PRESENTS.  
AVEC FIGURES EN TAILLE DOUCE.



A L I E G E,  
C H E Z J A Q U E S B A L B I N,  
M D C C L I X.



DISCOURS PRELIMINAIRE RBR  
M837N  
V.1

POUR LE

POINT D'APPUI

DES

PRINCIPALES PUISSANCES,

PAR-RAPPORT

A LA PRESENTE GUERRE.

---

**J**e commence par faire connoître les acteurs de la guerre dont je suis engagé de donner le précis (\*). Le rapport des bonnes & des mauvaises qualités qu'ils ont les uns & les autres, les goûts, les talens divers, forment des besoins mutuels, & forcent toutes les nations à la société; & ce sont ces deffauts, ces inclinations opposées qui la leur font rompre.

Le françois est magnifique, généreux, fort, mais vain, fier, furieux. L'Anglois a la même force, la même générosité, mais il est si épris  
(a) de

(\*) V. L. G. d. B.

de l'indépendance qu'il en devient farouche ; d'autant plus feroce qu'il ne peut même souffrir d'égaux. Le Hollandois , est laborieux paisible , équitable , d'un esprit tardif , mais exact , & d'un cœur humain , leur générosité envers les pauvres est un de leurs mérites. Le Russe a mille bonnes qualitez ; son plus grand défaut est sa lourdesse , qui a jusqu'à présent caché en lui les dons de la nature , dont il n'est pas moins pourvu que les autres peuples , il les fait quelquefois paroître sous un jour ridicule. L'Allemand est bon ami , officieux , mais glorieux , peu capable d'entreprendre , & opiniâtre dans ses Desseins. Les Polonois & les Suedois sont courageux , difficiles à rebuter , mais cruels , toujours ou trop timides ou trop téméraires. Les Espagnols & les Portugais sont agréables & utiles , mais trop superbes , leurs forces ne repondent pas à leur Orgueil. Le Danois est fin , attentif , vigilant , mais violent & difficile. L'Italien est prudent , politique , mais rusé , artificieux fourbe ,  
petit



petit dans les moyens; son pays fait une assez grande partie de l'Europe, ses ancêtres l'ont autrefois subjuguée, ils avoient joint la valeur aux autres qualités que conservèrent leurs descendans. S'étant ensuite alliés avec d'autres peuples, ils différencièrent entr'eux en bien des choses, quoique le caractère national l'emportât toujours. Ils étoient même désignés par des noms différens. Les Genoïs qui en font une sorte, sont ceux dont on fait le plus de cas; ils sont vifs, industrieux mais s'ils sont utiles à la société par leur talens; ils y deviennent dangereux par leur légèreté, leur inconstance, & fâcheux par leur défiance, qui en est une suite. L'Autrichien est franc, bon, serviable, mais hautain, entêté, mal-adroit. Le Prussien, dont jusqu'à présent on n'a point connu le caractère, vient de développer le génie le plus grand & le plus singulier; il rassemble en lui les bonnes & les mauvaises qualités des autres peuples, & il les emploie tour à tour à son avantage; l'artifice domine en lui.

Parmi le grand nombre de particuliers qui composent les differens peuples dont on vient de voir une esquisse, il y en a plusieurs qui forment un grand Corps, & meritent d'entrer en ligne de compte parmi les Nations, je dis les Ecclesiastiques. Parmi eux, ceux, qui font le plus parler d'eux, sont connus sous le nom de Jesuites. Comme l'étude doit être leur unique occupation, ils ont de l'Esprit, de l'adresse, ils saisissent les ridicules; ils copient parfaitement ou imitent les bonnes & les mauvaises qualités des autres, & transmettent les memoires. Ils sont historiens, orateurs, critiques, tantôt bons, tantôt méchans, méprisés, craints, honorés. On a diverses façons de penser sur leur compte, qui toutes s'accordent à les juger nécessaires, mais on désapprouve, qu'ils fassent usage de la Politique, & surtout qu'ils veuillent s'acquérir non seulement des Biens, des Terres, des Richesses, mais même des Royaumes, & se mêlent de Conspirations.

L'acqui-

L'acquisition & la multiplication de l'Or & l'Argent ont été & seront toujours l'objet des desirs de toutes les Nations, & la plus grande Politique des Princes consiste & consistera toujours à faire entrer & circuler dans leurs Etats la plus grande quantité possible de ces métaux.

En effet l'estime pour les fonds comptants est parvenue à un tel excès, que rien n'est impossible à celui qui en a beaucoup, & que tous les dons de la nature n'arrachent point de l'obscurité celui qui en manque. L'éclat, la gloire des Royaumes, dependent donc de la quantité que le Souverain & le Peuple en ont ; avec cela ils peuvent avoir tous les services & secours qu'ils desirent, tous les honneurs, toute la domination qu'ils peuvent prétendre. Ces avantages réunis sont nommés communément le Vrai-bien, parcequ'ils peuvent procurer tout ce qu'on regarde comme des biens. Or tout le monde fait que c'est le Commerce ou plutôt

la Navigation, en un mot, la Mer qui en peut procurer le plus.

La Grande Bretagne étant entourée de tous Côtés de la Mer , il est naturel que ses Habitans aient senti le mieux les comodites & les avantages qu'ils en peuvent tirer: aussi voyons-nous que les Anglois excellent dans l'art de faire abonder l'or chez eux , & d'en remplir leurs Isles. Les Productions de leur propre país ne suffisant pas pour atteindre en cela leur but , ils ont trouvé le moyen de s'emparer, sous divers pretextes & peu à peu , des Côtes les plus favorables de l'Amerique , qui autrefois étoit possédée par les Espagnols & Portugais exclusivement de tout autre Nation. Le Caractère de ceuxci leur étoit fort convenable pour réussir , & pour parvenir au comble de leurs desirs, pour la possession de ce qu'il y a de plus avantageux dans le nouveau monde : au lieu de prendre les Productions des possessions des Espagnols & des Portugais & de leur en payer la valeur , ils ont eu  
l'art

Part de tourner la chose en forte , que ces Nations sont plutôt obligées d'accepter d'eux leurs denrées & de leur fournir en retour des Especes.

Mais cette industrieuse Nation n'ayant pû en imposer de même aux François & aux Hollandois &c. elle vit qu'il falloit mettre une autre adresse en œuvre où celle cy manquoit d'effet. Ses Ministres sacrifierent la plus grande partie des fonds , pour en venir à bout. La Nation étoit si persuadée de l'heureux succès qu'ils devoient avoir , que lorsqu'ils n'en avoient pas assez pour les fraix immenses que coûtoit leur entreprise , le credit , la simple promesse d'en donner ensuite , suffisoit , & leur procuroit facilement ce qui auroit coûté beaucoup de peine à d'autres. Les soupçons , que leur Ennemis voulurent donner sur leurs bonne foi , ne purent detruire la confiance , quelque raison qu'il y eut de croire que le défaut du succès pouvoit produire la chute du credit. Les Ministres habiles sentirent ce danger : ils virent

(a) 4

qu'il

qu'il valoit mieux qu'on les accusât d'Injustice, que de foiblesse. Ils connoissoient le Caractere inconsequent du monde en general, ils savoient que les doutes portoient moins sur les grandes choses en total qu'en détail, parceque l'Interêt qu'on y prenoit étoit moins personnel ; que l'Idée du juste & de l'injuste étoit si arbitraire, qu'on pouvoit facilement en decider comme on vouloit. D'ailleurs la plupart de leurs Rivaux n'avoient acquis leurs possessions, aussi bien qu'eux, que par l'Usurpation & par la force ; qui d'entre eux pouvoit dire, que de nouvelles acquisitions, faites par le même moyen, n'avoient pas le même Droit (\*) ?

## L'Es-

(\*) Pour preuve de ceci il faut qu'on remonte plus haut dans l'Histoire des Possessions dans l'Amerique. Il y a, comme personne ne l'ignore, environ trois Siecles que les Espagnols, en premier lieu par leur Christoffle Colomb, parcourant la Mer & l'ayant traversée, decouvrirent cette quatrieme Partie du Monde, qui jusqu'alors étoit inconnue à nous autres Européens. Ils y descendirent & la trouverent remplie de plusieurs

L'esprit profond, calculateur & hardi des Anglois, fait pour embrasser tous les objets differens, est capable de former les plus grands desseins.

seurs Peuples, qui, n'étant point civilisés comme nous, furent titrés du Nom de Sauvages. D'abord les Espagnols ne daignerent pas les regarder comme leurs semblables. Ils valaient cependant en plusieurs Points beaucoup mieux qu'eux, connoissant bien plus les devoirs de la société, que ceux qui leur denioient le nom de sociables. Les impressions que le Createur avoit mises dans leur cœur, n'étoient point détruites par l'art & les prejugeés. Ils ne connoissoient de droit de faire du mal, que celui d'une juste defense, & n'y employoient que les Armes que la Nature leur avoit données. Quoiqu'ils n'eussent pas une Connoissance si réglée de Dieu que nous, ils en avoient au moins une Idée confuse, mais qui cependant n'étoit pas tout-à-fait fausse ni tout-à-fait indigne de lui.

Leur surprise fut extreme lorsqu'ils virent arriver nos Européens : ils n'avoient jamais imaginé qu'on put traverser la Mer ; encore moins qu'il y eut des Peuples au-delà. Rien de plus étrange & d'étonnant pour eux que de voir nos machines, inventées pour s'entretenir comme un Coup de Foudre, des Fusils & Canons, qui

seins. C'est à la forme de leur gouvernement, qu'ils doivent ces avantages ; la liberté, qu'il leur laisse, donne de la force à leurs pensées, & de

parlent à faire trembler la terre. Ils prirent d'abord ces tourbillons de flammes, pour un prodige funeste, dont rien ne pouvoit les garantir. La peur les fit tomber aux Pieds des nouveaux venus, dont ils auroient pu facilement se defaire. Ceux ci auroient dû tacher alors de les gagner par la douceur ; leurs cœurs se seroient livrés sans defiance. Ils aimèrent mieux les faire périr. Après avoir assouvi leur rage insensée, après avoir immolé des creatures innocentes, qui n'avoient envers eux ni crime ni defense, après avoir rougi de leur sang leur propre terre, ils la parcoururent, & prirent tout ce qu'ils purent.

Ils y trouverent de grands amas d'or & d'argent, ils virent qu'elle en reproduisoit tous les jours. Leur avidité leur fit regarder ce séjour, comme le séjour du bonheur ; ils resolverent de s'y fixer. Mais outre qu'il falloit faire rapport à leur maitre de leur commission, ils se crurent encore trop foibles en nombre pour s'y maintenir, ce qui les fit retourner sur leurs pas. Veritablement les relations que les Espagnols & les Portugais, qui avoient suivi les premiers de bien près, pouvoient faire à leurs Rois, suffisoient



de l'étendue à leurs projets. Mais cette liberté , si nécessaire pour imaginer & pour proposer , devient quelquesfois nuisible pour exécuter :  
alors,

ient pour exciter leur ambition. Ils firent chacun de grands préparatifs pour s'emparer de quelque partie de ce nouveau monde ; Mais la découverte étoit trop éclatante & trop importante pour être possédée long-tems à l'inscû de ceux qui avoient le même droit, ou la même force, & le même but de s'enrichir ; enfin il ne se passa pas long-tems , qu'après plusieurs tentatives inutiles & des obstacles presque insurmontables , la plupart des Puissances Européennes trouverent l'une après l'autre le moyen de s'établir de même dans ce nouveau monde. Mais s'ils en traitèrent les habitans avec plus de douceur que les premiers, ils manquèrent de prudence dans un autre objet. L'avidité ne raisonne point, elle ne songe qu'à se satisfaire. Le Pais decouvert étoit immense. Chaque Nation pouvoit en occuper une vaste etendue , sans avoisiner celle qui lui étoit ennemie. Ils ne firent point cette attention utile. Il sembla au contraire, qu'ils ne cherchoient tous qu'à s'approcher de l'objet de leur aversion. Les Hollandois se placerent dans le Voisinage des Espagnols & des Portugais. Les François & les Anglois s'établirent , le plus près qu'il leur  
fut

alors , quoique d'accord sur l'entreprise projetée, chacun veut avoir le droit d'employer les moyens à sa fantaisie ; & leur caractère altier , indépendant , leur fait perdre en disputes le moment favorable. Ils ont un Roi ; mais ce Roi soumis aux Loix de la Nation , n'a pas eu toujours comme ceux des autres Nations , dans les cas pressans , le pouvoir d'expliquer les loix , & d'agir selon son sentiment , & comme l'occasion l'exige. On lui a joint un Parlement , dont les membres

fut possible , les uns des autres. De là vinrent les Chicanes de toute espèce , & les incursions pendant la Paix. Dès que la Guerre commençoit en Europe ils envahissoient mutuellement leurs Possessions en Amérique , & se les rendoient presque toujours ravagées & détruites. Ils auroient facilement pu éviter ces communs malheurs , en s'éloignant comme nous l'avons dit ; Mais les Passions , quelles qu'elles soient , cherchent machinalement à se rapprocher de leur objet.

Les Sauvages suivoient ordinairement le sort de leurs nouveaux maîtres , vaincus ou vainqueurs , & devenoient toujours esclaves de la Nation qui avoit subjugué l'autre.

bres étoient de leur institution autant de Princes regnans, pour empêcher la subjection ou autre malheur de la Nation, tous comptables au Peuple dont ils dependent. Cette chaine de Liaisons, a fait le bonheur de tous, pendant le tems tranquille de Paix; elle a établi une espèce d'égalité, qui donne toujours de l'effor au genie; la facilité de contester a fait souvent connoître le bien & la vérité. Mais si alors on connoissoit le prix de la liberté, on en voit l'abus lorsqu'il faut agir en dehors : car les Anglois pourroient former des plans, dans lesquels les préjugés & la crainte ne les gênent point, & seroient trahis aux François, qui plus souples sauroient mieux les suivre. Aussi les Ministres ont-ils rangé si-bien les choses, que le Peuple fournit à présent tout ce qu'ils veulent, & les Membres du Parlement, quelque librement qu'ils raisonnent, comme on le voit par les Discours suivans, sont obligés de suivre la pluralité, dont les voix sont acquises à la Cour, & qui le lui feront bien

bien plus , pour peu de succès que l'on aura dans la presente guerre. Aureste il convient à cette Monarchie de laisser la liberté des Discours au Peuple, *Oculi plus vident quàm oculus* ; ses representans sont par-là en état de prononcer des Discours bien plus circonstanciés qu'on ne peut l'attendre de ces Ministres qui tirent tout de leurs propres Reflexions , & du peu de lecture & d'experience qu'ils ont, mais qu'ils n'ont souvent pas le tems de rassembler.

Le Despotisme laisse aux François peu de faculté pour penser de grandes choses , dans ce qui regarde le Gouvernement, parcequ'il leur ôte la liberté nécessaire de les proposer. Sans ce joug, leur Vivacité les rendroit peut-être plus capables d'y réussir que les Anglois : quelques uns d'entre eux , étayés du pouvoir Souverain , l'ont prouvé. Mais quels que soient les desseins de leur Roi , ils sont executés avec une soumission , dont la facilité repare souvent le peu d'étendue du projet. Comme ils ont  
eprou-

éprouvé tant de fois que leur union fait leur succès, leur obéissance aveugle ne leur coute rien, lorsqu'ils croient aller à la Victoire. La gloire suspend le poids de leurs Chaines ; ils ne les sentent que quand elle ne les éblouit plus : mais l'habitude les leur fait supporter , quoiqu'en gemissant. Ainsi les François, avec toutes les Dispositions d'esprit faites pour la paix, ne peuvent être heureux que pendant la Guerre ; & les Anglois, avec le genie le plus disposé à la Guerre, ne peuvent l'être que pendant la paix.

Mais ces Nations rivales, bien éloignées de s'aider mutuellement de leurs Talens, & de joindre leurs avantages , se portent toute la haine de l'envie, toute la fureur d'une jalousie bien fondée, toute l'aversion que donne la conformité dans les grandes Passions, le plus grand contraste dans les Gouts & dans les usages. Leur estime mutuel pour leurs grandes qualités reciproques , leur éloignement pour leurs opinions contraires, tout augmente ces sentimens. Leurs guerres

res réitérées, leur voisinage, leur même degré de Puissance, tout redouble l'acharnement. Il est vrai que les François, trop emportés dans leurs Passions pour en avoir de durables, passent quelques fois de la haine à la prévention pour leurs Ennemis. Tantôt la présomtion les leur fait mépriser ; tantôt remplis pour eux d'une admiration outrée, ils entreprennent une ridicule imitation, qui réussit encore plus mal aux Anglois lorsqu'ils en sont tentés. Ceux-ci sont les plus irrités d'une égalité qu'ils croient offensante ; ils font pour la détruire les plus grands efforts, ils profitent pour cet effet de toute occasion, comme entre autres un certain cas assez connu dans l'histoire l'a prouvé.

Louis XIV. entreprit d'établir une branche de son Auguste Maison en Espagne. Ce projet mit son Royaume à deux doigts de la perte ; il alarma d'abord toute l'Europe. La Fierté des François leur avoit rendu Ennemis toutes les Puissances ; elles s'unirent contre un Dessein qui devoit  
mettre

mettre le comble à la Puissance de ce grand Roi. Il falloit cependant qu'on donnât un Roi aux Espagnols, qui affoiblis par une longue inaction, ne pouvoient en choisir un parmi eux. On leur en destina un de la Maison d'Autriche, présumant que ce Prince n'auroit pû se prevaloir de cet accroissement de Puissance.

Mais tel étoit le Caractère de Louis le grand, plus il trouvoit de la résistance plus il s'irritoit. Il soutint pendant plusieurs années une guerre cruelle, contre presque toutes les Puissances de l'Europe. Les evenemens lui en furent très funestes, il s'en falloit peu qu'il ne fût entièrement défait. Les soumissions que fit ce Prince quoiqu'encore redoutable, étoient trop marquées au coin de la plus grande foiblesse, pour rien obtenir; toutes les Puissances cherchèrent à s'en prévaloir. Les Hollandois entre autres, qui avoient tremblés devant lui en 1672. furent tîsours alors, & s'en remirent aux Anglois, qui étoient les Arcboutants de l'entreprise,

(b)

se,

se, & se servoient d'eux comme le Singe du Chat. On lui imposa les plus dures & les plus humiliantes conditions. Louis XIV. ne pouvant mieux, s'adressa à son plus cruel Ennemi. Il demanda la Paix aux Anglois. Ceux ci parurent oublier dans l'instant leurs anciennes inimitiés, & ne voir plus l'objet de leur haine, dans celui, qui en voulant leur devoir son salut, se mit par cette prière au dessous d'eux. Non-seulement ils se reconcilierent avec les François, mais ils forcerent encore toutes les autres Nations à les imiter; ils ne voulurent pas même que le Roi de France eut l'Affront de voir echoïer le Dessein, qui lui avoit fait commencer cette guerre qui lui avoit tant coûté. Ainsi un Prince de sa Maison demeura Roi d'Espagne, & le Competiteur Autrichien perdit toute Esperance au Trône de l'Espagne.

Tous les pretendus esprits politiques, blâmoient beaucoup cette conduite des Anglois. Ils prétendoient qu'il falloit achever d'ecrafer l'Ennemi  
com-



commun, comme il avoit plû à l'Angleterre de le titrer, & non lui donner de nouvelles forces. Mais les plus clairvoyants soutenoient, que les Anglois faisoient une action, dont la Gloire n'etoit pas le seul prix.

En effet ils avoient profité de l'acharnement des autres Nations contre les Francois, pour etendre sans Obstacle leurs Possessions dans les Indes &c. & leur despotisme sur la Mer. Ils prévoyoit, que toutes les Puissances ayant assouvi leur jalousie contre celui qu'on leur avoit dépeint comme le Tiran de l'Europe, s'appercevraient qu'elles avoient d'autres chaînes à craindre, & tourneroient leurs forces contre eux. Les Hollandois surtout, supportoient impatiemment leur Empire sur la Mer. Ils avoient besoin d'en avoir l'avantage pour eux-mêmes; ils avoient songé à le leur disputer. Mais malheureusement pour leur Republique, ils avoient un maître lié à l'Angleterre, dont la plus grande politique a toujours été de leur inculquer une vive haine contre

les François; cela prevalut sur leur propre intérêt. Ils s'unirent aux Anglois, & leur aiderent à augmenter leur Puissance, dans l'Espoir de la partager; mais ils furent la victime d'une Alliance toujours mal dressée, quand on la fait avec un plus fort que soi: ainsi les Anglois en devenans les Arbitres de l'Europe, en devinrent presque les seuls Maitres. Les François ne pouvoient moins faire pour leur libérateurs, que de leur laisser ce qu'ils avoient pris, ou l'Equivalent; & ces deux Nations unies, il ne restoit aux autres que leur Impuissance, & le Regret de s'être sacrifiés pour cette Union, qui la leur faisoit mieux sentir.

Comme cependant les hommes sont souvent plus jaloux des Noms que des Choses mêmes, on voulut conserver une apparence de liberté. Les Plénipotentiaires de chaque Cour s'assemblerent pour regler ensemble leur commun intérêt; la plûpart pour paroître donner des loix lorsqu'ils en recevoient; toutes pour embroüiller par de longues Explications, ce qui  
auroit

été clair en deux mots, & pour jeter ainsi des semences de nouvelles dissension. Ce fut de ces Explications entre les François & les Anglois, qu'on fit renaître la Guerre, qui depuis s'est plusieurs fois renouvelée, & qui maintenant subsiste encore.

Les Anglois toujours vivans à leur but ne manquoient pas, d'abord qu'ils se croioient en état, de recommencer la danse, & de former des pretentions, & par conséquent des sujets de plainte. Ils étoient autant jaloux d'une Autorité sans bornes chez les autres, qu'amateurs de l'égalité chez eux. Il sembloit même, qu'ils vouloient avoir parmi les Peuples, le droit exclusif de la Liberté. Les François au contraire, enchainés dans leur ancienne Patrie, ne cherchoient qu'à adoucir le poids des Chaines qu'ils donnoient aux habitans de la nouvelle France. Leur générosité leur faisoit desirer de procurer aux autres le bien qu'ils n'avoient pas eux-mêmes.

Les sauvages de l'Amerique septentrionale, sentant la difference de

ces deux jous , s'attachèrent aux François. Les Anglois irrités de cette bienveillance de choix , loin de se donner la peine de la meriter , s'attirerent leur haine. Après avoir blâmé la cruauté des premiers conquérans , ils l'imiterent. Ils mirent à prix la tête des Indiens , qui leur préféreroient les François. Mais si par-là ils forcerent quelques fois leurs esprits à la dissimulation , ils rendirent leurs cœurs irreconciliables , & la plus forte aversion est toujours celle qui est produite par la contrainte.

L'Amerique étoit donc toujours comme elle l'est encore, le Theatre de l'animosité des Nations , quand sont en guerre en Europe. Lorsqu'ils font la Paix , elle devient par conséquent un objet considerable dans leurs Traités.

Ce fut donc après la guerre pour la succession d'Espagne , que les Puissances assemblées à Utrecht signeret le 11. Avril 1713. les fameux Articles de Paix , sur lesquels cette guerre paroît fondée , & dont voici le contenu.

*Que*

*Que la Baye & les Contrées de Hudson  
seront cedées avec tous leurs Forts, dans  
l'état actuel, aux Anglois (\*). Que les  
Anglois posséderont la nouvelle Ecos-  
se, autrement dite l'Acadie (\*\*), en son  
entier, conformément à ses anciennes li-  
mites, comme aussi la ville de Port Ro-  
yal, aujourd'hui Annapolis.*

Rien ne paroît plus clair que ces expressions, mais rien n'a été dans la suite trouvé plus obscur. Il est encore problématique si ceux qui les firent, & ceux qui le acceptèrent, en entendoient le véritable sens, ou s'ils l'ignoroient. Quoiqu'il en soit, ils se conduisirent avec une attention très prudente. Tant qu'ils se sentirent foibles, ils ne se demanderent décidément aucune explication. S'ils paru-  
(b) 4 rent

(\*) Sur cet Article on ne dit rien, parceque ces contrées ne sont point surchargées d'Emigrans d'Europe, pourqui il faudroit procurer plus de terres à faire valoir. Ce Pais est trop froid, & trop éloigné.

(\*\*) Voyez la Carte de l'Amerique ci jointe, où sont marquées les anciennes & nouvelles dimensions & pretensions.

rent s'appercevoir que , les limites énoncées dans la Cession n'ayant pas été fixées clairement, devenoient litigieuses, ils appuyerent peu sur ce doute. Ils se contenterent même de s'en promettre vaguement l'eclaircissement dans un autre Traité, qu'une nouvelle guerre ne manqua pas d'occasionner.

Enfin arriva le moment d'entamer la guerre présente. Les François auroient voulu l'amener avec une lenteur qu'ils croyoient nécessaire pour eux. Les Anglois l'avancerent. Ils prétendirent que les premiers faisoient bâtir des Forts dans les endroits qui étoient en litige ; ils s'y opposerent. Les hostilités commencerent tout-à-coup. Les Colons de l'Amerique, éloignés les uns & les autres de leurs Souverains , firent leurs exposés selon l'aversion nationale , qui assez grande en Europe, étoit encore accrûe de beaucoup dans ce nouveau monde, par la rusticité des lieux, des usages , & par l'âpreté du climat.

Les deux Rois furent obligés alors, d'en venir à l'explication, qui auroit du preceder le Traité, & non le suivre si tard. Elle commença par des reproches & des menaces, qu'ils se firent faire par leur Ambassadeurs. On feignit à la vérité de vouloir s'entendre sur le differend à l'amiable, par le moyen de Commissaires pour fixer les limites, mais ce n'étoit pas sans doute le veritable dessein. On se roidissoit de part & d'autres sur les Cessions solennelles, & au lieu d'envoyer ses Commissaires sur les lieux pour decider conjointement, on s'amusa à de longs debats sur des faits si éloignés, on s'aigrit, & les sujets Anglois en prirent occasion d'en venir aux voyes de fait en Amerique.

Chacun des deux Rois temoigna la plus grande Indignation de la Pretension de son Adversaire, & parut décidé à soutenir la sienne. Mais voyant que toutes les Cours étoient très attentives à une querelle si singuliere, ils suspendirent leur colere & leur dessein, pour en prouver l'equité. En

general les deux Parties , s'occuperent sans cesse , & en même tems , du soin de chercher le moment favorable pour executer leurs Desseins , de façon que leur procedé paroisse le plus juste & le plus fondé dans l'équité. On employa l'adresse & l'artifice pour y parvenir. Ils avoient donnés de part & d'autre des preuves , quelques fois ils se servoient des mêmes , qu'ils avoient très bien ajustées à leurs Pretensions. Il ne fut ensuite plus si difficile, de decider du blame & des eloges qu'il falloit leur donner, que dans le commencement. Comme l'Axiome, qu'en ce qui regarde le bien public, on doit préférer l'effet à la cause , étoit reçu chez toutes les Nations, il fut bientôt moins question du fond de la Guerre, que de la façon, dont chaque Puissance s'y prendroit, pour la rendre utile à son Païs.

Le Ton moderé des François paroissoit aux Anglois ce qu'il n'étoit pas en effet. Ils pretendoient que ceux-là ne vouloient ni la Paix ni la Guerre, parceque la premiere auroit détruit



détruit leurs pretensions , & qu'ils n'étoient pas en état de les faire valoir par la seconde ; que cependant ils aigrissoient les esprits des Sauvages contre la Nation Angloise , de la maniere susdite , & qu'ils augmentoient le nombre de leurs Forts & de leurs Vaisseaux. Enfin irrités des Dessesins , qu'ils leur imputerent , irrités par leur lenteur à parler de guerre , & excités par leur violence naturelle , ils resolurent de les attaquer , sans les en prévenir : Procédé qui avant les Guerres d'aujourd'hui étoit tout-à-fait contraire aux usages des Peuples civilisés ; qui ordinairement se declarent la Guerre avant de commencer les hostilités.

Le Ministère Anglois jugea cette formalité inutile , & elle l'étoit peut-être en effet. Mais on a toujours tort en s'écartant de la conduite ordinaire , quand par de prompts & brillans succès on ne justifie pas celle qu'on y préfère.

Cette espece de Justification étoit certainement au pouvoir des Anglois.

Ils

Ils furent inexcusables de n'avoir pas profité de l'avantage qu'ils avoient. Leur Marine étoit en meilleur état que celle des François. Résolus comme ils étoient de perdre la France, il auroit fallû employer les moyens qu'ils croyoient assez suffisants d'y réussir. Mais au lieu de fondre à grands coups sur leur Ennemi, ils ne faisoient que l'harceler lentement.

On a attribué cette faute des Anglois à l'avarice & à l'avidité des Favoris de leur Roi. C'est plutôt l'Esprit de vertige qui s'étoit emparé des Anglois, comme dans la suite ils s'empara des François. Alors ceux-ci se laissoient dévorer, déchirer, piller sans se défendre. Leurs plaintes faisoient à l'oreille des Anglois l'effet d'une musique mélodieuse. Ils triomphoient lorsqu'ils avoient étranglé quelque misérable François, qui venoit à genoux leur demander la Paix, & quand ils prenoient Vaisseau sans défense, dont ils se partageoient le butin.

La patience de Louis XV. paroiffoit étonnante à toute l'Europe. On l'en meprifoit prefque , du moins on l'en blamoit , on l'a depuis louée & exaltée. On avoit outré les chofes en la deprifant , on les outra encore plus en la mettant au deffus de fa valeur. On ne favoit point apprécier les chofes à leur intrinfèque ; on vouloit trouver une caufe étrangère à tout , & jamais celle qui étoit naturelle. Ce qui étoit neceffité on l'appelloit prudence ; ce qui étoit prudence , on l'appelloit artifice. On pretendoit que la France n'avoit laiffé prendre fes Vailfeaux , devafler fes Colonies , & defaire fes fujets , que pour montrer aux autres Puiffances , que les Anglois étoient les Agrefseurs , & les Perturbateurs du Repos public. C'étoit acheter bien cher une fatisfaction , qu'on auroit pû fans doute avoir à meilleur marché , & qui n'aboutiffoit à rien. Le monde d'aujourd'hui eft auffi peu au fait des vices des autres que facile à leur en fuppofer.

Quel-

Quelque motif qu'eût la douceur françoise, elle devint d'abord très funeste aux Anglois. Elle fut pour eux un piège d'autant plus cruel, qu'étant moins caché, il les couvroit de honte. Mais tandis qu'occupés à saisir leur proie, ils ne songeoient pas à s'en assurer, ils s'apperçurent qu'elle alloit leur échapper. Ils firent de grands efforts pour reparer cette faute; mais envain, il n'en étoit plus tems. La France avoit employé chaque moment de sa patience feinte; elle avoit continué à faire bâtir des Forts en Amerique. Amie & Voisine des Genoïs, qui étoient presque sous sa dependance, elle leur fit construire les Vaisseaux dont elle avoit besoin. Enfin elle se trouva en état de se defendre & d'attaquer, lorsque les Anglois ne se doutoient pas encore, qu'elle pût faire aucun des deux.

L'artifice devenoit peut-être alors nécessaire aux Anglois. Mais ils s'en étoient servis trop-tôt. D'ailleurs leur caractère ne le comportoit point. Ils recommencerent leurs conferences  
pour

pour la paix ; ils firent les protestation les plus fortes du desir sincere qu'ils en avoient, & ils faisoient passer en même tems un bon nombre de Troupes en Amerique : ils comptoient surprendre les François ; ils furent eux - mêmes très surpris d'être attendus & reçus comme ils le furent en effet. Les François leur firent tête par tout , leur tuerent bien du monde , prirent leurs Vaisseaux , & se saisirent des papiers d'un de leurs generaux, où ils trouverent des éclaircissemens sur le sort qui leur étoit destiné. C'est de là que la France prit occasion de noircir encore de plus en plus les attentats de son Ennemi auprès du Public.

Cependant on fit de part & d'autres tous les efforts imaginables , d'entendre la Guerre , & de fondre avec plus de succès sur l'Ennemi ; on tâcha pour cet effet d'entraîner d'autres Puissances dans ses interêts. Les Anglois firent proposer à l'Imperatrice-Reine une Alliance contre les François ; toutes les Raisons rassemblées  
tant

tant du tems & de l'harmonie passée que l'Interêt actuel, leur persuadoient, qu'elle accepteroit leur proposition. Il n'y avoit qu'un obstacle qui fit échouer le projet ; l'Imperatrice-Reine souhaitoit en même tems leur assistance, pour revendiquer sa Silésie, qu'on l'avoit obligé de céder de force, & dont la perte lui tenoit encore fort à cœur. Encore les Anglois n'auroient peut-être pas été contraires à ces vûes de l'Imperatrice; mais le mal étoit, quelle pretendoit expressement restitution avant que d'entrer de nouveau dans les intérêts des Anglois.

Cette proposition parut hors de saison aux Anglois; elle l'étoit pour eux en effet. Il falloit finir une guerre avant d'en commencer une autre. Il n'étoit pas prudent à eux de se faire un ennemi tel que le Monarque Prussien, avant que d'avoir défait les François. L'Imperatrice-Reine ne fut satisfaite ni de leurs raisons, ni de leurs promesses. Envain pour lui plaire & la persuader, ils affectèrent d'envier au Roi de Prusse la possession

sion de la Silesie ; elle ne regardoit les paroles que comme des sons. En effet les Anglois ne tarderent pas long-tems à menager une alliance avec le Roi de Prusse, qui lui même desiroit leur Alliance pour éloigner les Troupes Russiennes, & avoir les coudées franches en Allemagne, où il se voyoit déjà un Parti qui lui donnoit le moyen d'espérer d'en devenir le législateur, & d'obtenir la place de la maison d'Autriche, pour l'empêcher de revendiquer jamais, ce qu'il lui avoit pris, ou vouloit lui prendre encore. Il ne leur promit cependant pas trop grand chose, car il ne pouvoit que fort peu pour eux. Son alliance leur devint même d'abord nuisible, parcequ'elle occasionna des inconveniens qu'ils auroient pu prévoir. Le Roi d'Angleterre avoit de plus, des raisons particulieres de porter sa vuë jusque là. Il est vrai de dire qu'on pouvoit difficilement penser, que l'Imperatrice-Reine seroit assez irritée, pour se reconcilier avec son ancien ennemi ; que pour se venger

(c)

elle

elle voudroit risquer de se faire prejudice ; elle fit même plus , elle se departit d'une partie de son autorité en faveur des François , sans paroître en sentir du mal ; elle s'unit à eux , accepta les propositions auxiliaires , & leur donna ses Domaines à garder.

Cet incident pensa faire perdre entierement la contenance aux Anglois ; quoiqu'ils n'ignorassent pas ce que pouvoit le ressentiment sur le cœur des têtes couronnées , ils ne se lassoient point de temoigner leur surprise. Une entreprise hardie avoit été leur debut , & ils n'étoient pas prêts à finir : aucune Puissance ne savoit moins supporter les revers de la fortune , on crut même qu'ils en étoient abbatus ; mais ils en étoient seulement irrités.

Tandis que les François rassembloient les Vaisseaux & disoient qu'ils alloient s'emparer de l'Isle de Minorque ; les Anglois se preparerent à se defendre efficacement en Amerique. Ils crurent qu'une sincerité si déplacée , étoit un autre piege ; mais ils s'aperçu-



perçurent, un peutard, qu'ils étoient également mal avisés, lorsqu'ils croyoient les François sur leur parole, & lorsqu'ils ne les croyoient pas.

Ils pouvoient cependant encore les empêcher de réussir. Ils avoient une si grande quantité de Vaisseaux, qu'ils auroient pû accabler leur Ennemi de ce côté-là. Mais quelle qu'en soit la cause, ils n'en envoyèrent qu'un nombre égal au leur; encore celui qui commandoit en chef la flotte, qui devoit faire echouer l'Expedition Françoisé, n'étoit pas le mieux choisi.

On peut juger du mecontentement & de la fermentation que causa ce revers parmi la Nation : elle s'en prit à tous, au Souverain, à ses Ministres, à ses Favoris, à ceux qui hors du Royaume avoient prêté les mains aux François dans l'armement. Il s'agissoit d'adoucir un Peuple en fureur ; le Roi leur laissa la liberté de pénétrer les causes de cette disgrâce, il daigna même consentir qu'on établît des juges, tels qu'on vouloit

en nommer à cette fin. Il a des moyens sûrs pour se les attacher, mais il eut de la peine à reussir auprès d'un des membres de la chambre , dont l'éloquence entraînoit tous les autres. Il en vint pourtant à bout en sacrifiant, l'innocent Bing & même en éloignant quelqu'un de ses favoris. Il fit plus ; pour gagner l'Orateur du Peuple , il en fit son Favori. La reconnoissance due à une confiance sans bornes, est une bien forte chaîne pour un cœur généreux. Ce Ministre d'Etat étoit d'ailleurs chéri du Peuple ; & les ordres donnés par ceux qu'on aime & qu'on estime , diminuent beaucoup le poids de l'obéissance. Le Roi entroît dans toutes ces circonstances , & s'y prêtoit de bonne grace. Il eut la satisfaction de tranquiliser la fermentation de la Nation , qui auroit inmanquablement pû entraîner de mauvaises suites.

Mais tandis que les Anglois s'occupoient de querelles Domestiques , & de divisions , leurs Ennemis devenoient de jour en jour plus redoutables.

bles. Les deux Rois se declarerent enfin formellement la Guerre. Ce compliment un peu tardif, fut reçu par le Roi de France avec un sang froid, qui ne le laissa plus soupçonner de foiblesse. D'ailleurs le sort s'étoit déclaré pour lui; il avoit déjà réussi dans ses Entreprises en Amérique, & les François prenoient aux Anglois autant de Vaisseaux qu'ils en perdoient, malgré la superiorité du nombre qu'avoient ces derniers. Enfin tout succédoit heureusement aux François, tout faisoit l'éloge de leur valeur & même de leur prudence. Cependant l'alliance qu'ils firent avec l'Imperatrice-Reine fut précédée d'un événement qui leur causa le plus grand embarras.

La dissension Ecclésiastique du Royaume, donnoit bien des affaires au Roi, d'autant plus qu'on ne fait que trop à quoi l'Esprit fanatique peut mener les choses; elle avoit outre cela, quoiqu'indirectement, quelque influence sur la Guerre du dehors. Mais comme ces Troubles dome-

stiques ne suffisoient pas , la France faillit de perdre Louis le Bien-aimé. Ce Prince fut sur le point d'être la victime du plus noir attentat, sans qu'on en aye pû jusqu'à présent déterminer la raison. Il étoit tranquille au milieu de sa Cour, lorsqu'en sortant du Palais, un scelerat nommé Damien, monstre de la Nature, vint lui enfoncer un poignard dans le flanc ; il comptoit lui percer le cœur, mais par un hazard heureux le coup fut mal adressé.

On peut juger, par le sentiment d'amour & de respect dont on fait les François imbûs pour leur Souverain, de la desolation qui fut parmi eux à ce sujet. Tout le Royaume retentit des expressions de douleur. Les Anglois mêmes en parurent touchés, & temoignérent à la face de toute l'Europe (quelqu'avantage qu'ils eussent tiré des troubles qui auroient pu agiter la France en cas que le coup eut réussi) qu'ils auroient été fâchés de les devoir à une si affreuse cause.

La Santé du Roi se retablit; il reprit sa vigueur & le timon des affaires. Il renvoya ses anciens Ministres, il en prit de nouveaux. Ceux qui composoient le conseil du Roi (au lieu de ne s'occuper que du soin de vaincre les Anglois directement, de garder à cet effet leurs forces, & de se contenter de donner les secours dûs & promis à l'Imperatrice-Reine) abandonerent l'esperance presque certaine de vaincre dans le nouveau monde, pour inonder l'Empire de Troupes & faire une Diverfion dans l'Hanovriat, en déclarant même qu'ils ne pretendoient faire aucune conquête en Allemagne. Aussi une conduite qui paroît si contradictoire est, elle encore une enigme.

De là tous ces Discours dont le peuple s'amuse, que le Traité du 1. Mai 1756. n'est qu'un prête nom, pour la dite Diverfion dans l'Hanovriat, & que les Troupes Françoises ne marcherent qu'en 1757. & si lentement vers Hanovre, que parceque la Cour de Londres n'a pas pû se re-

foudre plutôt à dénuer l'Angleterre  
 d'assez de troupes pour former une  
 Armée qui eût du moins l'apparence  
 de pouvoir essayer de tenir tête; que  
 Mr. le Maréchal d'Etrées fit une faute  
 en gagnant la Bataille de Hastenbeck;  
 que Mr. le Richelieu n'ayant pû par  
 honneur s'exempter de suivre le Duc  
 de Cumberland dans sa Retraite, &  
 qu'accepter la Convention que ce  
 Prince lui fit offrir par Mr. de Linar,  
 il falloit un Courtisan d'un esprit aussi  
 délié pour faire la chose tellement,  
 que la Diversion pût revivre bientôt;  
 que ce General & grand politique,  
 profit a de cet Armistice pour éparpil-  
 ler ses troupes dans des Cantonne-  
 mens, & rassembler des contribu-  
 tions, jusques aux Portes de Magde-  
 bourg; que comme il ne croyoit pas  
 la guerre finie en Westphalie, il ne  
 crut pas devoir se joindre au Prince  
 de Soubise & à l'Armée de l'Empire,  
 pour aller en force delivrer la Saxe;  
 au contraire qu'il laissa battre le Prin-  
 ce, afin qu'il revint au plutôt possi-  
 ble dans le pays de Hanau, de Mayen-

ce &c. pour y prendre de bons quartiers d'Hyver, jusqu'à ce qu'il fut tems de reparoître contre les Hano-vriens & les Hessois; qu'on laissa même ceux-ci recommencer tranquillement les Hostilités, qu'on les encouragea en leur laissant avoir plusieurs avantages, & que même lorsqu'ils manquoient du nécessaire & étoient enfermés proche de Venlo, on leur fit un pont d'or pour s'en retourner, qu'on les laissa tranquillement repasser le Rhin, & que même Mr. de Chevert fut battu, pour n'avoir pas compris les choses sur le bon ton. Enfin, qu'on repassa le Rhin soi-même, qu'on traîna la Campagne comme on pût, & qu'on se contenta des Echecs de Sandershausen & de Lutternberg. Qu'ensuite la grande Armée laissa les Ennemis prendre leurs bons quartiers d'Hyver dans les Pays amis de la France, & qu'on en fit de même de son côté.

Mais le *Parallele de la Conduite de Sa Majesté T. C. avec celle du Roi d'Angleterre avec celui d'Hanovre*, contre-

dit avec beaucoup de sagacité tous ces raisonnemens populaires , & on verra bientôt si on perd de vuë la Delivrance de la déplorable Saxe & le rétablissement du Repos public dans l'Empire? Les plaintes que l'on fait contre les Troupes Françoises ne viennent que de ceux à qui leur copieux & long séjour ne convient pas , & qui se sont imaginés devoir conserver leur tranquillité & leur liberté par le moyen de ces troupes , sans être obligés de loger des Soldats, les nourrir en bonne partie, pour obtenir leur bonne volonté & empêcher qu'ils ne fassent plus de bruit & de trouble en un jour dans la maison, que le maitre n'en fait en toute une année; car c'est à cela que se reduisent les plaintes populaires, & on est obligé de louer le bon ordre qui regne dans ce Militaire.

Aureste , on ne peut pas nier qu'il est assez probable, que la France n'a envoyé tant de monde au Bas Rhin, que dans l'esperance que l'Angleterre en feroit autant , cequi l'épuiseroit  
telle-



tellement de Militaires , qu'elle ne pourroit que donner gain de cause aux François en Amerique ; mais le Ministère de Londres paroît avoir vû le piège , & profite de cette Diverfion pour avancer fes Progrès par Mer, fe contentant de donner au Roi de Pruffe des fubfides , qui puiſſent aider à le mettre en état de ſe faire craindre dans le continent de l'Europe.

Ce Prince belliqu'eux reunit toutes les qualités des Heros , avec un genie ſuperieur en tout genre ; il les fait valoir toutes à la fois. On le blame des unes, on le loue des autres ; peut-être les lui envie-t'on toutes. Au degré où il les poſſede , elles aſſurent ces heureux ſuccès , qui etonnent le monde, & ſont approuvés par ceux qui n'en ſont pas les victimes.

Frederic ſe doutoit de l'impatience que l'Imperatrice-Reine avoit de reprendre ſa Sileſie ; il lui voyoit faire des grands preparatifs , qui ne pouvoient avoir d'autre but. Elle lui avoit coûté trop de fraix & trop d'arti-

d'artifice pour la rendre si facilement. Il fut encore plus assuré des intentions de son Ennemie, quand il fut la reponſe qu'elle avoit faite aux Anglois. Mais il ne voulut pas commettre ſes nouveaux Amis. Il vouloit cependant attaquer le premier ; il aima toujours à prévenir les autres, parcequ'il a l'art de les deviner. La plûpart des Puiffances ne voyent pas les objets de ſi loin ; il faut les leur rapprocher. Bien que le Roi de Pruſſe ſe ſouciât peu de leur approbation, il pria en forme l'Imperatrice-Reine de lui expliquer ſes intentions ; elle trouva la queſtion étonnante, & repondit que ſes troupes n'étoient deſtinées à agir contre perſonne, à moins qu'on ne l'attaquât. Il eut alors la complaiſance d'aller chercher les preuves de la juſtice de ſa cauſe juſque dans la Cabinet du Roi de Pologne. Il falloit pour y pénétrer occuper la Saxe, il voulut bien encore faire tout cela. Il crut que les Papiers des Miniſtres qu'il trouveroit dans le Cabinet de Dreſde, feroient ſon

son excuse, cela lui suffisoit pour lui, & il se flattoit que lorsqu'il seroit parvenu à s'en saisir, cela suffiroit de même pour le Public, qui admireroit sa pénétration, son adresse & surtout sa valeur. Il vint bientôt à bout de son dessein, qu'il exécuta courageusement, après quelque peu de résistance de la petite Armée Saxonne. Il étoit question dans ces papiers d'un projet d'Alliance contre lui, entre le Roi de Pologne, l'Impératrice-Reine & la Czarine, en cas qu'il attaquât une de ces Puissances; ce qui ne pouvant valoir qu'auprès de ses partisans, tous les Écrits qu'il fit publier pour se justifier ne firent pas tout l'effet, qu'il en desiroit. Sa conduite fut regardée par la plus saine partie du Public comme violente. On se retraça de nouveau la manière dont-il en avoit injustement agi la guerre précédente avec la pauvre Saxe, & sur des prétextes mal fondés fait tout ce qu'il pût pour s'enrichir à ses dépens, & la ruiner de fond en comble, après s'être emparé de

de la Sileſie ſous le même titre à peu près qu'il a pris actuellement la Saxe ſous ſa protection, & ſe jouant, dans la ſuite de cette guerre, des François d'une maniere ſanglante, après avoir retiré de grands avantages de cette Alliance, pour empiéter ſur les Biens de la maiſon d'Autriche, les abandonnant dans un moment critique, tellement que ſa defection en a fait périr un grand nombre. Frederic ſ'embarrasſoit peu de tout cela, croyant pouvoir ſuffire à tout en même tems, & y joindre un ſuccès qui lui attireroit les eloges que le monde donne aux Heros Conquerants.

La France ne ſe contente pas d'aſſiſter l'Imperatrice-Reine du nombre de Troupes ſtipulé dans le Traité, & d'en envoyer quatre fois autant ſous le Titre de guerre de la Paix de Munſter, elle a voulu vaincre le Roi de Pruſſe par le raifonnement, & à cequi paroît, plutôt que par la force: ſes Miniſtres montrent un grand zele pour mettre  
dans

dans le plus grand jour tout l'odieux de son procédé , on lui reproche en gros & en detail les ravages qu'il a faits, les Violences qu'il a comises , pour aller chercher l'excuse douteuse de ces mêmes violences & ravages. On ajoute que le crime seul cherche à s'excuser après - coup ; mais que lorsque la justice & l'équité seules font agir, la lumière qu'elles repardent, precede l'action. On disoit d'ailleurs, que le Roi de Prusse pouvoit mieux qu'aucune autre Puissance se passer d'une justification ; qu'il étoit peu accoutumé de mettre la raison de son côté, quand il pouvoit y mettre la force ; qu'il auroit mieux fait de suivre son usage ordinaire, au lieu de sacrifier l'innocent dans l'espoir de le trouver coupable. On en vint même jusqu'à nier l'existence du papier, sur lequel il s'appuyoit le plus, & dont il a fait tant de bruit. Enfin on fit des efforts pour le combattre par la plume, pendant qu'il les battoit eux & leurs alliés par le fer & le feu, quoiqu'avec des forces extrêmement inégales.

Pour

Pour mettre un voile sur ces échecs étonnans, on exalta le Roi de Prusse, jusqu'à vouloir faire accroire que quel que fût le succès en attaquant Frederic, on ne pouvoit qu'acquiescer de l'honneur à le combattre; que ses armes en tout genre étoient redoutables, que jamais Monarque eut plus d'esprit & d'éloquence, ni plus de talens pour soutenir sa Cause, qu'il est tout dans son Royaume, Roi & Ministre & General, qu'il imagine & exécute lui-même ses projets; enfin, qu'il a & prend tous les moyens de triompher de toutes les forces réunies actuellement contre lui, d'autant que l'Angleterre fait de grands efforts pour le soutenir.

Quoiqu'il en soit de ces raisonnemens, un citoyen zélé pour le Bien-être de la Patrie, attache à rassembler tout ce qu'il peut d'instruction solide sur le Point d'Appui on les intérêts présents de l'Europe en General, & des Principales Puissances belligerantes en particulier.

L E  
POINT D'APPUI  
O U  
LES INTERETS PRESENTS  
DES PRINCIPALES PUISSANCES  
TRADUIT DE L'ANGLAIS (\*).

---

*INTRODUCTION.*

**R**ien ne paroît plus évident à ceux qui se sont perfectionnés dans l'Histoire des Peuples, que ce que chaque siècle a son gout particulier. Peut-être qu'un Ecrivain tel que Montagne, auroit traité cela de Caprice, & l'on fait que les Auteurs que l'on admire dans un siècle, deviennent ridicules dans un autre. Dans le siècle qui precedoit celui où nous sommes, on estimoit beaucoup les sistêmes, & rien ne rendoit un Ecrivain plus recommandable, que quand il étoit prolix & methodique, de là proviennent ces sistêmes volumineux en fait d'histoire, de jurisprudence, de Politique, de Phisique, de Mathematique, & de Theologie; mais le même savoir que produisoit ce genre d'écrire, suffisoit pour

A en

(\*) V. L'Et. pres. de l'Europe, par Mylord Bolingbroke.

en decouvrir les imperfections, & mettre le Lecteur en état de juger qu'il a plutôt été inventé pour abreger les connoissances que pour les augmenter. Il n'est pas surprenant que ce même genre de savoir ait été entierement décrié, & soit tombé ensuite dans un extrême tout opposé, pour bannir ces sistêmes, en abregant les premiers principes des sciences. Par ce moyen les volumes in folio du dernier siecle, furent reduits au commencement de celui en in douze.

On a cependant vû bientôt que cette maniere d'ecrire, n'étoit pas sans grands inconveniens & que de semblables abregés ne se faisoient pas toujours avec ce jugement et cette exactitude necessaire pour les rendre utiles, qu'il s'y trouvoit des erreurs, même des faussetés, & qu'on y avoit omis des articles d'une grande consequence. Ce qui a ensuite obligé ceux qui vouloient connoitre les choses à fond, d'avoir recours à ces gros volumes qu'on avoit tant meprisés, pour en extraire des passages, veritablement très estimables & qui servoient à expliquer & à éclaircir ce qu'il y avoit d'obscur & d'inintelligible. Pour faciliter cette Methode, des personnes savantes ont commencé à recueillir & à placer ces passages dans un ordre nouveau.

De là



De là vient cette nouvelle mode de Dictionnaires, je n'entens pas ceux qui expliquent les mots, mais les choses, qui sont maintenant devenus très abondants. Ces expédiens sont sans doute des moyens fort convenables pour d'habiles gens. Mais il y a encore un autre genre d'Etude très important, & absolument nécessaire pour former l'esprit & le genie d'un Cavalier, auquel les Epitomes & les Dictionnaires sont inutiles.

Le genre d'erudition dont je parle est la politique, par laquelle j'entens une connoissance certaine des maximes fondamentales de cette politique, fondées sur les intérêts actuels & réels de plusieurs Gouvernemens en Europe : ce qui est non seulement un genre d'Etude poli, mais encore si utile, qu'on pourroit le recommander sans pedanterie, & comme étant réellement d'une grande conséquence ; parceque, sans lui, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible à un jeune Cavalier, d'être en état de servir sa Patrie, surtout dans le tems présent, où pour avoir une idée parfaite des intérêts de la grande Bretagne, non seulement il lui convient, mais il lui est même absolument nécessaire de connoître essentiellement ce qui concerne les autres Puissances de l'Europe.

Ceux-là se trompent qui prétendent qu'il seroit fort avantageux , pour le Credit de nôtre Nation, si nous n'avions d'autres soins que celui de ce qui nous concerne ; C'est ce qui n'a pas été, ni ne sera jamais le cas d'une Nation libre & commerçante, & sur tout d'une Puissance maritime : ce qui est & seratoujours, comme je l'espere, le caractere distinctif du peuple Anglois aussi-long tems qu'il subsistera. Et pendant qu'il demeurera dans cet état, les Etrangers le considereront, & le consulteront. C'est pour cela, comme on en conviendra, ai qu'il faut absolument, que ceux qui le gouvernent (& aussi long tems que ce même peuple jouira de sa Liberté) ayent une parfaite connoissance des interets étrangers, pour que dans certains cas, ils puissent avoir une juste idée des leurs propres, sans quoi ils seront non seulement exposés à être dupés par leurs ennemis, mais encore par leurs alliés. Alors il sera facile de les engager dans des querelles, où ils n'auront aucune part, & ils se tromperont facilement dans ce qui les concerne le plus.

Nous pourrions prouver ce que nous venons de dire, par beaucoup d'exemples. Mais ce seroit peutêtre une entreprise onéreuse, en ce qu'elle pourroit engager à épou-  
ser

fer, ou à s'opposer à des factions, ce qui est non seulement contraire à mon inclination, mais encore au but que je me suis proposé dans cet ouvrage, où on ne verra pas, ainsi que je l'espère, aucun penchant de cette nature; parceque de semblables principes sont de l'espece de certains sistemes de Physique & de Philosophie, qui ne servent qu'à vouloir s'attirer les applaudissemens du vulgaire, aux depens de ceux qui aiment la Justice & la Verité. Le grand point en cela, est celui de pouvoir distinguer, où git le droit, & ensuite de l'embrasser par tout où on le trouve.

Ce dernier point a ses difficultés, mais le premier en a encore plus. Il n'est pas facile d'acquiescer des sentimens justes des vues politiques touchant les interets des nations étrangères, on n'en trouve pas promptement ni facilement les moyens.

On pourroit s'imaginer que la Source de cette Science doit se trouver dans la lecture des ouvrages, qui traitent des constitutions, des Loix, & du Gouvernement des païs respectifs, & par la connoissance de leur ancienneté; mais si on considere les peines, les fatigues, & l'ennuy qui accompagnent une telle entreprise, & par le peu de connoissance qu'ont generalement des interets politiques de leur Patrie, ceux

qui sont les plus habiles dans leurs Loix & leurs constitutions, ou qui ont le mieux examiné leurs archives, nous reconnoissons facilement que cette Methode est en quelque façon impraticable; & quelque facile qu'on l'eût pû croire, elle est cependant fort éloignée de mon but.

Je ne pretens toutefois pas soutenir qu'on doive la negliger; bien loin delà, je dis, que si on a le loisir, les talens, & l'occasion, pour examiner ces choses, on n'aura pas lieu de se plaindre d'avoir passé son tems inutilement, & on ne s'appercvra pas non plus que les Nations, après tant de siècles, aient assez changé pour être devenuës un tout autre peuple.

Je vois même qu'en general on s'appercvra du contraire, & que le Climat, le Terrain, les coutumes & les exemples de leurs ancêtres ont beaucoup d'influence sur la plûpart des Nations; mais c'est un raffinement philosophique sur la politique, qui requiert un jugement penetrant, & que l'on pourroit employer aussi heureusement dans les nouvelles transactions d'un Cabinet que dans un Champ de bataille. On trouve un secours plus facile & meilleur dans la Lecture des histoires generales de toutes les Nations, que dans celle des moder-

modernes , mais il faut avoir en cela beaucoup d'attention.

Ceci sert à nous donner des idées passables des grands evenemens , des caracteres distingués & des consequences qui en sont suivies. Nous devons aussi remarquer que la plupart des Historiens ont une partialité naturelle , & peut-être louable pour leur Patrie. Mais pour connoître parfaitement la verité , il faut comparer les faits qu'ils exposent avec ceux que nous ont rapportés ceux des autres Nations ; ce qui est aussi un Ouvrage fort étendu & très fatigant. Nous devons aussi observer, que dans les histoires generales les Limites sont si étendues par rapport au droit & au fait, que les sources & les motifs, qui sont ce qu'un politique cherche principalement, s'y trouvent rarement, & que là où ils sont, il faut une grande precaution pour discerner jusqu'où on peut y compter.

Cette façon d'agir a ses utilités & il n'y a pas de meilleure methode pour se former une juste Idée de l'esprit , du genie & du temperament d'une Nation , qu'en examinant bien son Histoire ; car quand on sait ce qu'une Nation a fait ou souffert, on peut mieux juger alors de ce qu'elle peut entreprendre , ou supporter.

Suivant la meilleure opinion, les memoires

res particuliers des plus habiles ministres d'Etat, & des grands Capitaines, sont une source dans laquelle on peut vraisemblablement puiser cette connoissance. Il faut cependant avoir encore une grande pénétration, & user de beaucoup de précaution, parceque ces grands personnages, étant engagés eux-mêmes dans les plus grandes affaires, tâchent souvent de représenter leurs actions de la manière qui leur est la plus avantageuse; & si dans des occasions particulières, ils tâchent de nous donner des preuves de leur Sincérité, il nous est impossible de conclure de là, que leur intention soit toujours la même, car il arrive quelques fois qu'ils glissent des traits pour surprendre nôtre crédulité. Outre cela ces grands hommes sont mortels, aussi bien que ceux qui sont d'un rang inférieur au leur, ils sont exposés à s'en laisser imposer aussi bien qu'eux, & par conséquent à nous engager dans l'erreur, sans en avoir la moindre intention. Voilà ce qu'il nous importe de bien savoir; faute de quoi nous serions sujets à tomber dans l'égarement, que nous devons tâcher d'éviter.

Ces Lectures sont nécessaires, & en les faisant il faut y faire beaucoup d'attention, pour ne pas se laisser trop prévenir en faveur d'un auteur; puis que la conversation  
des

des Grands, aussi bien que le recit de leurs actions nous previent en leur faveur; cette prévention ne nous abandonne pas facilement, & plus grands sont les talens qu'on pretend qu'ils ont possédés, plus grand est aussi le danger que nous courrons de ne pouvoir abandonner les préjugés avantageux que nous aurions une fois conçu d'eux mal à propos.

La Lecture des écrits polemiques ou de controverse, concernant les articles d'une grande importance, est très utile, si la Dispute est entre deux Nations, parceque dans ces sortes d'occasions on emploie de part & d'autre d'habiles gens, qui approchent necessairement le plus du vraisemblable dans leurs disputes. C'est ce que nous voyons la plupart du tems dans les Ecrits de Selden & de Grotius, touchant cette fameuse dispute de l'Empire de la mer. On y trouve par exemple une ample explication des pieces qui ont été publiées sur les prétentions de Louis XIV., & aussi concernant celles de son epouse sur les Provinces les plus considerables des Pais-Bas, & les reponses qu'on y a faites. On y expose aussi d'une maniere fort étendue leur opinion touchant les Successions & les renonciations. La guerre sur le papier entre le Czar, & son rival Charles XII., nous a fait comprendre beaucoup de choses se-

cretes , qui sans cela seroient restées dans l'obscurité. C'est pour cette raison qu'on doit beaucoup estimer des collections de cette espece - ci , & si nous faisons tous nos efforts pour nous garantir des préjugés, nous tirerons de grands avantages de ce genre d'Etude. Il n'en est pas de même des disputes particulieres de partis , parce que les cas sont souvent falsifiés de part & d'autre ; & quelque parfaite que soit nôtre connoissance touchant la dispute , ce seroit un grand hazard , si nous pouvions jamais parvenir à en savoir la verité.

On ne doit pas negliger non plus la Lecture des Gazettes manuscrites & imprimées , où se trouve l'histoire du tems passé & du present. Il est vrai que quoiqu'elles ne soient souvent remplies que d'affaires indifferentes , elles peuvent cependant servir à distinguer le vrai d'avec le faux , je dis à ceux qui ont du jugement & de la penetration , & c'est sur ce principe que cet ouvrage est fondé ; car avec une connoissance generale du sisteme des affaires de l'Europe , des vuës particulieres & politiques des Royaumes , & des autres Etats , elle nous met en état de faire une juste application de ce genre de Lecture , & de nous former une Idée , juste & claire des evenemens journalliers , malgré toute la partialité avec laquelle on nous les represente ,



sent, & le peu d'exactitude avec laquelle on les rapporte. Presque chaque païs de l'Europe a sa gazette privilégiée, où nous sommes assurés de trouver chaque chose représentée de la manière la plus avantageuse aux intérêts de la puissance qui l'autorise. Par exemple les Gazettes de Paris ont été très bien caractérisées par un auteur françois, disant, „ qu'elles étoient les mieux „ écrites, & les moins luës de toute l'Eu- „ rope. Le langage en est très correct, „ & très pûr; les fait y sont très bien rap- „ portés, & bien rangés dans l'ordre qui „ leur convient; mais nous pouvons „ compter de n'y trouver aucune chose of- „ fensante contre les sentimens du mini- „ stère françois. On y lit quelque fois des „ choses de conséquence par rapport aux „ intérêts d'autres païs; mais pour ceux „ qui concernent la France, on n'y voit „ que des nouvelles dictées de cette Cour, „ sans aucun raisonnement, ni réflexions: „ ce qu'on peut cependant remarquer dans „ d'autres gazettes privilégiées, sur la date „ desquelles nous pouvons compter aussi „ bien que sur les faits qui s'y trouvent, „ s'ils sont de quelque conséquence.“ Mais au contraire si on compare ces Gazettes l'un avec l'autre, & si on fait une attention convenable à la partialité qui y règne, on ne

ne laissera pas toute fois d'en tirer quelque profit.

Afin de rendre plus facile ce genre d'Étude, qui peut nous mettre en état de juger de ce qui se passe de nôtre tems, des changemens qui arrivent chez une Puissance de son influence, des connexions, des interêts, & des vuës des differents Princes de l'Europe. Nous devons suivre constamment le plan que nous venons de proposer; & pour en convaincre nos Lecteurs, ils peuvent mettre en pratique ce qui suit. Les Collections generales des Traités, une teinture des Loix nationales qu'on peut remarquer dans Grotius, Puffendorff &c. sont très utiles. Outre cela il faut encore avoir une Idée generale de la Geographie & de l'histoire de chaque país: mais comme tout ceci fait ordinairement une partie de l'éducation polie, & que nous supposons déjà exister chez ceux qui ne doivent pas l'ignorer, il ne nous reste plus qu'à dire, afin qu'on ne prenne pas le contrepied, qu'on ne doit pas plus attendre de cet ouvrage, que ce que nous nous sommes proposé d'y inserer, parceque trouvant qu'il nous convient infiniment mieux de nous en tenir à notre promesse, que de donner beaucoup à esperer à nos Lecteurs, & ensuite de les frustrer dans leur attente. L'utilité du public est notre but seul & unique.

que. Pour éclaircir encore mieux cette matiere il est à propos d'observer qu'il y a une grande difference entre les descriptions géographiques, le detail historique d'un païs, & l'examen politique de son état & de ses interêts. On ne peut certainement pas connoître ce dernier sans avoir quelques idées des premiers, mais cela peut se faire dans des bornes beaucoup plus étroites qu'on ne se l'imagine communement. La maniere dont on se sert pour expliquer aujourd'hui les principes de ces Sciences est beaucoup plus étendue, & par conséquent plus fatigante. On pourroit même la regarder comme la seule & principale cause pour laquelle il y en a si peu qui s'appliquent avec cet empressement & cette attention si nécessaires pour connoître ce qui est utile, c'est à dire ce que les occasions journalieres exigent, & c'est ce à quoi on pourroit s'appliquer.

Mais c'est une autre chose de tâcher d'arranger ces matieres aussi clairement qu'il est nécessaire pour ceux qui n'en ont aucune connoissance, & une toute autre, de placer les principaux articles dans une Introduction politique, & dans un ordre assez naturel pour pouvoir rafraichir la memoire de ceux qui les connoissent déjà, & pour mettre le Lecteur en état de joindre les evenemens avec le Systeme general des choses, dans

dans l'ordre suivi de ses propres recherches, & de ses observations passagères.

Pour donner de l'evidence à l'ordre de ce discours aussi bien qu'à la suite de ses parties, nous devons faire connoître à nos Lecteurs la methode dont on s'est servi. Premièrement nous remarquerons les principales parties de la politique, qui sont comme autant de clefs avec lesquelles les gens éclairés ouvrent les portes des Cabinets des Princes, decouvrent les veritables maximes de leur politique, penetrent leurs resolutions les plus secretes, & distinguent les intentions réelles d'avec les fausses. Ensuite, nous continuerons à parler de l'état present de l'Europe, & nous donnerons autant qu'il nous sera possible un detail clair & abregé des forces respectives de ses differentes parties, des liens qui les unissent avec d'autres, des complications qui se trouve entre elles, & outre cela de tout ce qui regarde l'article principal, qui s'étend sur les Puissances de l'Europe, considerées dans un sens collectif: Le chemin etant ainsi frayé pour représenter l'état present des interêts particuliers de ses diverses Puissances respectives, nous commencerons par l'idée generale de l'Empire, dont la paix est troublée si vivement à present, & dont il importe le plus de connoître les Interêts, parce-qu'ils influent essentiellement sur ceux du reste de l'Europe.

CHA-

## CHAPITRE I.

*Des principes universels de la Politique ,  
ou des interets en general de chaque  
Gouvernement.*

C'est une remarque juste & sensée d'un grand Ecrivain Espagnol, lorsqu'il dit „ que les „ motifs de soumission sont les mêmes dans tou- „ tes les sociétés quelles qu'elles soyent, de sorte „ que c'est de là que proviennent divers princi- „ pes concernant certaines comparaisons, d'où, „ suivant la nature des tems, & differens sistemes „ de reglemens, & divers moyens de les faire „ réussir, deviennent necessaires, ou du moins „ convenables. “ C'est pourquoi si nous les con- „ noissons parfaitement, & si nous nous accoutu- „ mons à reflechir sur la maniere avec laquelle ils „ ont été, ou peuvent être combinés, ce qui pa- „ roissoit d'abord être misterieux & inexplicable, „ faute de cette reflection, devient insensiblement „ familier & comprehensible; C'est là l'Idée que „ chaque partie dominante dans toutes les commu- „ nautés doit avoir de ce genre de connoissance, & „ c'est aussi dans ce sens qu'un illustre politique Fran- „ çois a dit avec Verité & beaucoup d'Esprit, que „ les Princes commandent les Peuples, & l'inté- „ rêt commande les Princes. “

On

On doit entendre ceci, suivant la forme du Gouvernement qui prevaut. Dans les Gouvernemens absolus, si le monarque est reellement habile, si ses sentimens concernant les affaires publiques sont portés pour l'interêt du corps politique dont il est le chef, & s'il vient tout d'un coup à manquer de ces talens, c'est generalement parlant l'opinion de son premier Ministre qui prend sa place. Dans les Gouvernemens bornés l'interêt depend des connoissances, ou notions de ceux, qui suivant les Constitutions ont le pouvoir suprême entre leurs mains; & dans de tels Gouvernemens il est aisé de connoitre leur capacité, parceque leur premier principe, est, que ce qui concerne le bien general doit y être ordinairement compris. Dans les Etats aristocratiques ou Republicains, qui sont gouvernés par la Noblesse, l'opinion qu'ils ont des choses est regardée comme interêt public. Dans les Etats libres, le peuple, ou tous ceux qui ont un certain degré de propriété, sont considerés comme possédant le pouvoir supreme, & le genie de la Nation, je veux dire qu'ils connoissent generalement son temperament & ses dispositions: ce qui est une marque qui denote clairement leur interêt. C'est cette notion qui est la premiere chose necessaire pour bien entendre & bien comprendre ce qui concerne la politique pratique, & le veritable état du Gouvernement qui subsiste dans chaque pais. Je dis le veritable état, car la constitution

tion extérieure & titulaire se trouve dans chaque abrégé de Géographie, ou d'histoire. Mais si un Monarque se confie à une Assemblée de Conseillers, son gouvernement devient en effet une aristocratie. Si un Prince borné gouverne par les chefs d'un parti, la Constitution est dès le même instant Oligarchie, c'est à dire gouverné par un petit nombre de personnes; & telle est aussi la Situation d'un Etat populaire, quand par quelque révolution subite, ou par les efforts d'une intrigue concertée de longue main, le même changement arrive.

Mais tout ceci ne doit être considéré que comme un intérêt accidentel d'un pays quel qu'il soit; car outre ce même intérêt il y en a un autre réel, qui procède des intérêts ci dessus mentionnés; & l'administration dans chaque Gouvernement, sage, ou foible, bonne ou mauvaise, ferme ou chancelante, doit être attribuée à l'harmonie, ou aux oppositions qui se trouvent entre ses intérêts réels. Le premier que nous avons démontré ne peut se découvrir autrement que par des informations concernant celui auquel on a confié le pouvoir & l'administration, & ceci peut provenir de l'intelligence de ceux qui ont longtems vecû sous quelque gouvernement, ou qui ont eû l'occasion d'en acquérir une parfaite connoissance; ou cela pourroit bien être aussi le fruit des observations: Car si nous considérons la conduite de chaque Nation par rapport à un

B

petit

petit nombre de points capitaux, & si nous la comparons avec son intérêt réel, nous discernons d'abord avec une grande certitude le véritable esprit de son Gouvernement; & dans le plus grand nombre de ces cas là, nous trouverons que c'est là la voye la plus sûre pour bien juger, ou du moins pour nous mettre en état de rectifier l'autre maniere de s'instruire, en nous decouvrant qu'elle est le parti que nous devons rejeter, de quelqu'autorité qu'il vienne. Nous savons que c'est une maxime infallible, que de dire, Vous en jugerez par leurs fruits.

Mais nous venons maintenant au plus grand point, qui est celui de separer & de distinguer les principes sur lesquels les intérêts réels de toutes les Nations sont fondés, & ceci, ainsi que dans les autres talents de chiffrer, depend de cinq grands points, que l'on pourroit metaphoriquement appeller voyelles politiques. Nous parlerons de chacune d'elles en particulier suivant leur ordre regulier, & cela aussi succinctement qu'il nous sera possible, parceque je sai que cette partie de l'ouvrage qui est pareille à celles qui sont elementaires dans toutes les sciences, pourroit paroître ennuyeux à quelques Lecteurs. Cependant si on n'y fait pas toute l'attention qu'elles exigent, on ne pourra pas parfaitement comprendre aucune branche des sciences, ou des belles Lettres: Il est souvent necessaire de recourir à elles,



elles, & il n'y a personne qui puisse jamais se rendre parfait dans aucun genre de littérature avant qu'il n'en sente auparavant l'avantage, & qu'il ne soit entièrement satisfait quant à l'usage de ses principaux fondemens. Car alors pour reformer sa première Comparaison, il épèle premièrement avec un peu de peine, ensuite il lit couramment & sans hésiter.

Le premier principe pour démontrer l'intérêt réel d'un peuple, c'est la religion, parcequ'elle aura toujours son poids. Il est vrai que la réalité & l'importance de ceci s'est plus manifesté dans le dernier siècle que dans celui-ci, lorsqu'on en avoit un sentiment plus sincère dans la plus part des pays. Il est encore d'une assez grande conséquence de maintenir son poste: Car quelque modérés que soient les hommes dans leurs possessions, quelque froids ou nonchalents qu'ils soient dans leur façon d'agir; cependant, soit par principes, soit par des motifs mondains, ou par coutume, ils sont & seront toujours plus portés à s'unir avec ceux qui sont de leur croyance & de leur profession qu'avec d'autres, & ils seront aussi plus empressés à s'opposer à ceux qui pensent autrement qu'eux. En un mot, Infidelle, Bigot, & Heretique sont & resteront des mêmes termes d'antipathie; & quoiqu'ils n'aient pas tous la même force ou énergie qu'autre fois, chacun d'eux conserve toute-fois encore sa signifi-

B-1

cation

cation & porte & conserve encore avec lui une grande partie de ce que nous appellons ressentiment.

Le premier principe est le fondement de la Religion, de la bienveillance, des alliances, ou de l'amitié. Cela arrive quelque fois dans les monarchies, parceque les peuples sont gouvernés par la même Famille : Comme par exemple la France, l'Espagne, & Naples. Nous avons vû & probablement nous verrons encore que cela produit un grand effet, & que toutes les branches du chef d'une maison, generalement parlant, entreront dans ses vues. Quelques fois cela provient des mariages; mais on ne doit pas beaucoup compter là-dessus, où les forces sont égales: cela n'est d'un grand poids qu'ailleurs: car un grand Roi, où son heritier presomtif se mariant avec une Princesse inferieure, cela attache ce dernier aux interets du premier: & voila sans doute les motifs de l'un de ces derniers mariages, dont nous n'avons pas besoin de parler ici. Quelque fois cela provient d'un rapport d'interêts, comme on le voit entre les Puissances maritimes, dont le rapport concernant leur sureté comune les unit étroitement l'un avec l'autre. Dans d'autres circonstances cela peut provenir des mêmes vues que l'on peut avoir: ce qui étoit autrefois le cas entre la Suede & la France, & comme ça été dernièrement celui de la France & d'une autre Puissance,

ainsi

ainsi qu'il doit l'être avec raison entre l'Impératrice Reine & le Roi de Sardaigne. Il y a aussi une espèce de connexion qui provient de la ressemblance d'un gouvernement. De là vient que nous entendons quelque fois parler de la cause commune des Rois, & de l'intérêt des Républiques; mais cela sert plutôt de couleur ou de prétexte que de principe.

Le troisième point général, est celui de la situation. La Nôtre, je veux dire l'Angleterre, en est un exemple très sensible, & une grande partie de nôtre politique est ou nous doit être dictée par notre Situation, comme étant une Isle qui produit un esprit martial universellement répandu parmi nos peuples. Nôtre force maritime est considérable & naturelle; nôtre commerce suffit, sans faire des Conquêtes, pour augmenter ce que nous possédons. Quant à ce qui concerne les effets de nôtre situation on les expliquera au naturel dans cette partie de l'ouvrage qui suit, où nous parlons des Ballances du pouvoir, j'entens ces Ballances inférieures qui proviennent des voisinages, & de la nécessité que sentent les plus foibles voisins de vivre dans l'union, pour les empêcher d'être opprimés par quelque Puissance supérieure, qui seroit tenue en bride par cette union.

L'Etat relatif d'une nation est le quatrième principe, dont le but est d'être dans une situa-

tion pire, ou meilleure qu'autre fois. Car qu'ind un peuple est animé & encouragé par les succès de la guerre, du commerce, ou du changement de son état severe en un plus doux, son courage se ranime naturellement; alors ses résolutions sont plus promptes, & il les exécute avec plus de vigueur; d'un autre côté, si un peuple est affligé par des fréquentes pertes, tourmenté par des factions domestiques, ou opprimé de quelque autre manière, ses délibérations sont confuses, ses résolutions sont lentes, & une langueur visible se manifeste toutes les fois qu'il veut exécuter quelques résolutions.

Le dernier principe de la politique, est celui des prétentions; car il regne toujours de la méfiance ou de l'incompatibilité concernant les intérêts, entre les Puissances qui ont réciproquement des prétentions l'une sur l'autre, ce dont nous avons vû dans le dernier siècle, & pendant le present, un si grand nombre d'exemples surprenans, sur lesquels il est inutile de nous étendre. C'est pourquoi il nous suffira d'observer que là où ils sont arrivés, & passés en apparence, la reunion momentanée qui s'est faite est toujours foible & chancelante. Ainsi arrivait-il de tous les mouvemens surnaturels, qui quelques violens qu'ils soient ne sont jamais de longue durée. L'alliance entre la Cour de Vienne & celle de Madrid en est une preuve aussi nouvelle que remarquable. L'Europe ne fut pas plutôt  
alarmée

alarmée de leur union, que ses craintes furent dissipées par leur séparations. Il faut avoir une grande force d'Esprit, beaucoup d'application & de connoissance dans les affaires, pour appliquer ces principes generaux à chaque Etat particulier. Un genie superieur, & capable d'y reussir dans toute son étendue, & de la maniere la plus parfaite, devient un homme consommé dans les affaires d'Etat: il devient non seulement propre à assister, mais qui plus est il est capable de diriger le plus grand monarque. C'est pour cela que l'Empereur Charles V., qui étoit en même tems le Prince le plus sage & le plus heureux de son tems, avoit raison de dire à son Fils Philippe II. lorsqu'il l'introduisit auprès de son secretaire Craze, le jour après qu'il lui eût resigné tant des Royaumes, & en lui recommandant de le prendre à son service, le present que je vous fais aujourd'hui est plus précieux que celui que je vous fis hier.

---

## CHAPITRE II.

*Idee de l'état present de l'Europe en general.*

Tout le monde convient generalement, que l'Europe est, audelà de toute comparaison, la partie la plus heureuse & la plus estimable du

Globe terrestre, & qu'il y a peu des gens qui ne croiroient qu'un homme se tromperoit infiniment s'il pensoit être dans l'obligation de le prouver: mais j'avoue de bonne foi que ce n'a jamais été là mon sentiment: puis que pour juger juste, je suis persuadé qu'en fait de politique, aussi bien qu'en matiere de Philosophie, nous ne devons jamais admettre aucune chose à moins qu'elle ne soit auparavant prouvée; parce qu'il n'y a point de raisonnement, avec le moindre degré de certitude, où nous ne sommes pas assurés que nos principes ne soient bien fondés. En premier lieu ces grandes prerogatives ne doivent pas être attribuées à l'Europe par rapport à son etendue, puisqu'elle est la moindre partie de celles qui divisent nôtre Globe; & comme il pourroit être utile d'en connoître les proportions, & ne me souvenant pas de les avoir vuës marquées avec une exactitude convenable dans aucun endroit, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en parler ici.

Si nous supposons que le monde habité est divisé en trois Cents parties, l'Europe en contiendra vingt sept, l'Asie cent & une, l'Afrique quatre vingt-deux, & l'Amerique nonante. Quand aux peuples, quoique sûrement elle en contient plus que l'Afrique & l'Amerique, cependant elle ne le cede pas de beaucoup à l'Asie, si nous pouvons compter sur ce que nous en ont rapporté les Voyageurs les plus exacts & les

les plus judicieux. Quand aux Richesses, les mines d'or & d'argent ne sont pas à comparer avec celles des autres quartiers du monde, pour parler du produit & exactement; on n'y trouve point de pierres precieuses; & pour ce qui est des Epicerics & des parfums nous savons d'où on les apporte.

Au premier abord il sembleroit que ces remarques detruisent l'opinion commune, mais quand on les examine de plus près, on trouve qu'elles la confirment, car lorsque nous disons qu'un país est plus grand, plus puissant, & plus considerable qu'un autre, notre intention, en parlant ainsi, ne regarde que l'état de ses habitants, & dans ce sens nous pouvons en toute sûreté affirmer ceci de l'Europe.

Car quand aux Territoires, si nous considerons ce que les Espagnols, les Anglois, les Portugais, les François & les Hollandois possèdent dans les autres parties du monde, nous pouvons hazarder de dire, qu'elle est égale pour ne pas dire supérieure à l'Asie, & si elle ne contient pas un si grand nombre de peuples dans ses propres limites, on peut veritablement dire, qu'elle en commande plus. Pour ce qui est des richesses, tout le monde fait, que les Européens, possèdent par rapport et en conséquence de leur commerce, tout ce que la nature a accordé à toutes les autres Nations du monde. Ainsi nous voyons sans aucune prevention qu'en faveur de cette

partie du Globe que nous occupons, nous avons un juste sujet de soutenir, qu'elle surpasse tout le reste, & que nous pouvons avoir lieu d'admettre comme une vérité ce que la coutume nous a appris à croire, c'est à dire que l'Europe est certainement la partie du Globe la plus heureuse la plus puissante par rapport aux arts, aux sciences, aux armes, & au Commerce.

Après avoir établi ce principe, il est naturel d'examiner les principaux points d'où provient cette grandeur, & ce qui n'est pas d'une moindre consequence, la Solidité des Gouvernements de l'Europe, de laquelle surtout la force & la sûreté de ses différentes parties dependent. Au moyen de cela nous n'avons pas besoin de multiplier les articles au delà de leurs bornes, & nous nous bornerons à trois principaux points : C'est à dire à la Religion, au Commerce, & à l'union des Interêts politiques ; & après en avoir parlé particulièrement, on pourra comprendre assez bien l'Etat general de l'Europe, pour se former une juste Idée des vuës & des forces des différentes parties qu'elle contient, & de la nature des controverses ou disputes qui y arrivent de tems en tems, qui, comme l'expérience le montrera, peuvent être aisément attribuées à l'un ou à l'autre de ces sujets.

Pour commencer donc par la Religion, il est vrai qu'il y a encore quelques Payens chez les Suedois & les Moscovites, & un très grand nom-



nombre de Juifs repandu dans presque tous les païs, & que la Religion Turque est publiquement autorisée dans tous les Domaines du grand Seigneur. Cependant la Religion dominante est le Christianisme, divisé en un grand nombre de Sectes, qui tombent sous les trois principales distinctions suivantes: comme les Chrétiens de l'Eglise Greque, les Chrétiens de la communion de l'Eglise Romaine, & les Protestans. Il faut que j'avoue, qu'il m'a toujours paru très difficile d'entreprendre de fixer le poids & la proportion de ces divers interêts, & cependant ceci est un point sur lequel on ne doit pas si légèrement passer; parcequ'en supportant, etendant & favorisant leurs differens Sistemes de Religion, cela fait une grande partie de l'affaire, qui est le point principal de la politique de la part des Puissances de l'Europe; & sans bien comprendre la question que j'ai proposée, par rapport à la force & au poids de chaque parti, on ne peut pas parfaitement bien comprendre l'Etat de l'Europe: c'est pourquoi, quelque épineux & quelque embarrassant que soit cet article, il est de mon devoir de l'examiner.

Quant aux Chrétiens de l'Eglise Grecque, ils ont pour Chef quiconque porte la Couronne de Russie. Les Princes de Moldavie, & de Walachie, sont aussi de cette Religion, aussi bien que la plus grande partie des Chrétiens qui sont sujets du grand Seigneur, outre un grand nombre

bre qui s'est repandu en Hongrie, en Pologne, en Transilvanie, & dans quelques parties de l'Allemagne. Tout bien considéré & après avoir fait le calcul le plus exact, & les reflexions les plus mûres & les plus serieuses, je croirois volontiers, que les gens de cette croyance sont pour le moins aussi nombreux que les Chatoliques Romains. Si quelqu'un m'objectoit, qu'il y a beaucoup de Royaumes dont les habitans sont de la communion de l'Eglise Romaine; je dois repondre, que l'étendue de leurs Domaines, pris tous ensemble, ne contient pas plus de la moitié des territoires que la Czarine possède seulement en Europe, & quoiqu'il soit vrai que ces derniers territoires ne soient pas beaucoup peuplés, & que les sujets de S.M. Rusienne sont de toutes les Religions, il est toutes fois sûr, que si les chretiens Grecs qui sont sous le joug du Grand Turc, étoient transportés dans les pais de cette Princesse, ils ne contribueroient pas peu à rendre son Empire aussi peuplé qu'aucun de ces Royaumes qui sont gouvernés par les Puissances Catholiques.

Je pourrois ajouter quelque'autres remarques sur ce sujet, qui sont, que nous connoissons moins les pais qu'habitent les Chretiens de l'Eglise Greque, que ceux qui sont habités par les autres, ce qui pourroit nous rendre moins capables de juger de cette question; mais si on examine à fond la raison de ceci, on trouvera qu'elle

qu'elle renverſera tous les préjugés, & attirera dans mon parti tous ceux qui jugent bien & ſans partialité. On comprendra infiniment mieux l'importance de cette recherche, ſi on reflechit un peu ſur les diſputes qui arrivent ſi ſouvent entre les Ruſſiens & les Turcs. Les premiers ſont certainement les plus dangereux que l'Empire Ottoman ait à craindre, parceque la meilleure partie de ſes Sujets Chrétiens ſont naturellement portés pour la Ruſſie, au lieu qu'ils ſe plaiſent beaucoup mieux de vivre ſous la Domination Turque que de tomber ſous celle d'Autriche, ſeulement parcequ'elle tient au Pape, ce qui renferme un penchant pour s'étendre, qui ne peut ſe reſtrindre que par le voiſinage d'une Puiffance auſſi formidable que celle de la Turquie. Mais lorsque les affaires interieures des Moſcovites ſeront une fois tranquilles, & que la maiſon d'Holſtein poſſedera tranquillement le Trône Imperial auſſi bien que celui de Suede, il eſt fort facile de diſcerner, qu'à la premiere occaſion favorable qui ſe preſentera de faire un grand tort à l'Empire Ottoman, on ſ'en ſervira pour prendre ſes Domaines en Europe, principalement ceux qui proviennent de la couronne de Ruſſie, étant conſiderés comme le reſtant de l'ancien Empire de Conſtantinople, & le chef ancien & naturel de l'Egliſe Grecque.

Nous allons maintenant examiner la force & la Puiffance des Catholiques Romains, qui ſont

sont certainement en très grand nombre, & l'opinion commune est qu'ils s'agrandissent journellement; s'il y a en cela quelque vraisemblance, on doit principalement l'attribuer à ce qu'ils ont un chef visible, je veux dire le Pape, qui étant investi d'une grande autorité, est le plus propre pour se maintenir, & même pour étendre les Dogmes de la Religion. Quoique la Reformation ait beaucoup affoibli la Puissance temporelle du St. Pere, elle lui a non obstant fourni beaucoup d'avantages d'un autre Côté, & dans un autre genre; ou pour mieux dire, la politique de l'Eglise Romaine a tourné les vuës des Protestans à son profit, en affectant un soin paternel pour les Princes & les Etats qui sont de sa Communion, secondant l'autorité de l'Etat en tems de paix, & en interposant son autorité comme mediateur commun, toutes les fois que la guerre s'allumoit entre eux. Ceci est certainement un avantage pour eux, car en étant convaincûs, cela excite le respect que les Gouvernemens les plus sages rendent à sa Sainteté dans tous les païs Catholiques Romains. C'est delà & de ces principes que la propagation de la Religion Romaine est considérée comme le point le plus sublime de la politique, dont jamais on ne se departira; & c'est pour cette raison que nous ne devons pas nous étonner de ce qu'ils ont fait, & feront.

feront selon toute apparence , des acquisitions considerables.

On peut regarder comme certain , que non obstant tous les efforts qu'on a fait pendant les deux derniers Siecles, pour diminuer & affoiblir l'interêt des Protestans , ils sont encore très forts pour se maintenir contre la force, si non contre les menées de leurs ennemis ; ils ne sont pas tant diminués que quelques uns par crainte , & d'autres par des intentions mauvaises, l'ont assuré. Car nous devons considerer, que dans le país où l'on professe la Religion Reformée, il y a pour la pluspart un grand nombre d'habitans qui font un grand commerce ; ils ont aussi beaucoup de Colonies , où ils font des proselites , quoiqu'on ne s'en aperçoit presque pas.

Cependant il faut avouer, que le defaut d'un Chef parmi eux, la diversité de la Doctrine, le maintien du sentiment opposé , & le du jugement particulier, sont fort desavantageux à la cause des Protestans, si on les considere dans un jour politique. Nous sommes d'autant mieux convaincûs de ceci depuis quelques années, que le zele & l'Esprit qui animoient plusieurs Princes & Etats pour maintenir & encourager la Religion , sont en quelque façon évanouis, par la licence & l'impieté qui predominant , & qui ne sont pas moins dangereuses pour l'interêt de l'Eglise & de l'Etat , en ce qu'elles peuvent faire naître des Troubles & le payen

Droits

Droit de Convenance, dont les Usurpations se manifestent tous les jours de plus en plus. Le fameux Gustave Adolphe Roi de Suede, a été redevable de sa grandeur, & de son pouvoir, au titre qu'il a pris de Protecteur des interêts des Protestans en Allemagne; & le Roi de Prusse considerant bien sa situation, ne peut que se servir aussi de ce titre, comme étant le plus convenable pour conserver ses Domaines & le pouvoir qu'il s'est déjà acquis, aussi bien que pour les augmenter; & tandis que l'interêt des Protestans sera solidement établi en Allemagne, il est à presumer qu'il ne degenerera pas dans les autres parties de l'Europe. Nous allons ci après faire une petite comparaison du poids de ces deux interêts, & nous traiterons ensuite d'une autre matiere.

En calculant la force des l'Catholiques, c'est l'ordinaire, & il est même convenable de compter l'Empereur le premier, parcequ'il precede tous les autres Princes de cette communion, & qu'il ajoute quelque chose au credit de cette Religion par son autorité en Allemagne. Cependant n'ayant que peu ou point de sujets comme Monarque, on ne doit pas le considerer comme n'ayant aucun poids à cet égard qu'on puisse comparer au titre eminentissime d'Empereur & de Roi des Romains. La Puissance en rang après lui c'est la France, ensuite l'Espagne & le Portugal. Quoique les Domaines du Roi de Pologne

logne soient plus étendus que ceux d'Espagne & du Portugal ensemble. Après eux viennent le Pape, le Roi de Sardaigne, & les Princes & Etats d'Italie, avec ceux des Cantons Suisses qui sont Catholiques; ceci nous ramene en Allemagne, où nous trouverons tous les Domaines de la Reine d'Hongrie, & de Bohême, ensemble les Electeurs Palatin, & de Baviere, outre les Electeurs spirituels, ou Ecclesiastiques, & les autres Princes & Etats de la même communion.

Entre les Puissances Protestantes l'Angleterre est sans contredit la plus considerable; ensuite viennent la Suede, le Dannemarc & la Prusse; les Provinces Unies, les Cantons Suisses & leurs confederés; les sujets de l'Electeur de Saxe, quoique leur Prince soit Catholique, l'Electeur de Hanovre, le Duc de Courlande, tous les petits Princes & Etats d'Allemagne de la communion protestante. Suivant le calcul le plus exact qu'on puisse faire, eû égard aux Territoires d'Allemagne, il peut aller de dix à huit; mais quand au nombre des habitans, je crois que les Protestans sont au moins en aussi grand nombre; & dans tout le reste de l'Europe, je pense que la proportion par rapport aux Territoires est comme qui diroit de huit à sept; mais quant au peuple, je crois qu'on a tout lieu de penser, que les protestans sont plus nombreux que les

C

Catho-

Catholiques, parceque leur país sont infiniment mieux peuplés.

Par exemple, dans le Nord, quoique la Pologne soit bien peuplée, il est cependant vrai, que la moitié des habitans ne sont pas Catholiques & qu'il y en a un tiers au moins qui sont protestans, au lieu qu'en Suede & Dannemarc il y a peu ou point de Catholiques ; en Allemagne même, toutes les Grandes Villes commerçantes, quoique fort peuplées, la plupart des habitans sont protestans. Il est vrai en Italie les Catholiques sont en quelque façon sans melange ; mais ceci est ballancé par le nombre du Peuple de la Grande Bretagne. Pour couper sur cette matiere, & pour éclaircir ce point du mieux qu'il nous sera possible, nous presenterons ici au Lecteur une table fort curieuse, qui pourra lui servir à regler son jugement, non seulement par rapport à ce sujet, mais encore par rapport à beaucoup d'autres, qui ne sont pas d'une moindre conséquence.

*Proportion de plusieurs Puissances de l'Europe avec la Grande Bretagne.*

La Russie .	10. .	13.	Portugal .	0 .	36.
L'Allemagne .	3. .	53.	Pais BasEsp.	0 .	18.
La Suede .	3. .	63.	Prov. Unies	0 .	11.
La Pologne .	3. .	39.	Suisse . .	0 .	17.
La France .	1. .	7.	Dannemarc	1 .	49.
L'Espagne .	1. .	81.	Italie . . .	1 .	19.
La Turquie .	3. .	18.			

Pour



Pour expliquer ceci, je dois dire que la proportion entre la Russie & la Grande Bretagne est comme 10. . . . 13 à C. c'est à dire que la Russie est dix fois aussi étendue que la Grande Bretagne, & 13 parties de Cent plus. En même tems cela denote la force comparative de l'Angleterre avec les autres Nations, & montre aussi les proportions de tous ces pais entre eux.

Ce qu'il y a ensuite à considérer, c'est le commerce de l'Europe, qui a souffert de grands changemens pendant longtems. Il sembloit être éteint vers la chute de l'Empire Romain; mais il se ranima bientôt après parmi les saxons, qui s'étant rendus maitres de l'angleterre, y établirent une puissante force maritime, qui toutefois ne continua pas fort longtems. Les danois s'en emparerent aussi, par la Superiorité qu'ils acquirent dans ce même genre. Quelques siècles après, le commerce & le pouvoir maritime se retirèrent vers le sud, & ils tombèrent en quelque maniere entierement entre les mains des Etats Italiens, & particulièrement entre celles des Venitiens & des Genoïs, qui avoient partagé entr'eux le Trafic de l'Orient, ce qui les mettoit en état d'attirer par devers eux les richesses de toutes les autres Nations.

Mais dans le treizieme siècle plusieurs Villes d'Allemagne commencerent à s'unir ensemble pour le support & le maintien de leur commerce, & firent bientôt connoître leur consi-  
C 2
deration

deration à tout le monde, sous le titre de Ligue anseatique; mais comme leur commerce leur rapportoit des sommes immenses, & augmenta leur pouvoir, cela les rendit hautains, & même insolens, ce qui attira insensiblement leur ruine, à la quelle d'autres circonstances ne laisserent pas de contribuer aussi, car vers le quatorzième siecle les Portugais perfectionnerent une nouvelle route pour aller dans les Indes Orientales, par le cap de bonne Esperance; & à peu près vers le même tems les Espagnols firent la decouverte de l'Amerique, ce qui fit tomber le commerce de l'Europe & son principal pouvoir maritime entre les mains de ces Nations, qui, si elles avoient eû soin de menager l'un & l'autre, & les cultiver avec industrie, & moderation, elles l'auroient beaucoup plus augmenté, & fait durer plus long tems, surtout lorsque l'un & l'autre commerce étoient entre les mains des sujets du même Prince, comme arriva par l'accession de Philippe II. d'Espagne au Trône de Portugal.

Mais comme tous les maux qui se manifestent, produisent en même tems leurs propres remedes, ainsi l'ambition demesurée, & les cruelles oppressions des Espagnols, contraignirent les Provinces Unies de secouer leur joug insupportable, & engagerent leurs habitans, & les Anglois à tâcher, par leurs expeditions dans les deux Indes, à partager ces richesses, qui faisoient la grande ressource du pouvoir des Espagnols

nols, & ceci eleva ceux que nous appellons maintenant Puissances maritimes. Le progrès des Hollandois se fit avec une vitesse surprenante; car dans l'espace de moins d'un demi siècle, avant d'avoir eu presque aucun Vaisseau, ils en construisirent plus que toute l'Europe ensemble.

Mais depuis ce tems là les Habitans de la Grande Bretagne, en étendant leur commerce, & enrichissant & augmentant leurs colonies, ont sûrement élevé leurs forces maritimes, à tous égards, à un bien plus haut point que les Hollandois, ainsi qu'en conviennent tous les Lecteurs intelligens, & particulièrement les Etrangers; & ceci a engagé, de donner à entendre aux Etats-Generaux, qu'ils sont plus en danger à cause de l'augmentation du commerce & des forces navales de la Grande Bretagne, que des desseins ambitieux d'aucun de leurs autres Voisins.

Cependant les François ont depuis quelques années travaillé avec beaucoup de diligence, non seulement pour former un pouvoir maritime, mais encore pour étendre leur commerce dans toutes les parties du monde, & en cela ils ont fort bien réussi, car quoique les deux dernières guerres generales ayent ruiné en grande partie leur marine, cependant leur commerce est le même dans cette conjoncture; il étoit, au moins

avant que la dernière guerre fut déclarée, dans un meilleur état qu'il n'avoit jamais été : de sorte que les affaires maritimes de l'Europe ont essuyé de grands changemens dans ce dernier siècle, mais il pourroit bien leur en survenir de plus considérables avant qu'il soit fini.

Toutes les autres Nations de l'Europe ont montré la même attention pour le commerce & pour les forces maritimes depuis près de cinquante ans. Les Suedois & les Danois ont établi des Compagnies des Indes. Les Russiens ont érigé un traficq nouveau & avantageux sur la Mer Caspienne. La maison d'Autriche a témoigné un grand empressement pour renouveler l'ancien commerce des Pais-Bas ; & même lorsque l'on trouva la chose impossible, elle a fait d'excellens reglemens à Triest & à Fiume. Les Genoïs ont érigé depuis quelques années une Compagnie d'assurance pour encourager leurs sujets à hazarder de longs voyages, & s'il est possible, à recouvrer leur ancienne réputation comme Puissance maritime. Bien plus, les Espagnols mêmes, qui ont resté tant d'années tranquilles à cet égard, ont enfin ouvert les yeux, érigé des Compagnies, & pensent à en ériger encore d'autres, pour encourager & étendre le commerce dans tous leurs domaines de l'Europe & de l'Amerique.

Nous pouvons, je crois sûrement inferer de ces exemples, que la navigation & les embarque-  
mens

mens en general des Européens sont considérablement augmentés depuis ces cinquante dernières années: & pour nous en mieux convaincre, considérons seulement les Flottes nombreuses, & les Embarquemens considérables de diverses Puissances, telles que la Russie, la Suede, le Dannemarc, dans le Nord; l'Invasion de la Sicile, & de l'Afrique par les Espagnols, ainsi que beaucoup d'autres. Le Chevalier Walter Raleigh fit de son tems un Calcul fort ingenieux des forces maritimes, & le Chevalier Guillaume Petty; encore mieux instruit sur ces matieres, nous a donné un autre calcul, qui a toujours été regardé depuis comme très exact. Il a cru que les Hollandois avoient environ 3000,000, Tonneaux en embarquement, la grande Bretagne 5000,000, la Suede & le Dannemarc avec les autres Villes commerçantes en Allemagne 250,000, le Portugal & l'Italie aussi 250,000, & la France environ 100,000. Mais depuis ce tems là les choses sont bien changé, tant par rapport à l'Angleterre qu'aux autres Puissances: de sorte que je suis entierement persuadé, que les embarquemens anglois avant la dernière guerre montoient au moins au double de ce qu'ils étoient à la conclusion du Traité d'Utrecht. Il faut que j'avoue franchement, qu'il est fort difficile de predendre donner à présent avec quelque exactitude les proportions presentes d'une Puissance maritime. Quoiqu'il en soit, en attendant qu'on

en puisse donner de meilleures, je me flatte que la Table qui suit pourra servir.

Si les Embarquemens de l'Europe sont divisés en Vingt parties, la Grande Bretagne &c. en a. . . . .	10.
Les Provinces-Unies. . . . .	2.
Les sujets des Couronnes du Nord	1 $\frac{1}{2}$ .
Les Villes commerçantes & les Ports de Mer de l'Allemagne & les Pais Bas	2.
La France. . . . .	2.
l'Espagne & le Portugal. . . . .	1.
l'Italie &c. . . . .	1 $\frac{1}{2}$ .

Les fondemens sur lesquels ont établi ce calcul, exigeroient beaucoup de place pour l'exprimer: & après tout il ne seroit peutêtre pas facile d'engager ceux qui connoissent seulement le commerce Anglois ou autre en particulier, à convenir que la comparaison est faite de bonne foi: mais quoiqu'il en soit, j'ose dire que ceux qui s'interessent pour quelque país particulier, avoueront que cette Table est assez juste quant au reste, ce qui est tout ce que l'on peut en attendre. Mais outre que la Connoissance de l'état du commerce d'apresent, est d'une grande utilité & usage pour ceux qui peuvent appliquer cette comparaison, c'est que par le calcul de Petty on peut voir jusqu'où une Puissance s'eleve, & combien l'autre diminue à cet égard. Car si jamais il arrivoit que ces proportions changeassent considerablement, il est evident

evident que cela doit produire de grandes alterations dans l'état general des affaires.

Comme par exemple, si la maison de Bourbon venoit jamais jusqu'au point d'acquiescer une aussi grande proportion de commerce & de forces navales qu'aucune des Puissances maritimes, ce seroit une acquisition d'une bien plus grande consequence, que celles qu'elle a faites jusques à present en Territoires, ou en Domaines. Mais en même tems nous devons prendre garde à une autre chose, que voici : que non seulement les proportions, mais encore le total du pouvoir maritime peut changer ; & en ce cas l'accroissement d'un Etat particulier, quoiqu'avantageux pour lui même, ne le rendroit plus formidable aux autres.

Ce calcul montre aussi combien il est de l'intérêt des Puissances maritimes, de soutenir leur caractere à cet égard dans tous les événemens ; puisque par ce moyen, elles peuvent non seulement conserver leur independance, proteger leurs sujets par tout où ils peuvent être établis, où dispersés, & assister leurs alliés, non obstant le pouvoir superieur & l'ambition demesurée de tout voisin avide. Nous ne devons donc pas être surpris d'une Idée qui prévaut, comme si nous étions en droit de prescrire à quelques autres Nations les bornes de leur grandeur maritime. Je ne pretens pas prendre la defense d'une telle prerogative ; mais il me semble que ce ne

seroit pas un mauvais trait de politique, si un Etat avoit reellement un tel pouvoir, de s'en servir dans des occasions extraordinaires, mais sous des Couleurs & des pretextes qui puissent effectivement le cacher ou dissimuler. Car on regarde comme une chose certaine, que rien n'est plus dangereux que l'orgueil pour une Puissance maritime, & d'en faire un mauvais usage, en consequence de ce principe vicieux.

Ce que nous avons dit ci devant du commerce, peut parfaitement s'accorder avec le but auquel on tend dans un sens historique, & nous faire juger d'une maniere passable de la nature, de l'étendue & de la force comparatives de ce qu'on nomme puissance maritime; mais ceci ne suffira en aucune maniere dans un sens politique. Si nous voulons juger des choses telles qu'elles sont, nous en devons auparavant connoître parfaitement l'interieur, & non pas nous contenter d'en considerer simplement les apparences. Nous voyons, & nous savons que tout Etat, quelque puissant qu'il soit par son commerce, ou autrement, doit avoir une grande force navale, dont les effets puissent le rendre formidable. Cependant il est fort à propos de savoir comment cela arrive, & pourquoi la force & les Domaines d'une Puissance maritime sont plus solides, ou plus durables, que ceux qui proviennent d'une grande étendue de Territoires, du grand nombre de sujets, ou de pais riches & fertiles: c'est ce que  
je



je vais tâcher d'expliquer en peu de mots, & d'en faire l'application à utile & même nécessaire.

Premièrement le commerce est fort utile à chaque nation; quel que soit la forme de son Gouvernement, parcequ'il y introduit l'industrie & les arts, au moyen des quels les mœurs d'un peuple changent entierement. Car ce n'est pas absolument le grand nombre des sujets, mais le nombre de sujets utiles qui rend un Etat puissant. En second lieu il y introduit la propriété, car sans sureté par raport à cela, il est impossible que le commerce puisse fleurir; & eût égard à ceci il en diminue quelqu'autre, & garantit de beaucoup d'inconveniens, aux quels chaque espèce de Gouvernement est naturellement sujet. Enfin il attire une quantité presque inconcevable de peuples par tout où il est parfaitement bien établi.

C'est de là que nous pouvons assigner les véritables causes de la longue durée des Républiques qui se sont renduës fameuses par leur Commerce, telles que Tyr & Cartage dans les anciens tems, & les Venitiens & le Genoïs dans ces derniers siècles. Il est impossible qu'une Nation active & ingénieuse, riche & bien peuplée, & qui vit en même tems sous un Gouvernement doux, & tranquille, ne puisse pas employer plus de forces lorsqu'elle en attaque d'autres, ni avoir beaucoup plus de ressources, lorsqu'elle est elle-même attaquée, que les autres Etats, qui n'ont

n'ont pas tous ces avantages. C'est de là qu'on verra comment la Hollande est devenue si puissante en si peu de tems, & de quelle façon ses sujets se sont augmentés & enrichis malgré les Taxes & les Impôts, qui auroient dû les avoir réduits à la mendicité depuis long tems, dans tout autre Etat que celui d'une Republique.

En second lieu, le commerce altere entièrement la force comparative des Royaumes & des Etats, parceque par tout où il se trouve, il produit tant & de si grands avantages, & des correspondances & connexions telles, qu'elles rendent un Etat commerçant supérieur à ses voisins. Car un tel Etat, s'il est sur le Continent, peut fortifier ses grandes Villes, jusques au point de résister à une Puissance dix fois plus forte par rapport au peuple. En cas de besoin, il peut maintenir un grand nombre de Troupes régulières, & dans une occasion présente il peut en prendre & en avoir encore plus de ses Voisins à sa solde; non compris ce qu'il est capable de faire avec le secours de ses forces navales. De là vient cette grande force & ce pouvoir réel que nous remarquons dans les Republiques commerçantes, lorsque quelques Princes ambitieux, même de puissans alliés les viennent attaquer.

C'est ainsi que les Venitiens se sont souvent montrés supérieurs aux Turcs, & les Genoïs aux plus puissans Princes d'Italie; & dans des tems plus reculés, les habitans de Lubeck aux  
plus

plus grandes Puissances du Nord. Aussi la fameuse Ligue de Cambray, qui fut concertée en 1509. pour la destruction de l'Etat de Venise, se reduisit à rien, quoique les plus grands Princes de ce tems là se fussent unis contre les Venitiens qui s'étoient rendus coupables de quelques indiscretions, & que les premiers guerres avoient fort épuisés. De même la fameuse confederation entre la France & l'Angleterre contre la Hollande en 1672. n'eut aucun succès, quoique les Hollandois se croyoient au commencement ruinés; mais l'amour qui leur restoit encore pour la liberté, les encourageâ à resister, & leur commerce, leur Marine, leur fournit les moyens de sortir passablement de cette guerre.

En troisieme lieu, le commerce a non seulement une grande influence sur les affaires particulieres des Nations considerées separément, & il est presque la seule cause d'une difference comparative, dans le pouvoir & les forces de la plupart des Puissances de l'Europe; mais il est encore d'un avantage infini pour l'Angleterre en particulier; il la tient libre des inquiétudes d'être envahie par ces Empires barbares que la Religion Turque a etablis dans le monde, & lui fournit tout ce qui est riche & ce qu'il y a de plus precieux, tout ce qui est curieux & estimable des endroits les plus éloignés de la Terre: de sorte que le commerce seul est ce à quoi on doit attribuer

buet, pour parler à la rigueur, cette supériorité qui nous est plus avantageuse qu'à tout le reste. En un mot c'est au commerce que les peuples de l'Europe doivent leur liberté & leur indépendance, leur savoir, les arts, les sciences, leurs grandes Colonies au dehors, & leurs richesses immenses chez eux, & sur tout cette puissance maritime, qui est si fort au dessus de tout ce qu'il y a en ce genre dans toutes les autres parties du monde, & tout ce à quoi on avoit tâché de parvenir par cette voye dans les premiers siècles.

Mais il y a encore une autre chose, concernant le commerce, que je n'ai pas encore été jusques à présent examinée par aucun écrivain. La voici: c'est que les connexions reciproques qui résultent du commerce, ont entièrement changé l'état des choses, & produit, depuis environ deux ou trois siècles, une espèce de nouveau Systeme en Europe, ou du moins dans les parties Chrétiennes de l'Europe; au moyen duquel chaque Etat est obligé de prendre plus de part qu'autre fois à ce qui peut survenir à un autre. L'exemple qui suit fera facilement comprendre ce que je veux dire.

Du tems passé une dispute dans le Nord ne regardoit uniquement que ces pays là: mais depuis le dernier siècle les choses sont totalement changées. Les Anglois & les Hollandois ont envoyé leurs Flottes dans la Mer Baltique, au sujet de la dispute qui arriva entre les Suedois  
&

& les Danois, un peu avant le retablisement de Charles II. Peu de tems après ceci, la couronne de Suede devint partie contractante dans la fameuse triple Alliance pour le maintien de la paix de l'Europe, pour préserver les Pais-Bas Espagnols, & pour borner le pouvoir de la France. Après la revolution qui arriva vers la fin du Regne du Roi Guillaume, les deux Puissances maritimes renvoyerent leurs Flottes dans la Mer Baltique, pour les mêmes raisons & avec le même succès, & c'est ce qui est arriva plusieurs fois depuis. Le pretexte dans tous ces cas étoit l'amour de la justice & de l'accomplissement regulier des Traités, en quoi il y avoit aussi quelque chose de vrai. Mais le grand & le principal & réel bût en cela étoit, d'empêcher les inconveniens qui auroient pû arriver aux Puissances maritimes, si les Suedois ou les Danois avoient été entierement ruinés par ces guerres. C'est pourquoi nous pouvons dire en sureté, que la Balance du pouvoir, dans le propre sens de cette phrase, provient absolument du commerce, & doit continuer d'être l'objet le plus special des pais commercans, aussi long-tems qu'ils le conserveront, avec leur liberté.

C'est dans ce sens que, lorsque quelque Puissance tâche d'en opprimer une autre, ou qu'elle montre un dessein manifeste d'augmenter par trahison ses forces en attaquant ou en conquerront celles de ses voisins, les autres Potentat

inter-

interviennent , étant vivement persuadés que de pareilles usurpations d'une telle Puissance doivent être non seulement très prejudiciables au commerce en general , mais encore à celui de plusieurs Nations en particulier , qui pour l'empêcher ne font ni ne se feroient aucun Scrupule de prendre les armes : comme cela a été le cas dans les deux dernieres guerres generales , aussi bien que dans celle qui vient de finir. De-sorte qu'il paroît par tout ce que nous venons de dire , que la balance du pouvoir n'est pas un nom vain , mais qui est très juste & significatif , quoique ce soit une expression nouvelle & figurée.

Par elle (nous voulons dire par la conservation de plusieurs Gouvernements de l'Europe , autant & aussi loin que cela peut être dans leur état present) on peut empêcher toute Puissance quelle qu'elle soit , d'acquérir un degré de grandeur qui puisse devenir dangereux ou funeste aux interêts respectifs ci dessus mentionnés , qui sont absolument necessaires pour maintenir le commerce ; la moindre atteinte qu'on leur porte devroit être en effet très sensible à chaque Nation commerçante , dont le principal negoce est avec les Puissances maritimes. Lorsqu'un Lecteur ingenieux & judicieux aura considéré ceci attentivement , il conviendra que c'est une affaire d'une grande importance , qui à moins qu'on  
ne

ne la comprenne d'une maniere claire & parfaite, il ne pourra que peu de fruit de l'Esquisse que nous donnons ici de l'Etat present de l'Europe.

Mais independamment de ce que nous avons dit, sans faire beaucoup de details pour montrer d'où provient cette Balance politique, toutefois il n'est pas si facile qu'on pourroit le croire d'expliquer en quoi elle consiste. Car quant à ce point, il est très sûr que les plus habiles Ecrivains trouvent que c'est pour eux une chose fort difficile de se defaire de leurs préjugés. Comme par exemple, un Politique François regarde comme une chose dont tout le monde convient, que le Roi son maitre doit tenir cette Balance, & ne doute en aucune façon qu'on puisse en disconvenir. A Vienne on dit la même chose à l'égard de la Cour Imperiale, & celui qui la revoqueroit en doute, seroit regardé comme n'ayant pas le sens commun. Les Auteurs les plus judicieux & qui pensent le mieux sur cette matiere sont les Italiens, & surtout les Venitiens, car convenez sèulement avec eux que la Mer aussi bien que la Terre sont sujettes à leur Domination, que leur Republique dis-je, a un droit indubitable à la souveraineté sur la mer adriatique, alors ils conviendront aussi avec vous de tout ce qu'on peut desirer en faveur des autres Princes & Etats. C'est pourquoi la dispute pour la Balance du pouvoir, est réellement une pour le pouvoir même, & ceux

D

qui

qui par leurs différentes methodes de traiter cette question, presument de montrer leur sagacité ou penetration, en doutant qu'il soit possible qu'une telle chose puisse exister montrent plutôt leur foiblesse à cet égard. Car quoiqu'il soit vrai que dans les disputes entre les savans, les hommes ne different purement pour la pluspart du tems que touchant les mots, cependant il en est tout autrement dans des disputes concernant la politique, car rarement les Nations se desunissent & se querellent sans en avoir un motif. C'est pour cela que la dernière partie de notre ouvrage est la plus difficile, parce qu'elle consiste à faire voir où se trouve véritablement cette Balance, ce qui exige plus de penetration & d'impartialité que nous ne pouvons nous flatter d'en avoir. Mais non obstant cela nous ferons de notre mieux, & nous laisserons le soin au Lecteur judicieux de suppléer au défaut du reste.

En premier lieu, il est sûrement de l'intérêt de toutes les Puissances de l'Europe de soutenir leur independance reciproque, & de s'opposer à tout ce qui a la moindre apparence de monarchie universelle, ou d'introduire l'influence d'une seule cour sur le plus grand nombre des autres; parceque cela doit être prejudiciable au corps entier, & causer un grand dommage à la liberté, aux arts, aux sciences, aux manufactures & au commerce de l'Europe en general.

Nous



Nous apprenons ceci non seulement des principes de la vraie politique, mais encore des lumieres infallibles de l'experience, puisqu'il n'est pas possible d'indiquer un tems pendant lequel les Puissances de l'Europe en general aient fait une plus pauvre figure, que lorsque l'Empereur Charles V. ou son fils Philippe II. étoient sur le point d'accomplir leurs projets ambitieux & avoient en quelque façon tous les autres Potentats à leur merci, ou à leur devotion.

Mais outre la Balance generale du pouvoir il y en a trois autres particulieres, aux-quelles on doit s'appliquer & qu'il faut maintenir; parceque si quelqu'une d'entre elles vient à s'affoiblir ou à se détruire, il sera presque impossible de maintenir le reste. La premiere de ces Balances est celle du Nord, où on doit craindre surtout le pouvoir de la Russie. On ne peut pas repondre des vuës d'aucune Cour, parcequ'elles changent continuellement; la seule assurance qu'on peut en avoir doit provenir de la resolution de prescrire des limites convenables à toutes, & ceci, dans le cas present, depend principalement des Puissances maritimes, qui sont toujours capables, & doivent être continuellement portées à maintenir cet equilibre, surtout à present. En cela elles ont droit de s'attendre, que le Concours, ou Secours de la France, si elle est attentive à ses interêts, leur seroit aussi funeste qu'à aucun autre Etat, parceque son pouvoir devenant ab-

solu & insupportable dans le Nord, les rendroient dependantes d'elle par raport à leurs forces navales , au lieu qu'en l'empêchant de primer, sa force & sa grandeur beaucoup diminuée à d'autres égards.

La seconde Balance du pouvoir est en Allemagne, où, pour la paix & la sureté reciproque de l'Europe , il est nécessaire de maintenir les Constitutions de l'Empire; ce qui cependant ne peut se faire , si on transfere la dignité Imperiale dans une maison plus ambitieuse que toutes les autres; ou si on permet, que quelque autre Puissance impose des Loix à l'Empereur , ou à l'Empire. A present la Balance d'Allemagne , semble dependre proprement de l'équilibre des deux grandes Maisons d'Autriche & de Brandebourg, pour empêcher l'une ou l'autre de donner une nouvelle forme aux choses dans ce pais là, cequi, vû l'interêt que plusieurs de ses Princes ont dans d'autres endroits, devroit nécessairement jeter toute l'Europe dans la confusion, par raport aux consequences qui s'en suivroient.

La troisieme balance est en Italie, où il semble que la pluspart des Princes & Etats entendent & comprennent mieux qu'aucun autre leurs propres interêts. Sur ce principe il paroît raisonnable d'y conserver les maisons de Bourbon & d'Autriche dans la possession de leurs domaines ; puisque si l'une ou l'autre en étoit chas-

chassée, celle qui resteroit seroit bientôt la maîtresse absolue du reste, ou du tout. C'est par la même raison, qu'il convient, que la présente branche de la maison de Bourbon, qui s'y trouve établie, soit non seulement Souveraine, mais encore plus indépendante; ce qui pendant le cours d'un petit nombre d'années y changeroit nécessairement la face des affaires, & mettroit cette Puissance en état d'agir avec les mêmes principes de politique que le reste des Princes & Etats d'Italie.

Il semble aussi qu'il est nécessaire pour la sûreté de cette Balance, que le pouvoir du Roi de Sardaigne soit étendu, d'autant que chaque accroissement de territoire doit l'attacher d'une manière plus effective à ces principes qui tendent à la paix & à la prospérité de l'Italie; & quoique quelques accidens pourroient survenir, & l'obligeroient à temporiser pour un certain tems, ou peut être à agir d'une façon qui ne s'accorderoit pas avec cette Balance, cependant il est certain qu'il n'y auroit que la nécessité réelle & un juste desespoir qui pourroient l'engager dans une Alliance fatale à son indépendance aussi bien qu'aux intérêts de ses sujets & au bien commun de la chrétienté.

Je crois qu'il seroit inutile d'insister plus long-tems sur cette matière, ou d'entrer dans un long détail des droits que d'autres Princes de l'Europe ont de réduire celui voudroit leur

faire la loi à tous , puisqu'on se donne assez de garde de cela suivant mon premier principe. J'observerai donc seulement , que la paix , le bon voisinage , l'encouragement des arts & des sciences , l'entretien des Manufactures & du commerce , étant convenable aux intérêts de chaque Etat en particulier , aussi sont ils les meilleurs pour le tout , en ce qu'ils contribuent à augmenter le nombre des sujets de chaque païs particulier de l'Europe , & à rendre les peuples beaucoup plus heureux que les efforts inutiles qu'on pourroit se donner pour aggrandir des familles particulières aux depens du genre humain.

---

### CHAPITRE III.

*La Constitution fondamentale du Corps Germanique , son pouvoir réel , & ses intérêts naturels : le tout exposé d'une maniere impartiale , & selon les meilleurs ecrivains , & selon les plus autentiques parmi leurs Juristes.*

**L**e Corps Germanique est un terme que l'on connoit parfaitement bien en Angleterre , & l'idée que nous en avons est en general assez juste ;

juste; mais quand nous venons à en parler d'une maniere plus precise, il ne paroît pas, du moins dans une conversation generale, que le peuple en pense solidement, qu'il la comprenne clairement, ou qu'il soit capable de se convaincre que les propositions qui y ont du rapport s'accordent ou non avec la verité, ou qu'elles soient probables ou non. Ceci, si nous le considerons comme une branche de l'étude politique, est certainement d'une grande consequence; mais il est encore d'une plus grande consequence, lorsque nous considerons, que c'est un point qui concerne souvent la sureté immediate de nôtre Patrie.

Les personnes d'un grand genie, qui sont totalement devouées au Service de l'un ou de l'autre parti, font souvent intervenir le Corps Germanique dans leurs discours, mais elles l'exaltent, ou elles l'abaissent, ou elles l'affoiblissent selon leur bon plaisir. Quelque fois on nous le represente comme la plus grande Puissance de l'Europe, comme plus que capable de contrebalancer le pouvoir de la France, & d'assurer & maintenir l'équilibre, non seulement du côté de l'Allemagne, mais aussi par rapport au Nord, & à la maison de Bourbon. D'autres, & peut-être les mêmes personnes, lorsqu'il s'agit de faire reussir quelque autre projet, nous disent que c'est un corps vaste, massif, languissant, dont les parties ne sont pas reunies; en un mot, que

c'est une puissance lente dans ses résolutions, & qui temporeise lorsqu'il s'agit de mettre en execution.

C'est pour dégager ce sujet de tout embarras & pour le mettre dans un jour clair & naturel, que nous avons placé ici cet article; & comme il est très facile de le réduire à une Lecture d'environ deux heures, il est à presumer que les peines qu'on se donnera dans cette occasion mériteront l'approbation du public; ce que nous espérons avec d'autant plus de raison, que l'on verra par la manière avec laquelle nous en parlerons, que l'on n'y trouvera pas le moindre mélange de préjugés, mais que notre intention est réellement de rendre la chose aussi intelligible qu'il nous sera possible.

L'Empire de l'Occident, de l'Allemagne, ou comme on le nomme communément le St. Empire Romain, fut fondé par Charlemagne, & sous lui & sous son fils le Gouvernement étoit monarchique. Les Domaines de ces Princes étant d'une étendue fort considérable, & qui le devint encore plus pour eux par différens titres, ils étoient gouvernés ou par des personnes qui tenoient leur pouvoir immédiatement de l'Empereur, ou par leurs Princes naturels, vassaux de l'Empereur; & l'un & l'autre de cette espèce de Gouverneurs étoient appelés Ducs. Quant aux affaires spirituelles, elles étoient gouvernées par les Evêques; & comme il regnoit  
alors

alors un grand esprit de Religion cela faisoit beaucoup considerer ces Prelats.

Le soin de la Justice dans les districts particuliers dans lesquels les grandes Provinces étoient divisées, appartenoit à un Officier qu'on nommoit en latin *Comes*, d'où derive le nom de Comte. Mais dans le langage allemand on lui donnoit le titre de Grave. De ces cours on appelloit à celle de l'Empereur; & c'est pourquoy on appelloit le chef de Justice, ou le President de la Cour Imperiales, *Comes Palatinus*, c'est à dire Comte Palatin, du mot Palace, ou en allemand, Palsgrave. La même raison d'Etat introduisit d'autres Officiers nécessaires, tel qu'un Gouverneur des Frontieres, ou Marches, d'où on les nomme Marquis, & selon les allemands Marcgrave. Un Landgrave étoit un Officier de la même espece que le Grave, ou Comte; mais il avoit une plus grande étendue de pais, & cela generalement dans le cœur de l'Empire. Un Burggrave étoit le premier Officier de l'Empereur dans les villes & chateaux, c'est à dire dans ceux & celles qui appartenoint directement à l'Empereur, & dans lesquelles villes & chateaux, lorsqu'il venoit dans les pais où elles étoient situées, il residoit ordinairement, & il gardoit un tel Officier pour ces villes seules.

De là nous pouvons voir clairement, que excepté les Ducs, qui étoient Vassaux, il n'y

avoit aucun de ces Officiers qui ne dependit du bon plaisir de l'Empereur, & qu'ils n'avoient aucun lieu d'esperer que leurs emplois devinssent permanens, & encore moins hereditaires; mais les divisions dans la famille Imperiale, les guerres civiles, l'affoiblissement de l'autorité Imperiale, produisirent d'abord un changement. Dans quelques cas, les Ducs mêmes prirent de telles mesures qu'à peine l'Empereur pouvoit, les deposseder, ou empêcher leurs fils de leur succeder; dans d'autres cas il arriva, qu'il étoit de l'interêt du Prince de leur continuer ce pouvoir & à leurs descendans, dans le dessein de les attacher plus étroitement à sa famille; & ce fut ainsi que la constitution nouvelle des Principautés distinctes fut établie, en reconnoissant l'Empereur pour leur chef.

Tous les commencemens sont rudes, & c'est ainsi que fut celui du Corps Germanique; mais il est necessaire de remonter à la source des choses, si nous voulons bien les comprendre: & quand ceci est une fois fixé dans nôtre esprit, il est fort facile de suivre le courant, lorsque nous sommes remonté à sa source. Outre, cela en remontant si haut pour examiner les matieres, nous épargnons du tems à beaucoup d'autres égards, en faisant, dans une narration familiere & claire, l'explication d'une varieté de termes, qui paroistroient rudes & desagreables en les interpretant d'une maniere seche, & qui en les



les introduisant sans cette precaution pourroient facilement être mal compris, ou rester toujours obscurs.

Mais les choses ne resterent pas long-tems dans cet état, ni ces nouveaux Princes dans celui d'une autorité chancelante; car après l'extinction de la ligne Imperiale, & que Conrad, Duc de Franconie fut élu, & placé sur le Trône, les droits de l'Empereur, & de ses Princes resterent sur le même pied, ce qui arriva vers le commencement du dixième siècle. Son Successeur Henry de Saxe, avoit une forme intention d'exercer l'ancienne autorité Imperiale, à laquelle les autres Princes crurent qu'il n'avoit aucun titre; c'est ce qui causa beaucoup de troubles pendant son Regne. Une conduite très opposée dans son fils & Successeur Otho I., en flattant les Princes, auroit pû le rendre le monarque le plus puissant de son tems, si les divisions qui survinrent dans sa famille, ne l'en avoient empêché.

Il augmenta en quelque façon le pouvoir de ses successeurs par la conquête de la Lombardie & en annexant la dignité Imperiale à la Couronne d'Allemagne, mais en même tems cela produisit des inconveniens dont on n'avoit pas encore ressenti les effets auparavant. L'Empereur dès lors pretendit au droit d'approuver l'Evêque de Rome; & les Papes, qui étoient alors beaucoup plus puissans qu'ils ne l'ont été depuis,

forme-

formerent, à leur tour, les prétentions de nommer ou d'approuver les Prelats. Les disputes que cela occasionna, jointes aux confusions qui arrivent naturellement dans les Gouvernemens Electifs, mirent l'Empire dans un tel état, ainsi que nous l'avons montré au commencement du dernier article, qu'on trouva convenable d'offrir la dignité Imperiale au Comte Rodolphe de Hapsburgh, au commencement du treizieme siècle. Les troubles qui arriverent après l'exclusion de la maison d'Autriche pour quelque tems, engagerent les Princes d'Allemagne à mettre sur le Trône Albert II. en 1437.

Il consentit lui même & ses Successeurs à plusieurs reglements qui étoient favorables pour le Corps Germanique, & plus spécialement l'Empereur Frederic III. le moins puissant & le moins respecté de la maison d'Autriche; qui non obstant cela a fondé son pouvoir, & a donné la forme & le credit aux constitutions Germaniques, qui furent ameliorés par l'Empereur Maximilien, lequel au Commencement de son Regne étoit fort porté à remedier aux desordres qui s'étoient glissés, ou que ses predecesseurs avoient occasionnés ou permis; après sa mort, & avant que Charles V. fut admis à la dignité Imperiale, les Electeurs jugerent à propos de se garantir eux mêmes des effets de son grand pouvoir, par une nouvelle demarche qu'on a suivie constamment depuis. Je veux dire de faire ju-  
rer

rer l'Empereur élu, sur certains articles du Gouvernement, & que l'on nomme la capitulation Imperiale. Nous avons démontré dans l'article precedent les tentatives que les Empereurs ont fait pour augmenter leur autorité. Les mesures que les Princes & les Etats ont pris pour l'empêcher, furent d'appeller les Suedois & les François à leur secours, & le reglement de routes les pretentions de part & d'autre se fit à perpetuité, par le fameux Traité de Westphalie.

Comme la dignité Imperiale étoit originaiement absolue, & hereditaire, & que ce monarque a un fort grand pouvoir, les successeurs y ont toujours pretendu, & quelquefois, c'est à dire aussi souvent qu'ils le pouvoient, ils se sont servi de ces prerogatives. Les Empe-reurs étant les protecteurs de l'Eglise Romaine, les Papes crurent qu'il étoit de leur interêt de leur accorder plus d'autorité qu'aux autres Princes; & ce fut dans cette vuë qu'ils le nommerent le chef temporel du monde Chretien. Ce fut de là qu'ils s'attribuent le pas avant tous les Rois & qu'ils ont pretendu au droit de nommer les Rois, non en accordant des Terriroires, mais en gratifiant de cette dignité, ou titre, ceux qui les possedoient déjà, mais avec un titre inferieur. Ils pretendirent aussi à d'autres droits & prerogatives, même dans les territoires des Princes hors des bornes de l'Empire, & surtout d'accorder des dignités à leurs sujets; ce qui a été sou-

souvent contredit, & particulièrement par nôtre Reine Elifabeth.

Il se passa aussi un tems considerable avant qu'ils donnassent le titre de Majesté aux autres Rois, les traitant seulement de serenité; mais tout cela est à present hors d'usage, excepté en Allemagne, & hors le point de préséance ils ont à peine d'autres prerogatives superieures à celles des autres monarques. Au-reste, Allemagne on les traite dans certaines occasions particulieres avec des marques d'une très grande veneration, & des Princes fort puissans non seulement s'y soumettent, mais ils s'empressent d'avoir le droit d'agir comme leurs serviteurs Domestiques: ce qui, au premier coup d'oeil, pourroit paroître comme incompatible avec leurs dignités; mais quand on examine ceci de plus près, on voit que cette pretendue humilité n'est réellement fondée que sur un principe d'ambition.

Tous les Electeurs ont de grands emplois, qui sont non seulement annexés à leurs dignités, mais il semble même en avoir été l'occasion, & c'est pour cette raison qu'ils sont si fermes & si tenaces à cet égard. Comme on peut les élire également comme ils élisent eux-mêmes, & qu'ils se donnent le titre Coimperantes, & que pendant la vacance ils exercent une partie de l'autorité Imperiale, il n'est pas surprenant qu'ils soient portés à l'élever pour le stile & le faste  
aussi

aussi hautqu'il leur est possible , surtout en ce que les Empereurs, par reconnoissance, employent cette même prérogative en leur faveur, & veulent que l'on considere les Electeurs en cette qualité, comme allants de pair avec les Rois. Mais il fait savoir ce que sont ces grands Princes, & comment ils ont acquis le droit d'elire, quoique depuis long-tems établi, & indisputable, & qui n'a pas cependant toujours été de même. L'élection des anciens Empereurs differe à beaucoup d'egards de cette forme d'élire qui a prévalû depuis quelques siècles, qui fait maintenant une partie de la constitution Germanique, & qui restera selon toute apparence aussi long-tems que cette constitution subsistera.

Les Rois d'Allemagne ont toujours été électifs; mais originairement cela ne dependoit pas seulement des grands Officiers d'Etat, mais aussi des Princes; & dans la suite des tems les députés des Villes Imperiales se rendoient à la Diète de l'Election, & donnoient au moins leur approbation au nouveau Roi avant qu'il fut proclamé; mais toute-fois les Grands Officiers étants toujours à la Cour, avoient le grand avantage d'être plutôt presens à ces diètes, ce qui leur acquit une influence considerable sur les autres membres.

Dans les tems de troubles, pendant lesquels Henry de Turinge, Guillaume, Comte d'Hollande, Richard, Comte de Cornwall, & Alphon-

phonse Roi de Castille furent élus, les Princes & les Deputés des grandes Villes eurent à peine le tems d'être presens ; ce qui fortifia tellement le droit que les grands Officiers de la Cour s'étoient approprié touchant les Elections, & même sans consulter les membres de l'Empire, que Gregoire X. comprit qu'ils possédoient un tel droit, & il se porta à les favoriser dans l'acquisition qu'ils en firent, & en effet il envoya une Bulle à ces grands Officiers, dans laquelle il les exhortoit à élire un Empereur, au moyen dequoi il mit fin à tous les troubles d'Allemagne ; & depuis ce tems on les a considérés comme les seuls Electeurs.

Pour s'assurer de la possession de cette dignité, pendant le Regne de Louis de Baviere ils firent une ligue entr'eux, qu'on nomma l'Union Electorale, qui fut confirmée par l'Empereur, & après ratifiée par la fameuse constitution de Charles IV. si connuë dans le monde sous le nom de la Bulle d'or, par laquelle on avoit aussi pourvû, que les Territoires, avec les grands Offices ou Emplois qui y étoient annexés, & au moyen de certaine possession on pouvoit obtenir la dignité Electorale, qui descendroit selon le droit de primogeniture, & seroit absolument indivisible, afin qu'on pût mieux connoître le droit de chaque Electeur, & qu'il fut plus effectivement assuré.

Par cette constitution, le nombre & les titres des Electeurs, & la façon de proceder à l'élection furent fixés de la maniere qui suit: L'Archevêque de Mayence, comme grand Chancelier de l'Empire Germanique; l'Electeur de Cologne, comme grand Chancelier de l'Empire en Italie; l'Electeur de Trêves, comme grand Chancelier de l'Empire dans le païs Gaulois, & d'Arles; le Roi de Bohême en qualité d'Echançon, le Comte Palatin, comme sur Intendant; le Duc de Saxe comme grand Marechal; & le Marcgrave de Brandebourg, comme grand Chambellan, furent les sept Electeurs.

On ne pensa pas dans cette occasion au Duc de Baviere, quoique à tous égards il soit aussi puissant Prince qu'aucun d'entr'eux. Parcequ'il n'avoit point de ces grands emplois, & étant de la même maison que le Comtes Palatins, il demanda à participer avec eux à la dignité Electorale; on fit un Traité dans lequel il fut stipulé, que ces Princes exerceroient ce droit alternativement: mais la Bulle d'or ne dit rien de ceci. Lorsqu'il plut à l'Empereur de priver Frederic V. Electeur Palatin de cette dignité, aussi bien que de ses Territoires, le Duc de Baviere les posséda, & les garda, même en vertu du Traité d'Osnabruch, qui érigea un huitième Electorat en faveur de l'Electeur Palatin: & afin qu'il ne fut pas sans Emploi, on lui conféra la dignité de grand Tresorier.

En 1692. l'Empereur Leopold érigea un neuvième Electorat pour Ernest Auguste, Duc de Lunenbourg, Ayeul de S. M. Britanique Regnante; ce qui causa de grandes disputes, qui furent enfin terminées à l'amiable. Lorsqu'on mit l'Electeur de Baviere au Ban de l'Empire pendant la grande guerre d'Espagne, l'emploi de grand Tresorier fut donné au nouvel Electeur. L'Electeur Palatin rentra en possession de son ancien titre de sur Intendant, que l'Electeur de Baviere avoit conservé. A la paix de Bade, l'Electeur de Baviere fut retabli dans sa dignité Electorale; & de celle de sur Intendant. Depuis ce tems-là les Electeurs Palatins & de Brunswick ont toujours pretendu au Poste de grand Tresorier.

Pour ce qui regarde l'Electio[n] d'un nouvel Empereur, cela est si bien réglé à present, qu'il ne peut survenir aucunes difficultés à ce sujet. L'Electeur de Mayence, en qualité de grand Chancelier de l'Empire, doit faire annoncer aux autres Electeurs la mort de l'Empereur, dans l'espace d'un mois après en avoir reçu l'avis; & l'electio[n] d'un autre Empereur est fixée pour trois mois après le jour de la notification de la mort du defunt. Les Electeurs ne sont pas obligés de paroître en personne; mais ils peuvent envoyer leurs ambassadeurs, ce qu'ils font ordinairement, & ils en nomment communement trois. Quand ils manquent de paroître en person-



personne, ou d'envoyer un Ambassadeur, ils perdent leur droit d'élire pour cette fois. Le lieu où se fait l'Election, est Francfort sur le Meyn. Ce n'est pas une chose qui soit cependant indispensable selon le besoin, mais on doit toujours conserver le droit de la Ville de Francfort, lorsque le cas requiert que l'Election se fasse ailleurs.

Aussitôt que la diète est assemblée, on commence à faire la capitulation, sur laquelle l'Empereur, lorsqu'il est élu, doit prêter le serment: ce qui se fait dans le college des Electeurs; mais le college des Princes pretend avoir le droit de l'approuver, ce qui est un point qui reste encore indefini, & sur lequel on dispute. Lorsque la capitulation est réglée, l'Electeur de Mayence signifie le jour de l'Election actuelle, pendant lequel les portes de la Ville sont fermées, & les clefs delivrées entre les mains de cet Electeur.

Les Electeurs, ou leurs Ambassadeurs, se rendent en grande pompe à l'Eglise, & la messe étant finie, à laquelle les Protestans ne sont pourtant pas obligés d'assister, ils prêtent tous un serment très solemnel, d'élire, sans aucunes cabales, ni vuës d'interêts particuliers, celui des Princes qui paroît le plus convenable pour la dignité Imperiale. Ce qu'ayant fait ils se retirent dans la sacristie, où l'Electeur de Mayence demande s'il y auroit quelque empêchement

pour proceder à l'Electi<sup>o</sup>n; ensuite il exige une promesse, que la personne qui sera éluë par le plus grand nombre des voix, sera reconnuë pour Empereur, & les declarations des Ambassadeurs Electoraux sur ces deux articles sont enregistrées par deux Notaires Imperiaux; ensuite on ordonne à tous les temoins de se retirer.

Cela fait, l'Electeur de Mayence recueille tous les suffrages qui sont donnés, viva voce, & il donne enfin le sien. Il est necessaire que la personne éluë ait la majorité de tout le corps, & non pas une simple majorité de voix; car supposé qu'il y ait trois candidats, dont l'un auroit quatre voix, l'autre trois & le dernier deux, cela ne feroit pas une Electi<sup>o</sup>n; Mais chacun des Electeurs qui a le suffrage pour lui, peut ajouter le sien propre, pour faire la majorité. Lorsque ceci est fini, on rapelle les temoins qui étoient présents au commencement de ce qui se passe; & l'Electeur de Mayence leur declare la personne que les Electeurs ont éluë.

Cependant le nouvel Empereur n'est pas proclamé, avant qu'il ne soit lui même présent, ou son Ambassadeur s'il est absent, & n'ait juré en son nom, qu'il observera ce qui est stipulé dans la capitulation; & alors on regarde l'Electi<sup>o</sup>n, comme entierement accomplie. On a fait plusieurs tentatives pour établir une capitulation perpetuelle; on regarda cela comme un article d'une très grande consequence pour  
l'Empi-

l'Empire ; mais cela ayant occasionné jusques à présent beaucoup de débats à la diette de l'Empire, c'est ce qui l'a empêché de parvenir à sa conclusion.

Anciennement les Empereurs n'avoient que le Titre de Rois d'Allemagne , depuis le tems de leur election jusques à celui de leur couronnement à Rome ; ce qui sert à expliquer le fait allégué ci devant par rapport à l'Empereur Otho , qui reunit le Titre Imperial avec la couronne d'Allemagne ; en conformité de ceci la Bulle d'or declare, que les Electeurs doivent élire un Roi des Romains pour leur Empereur futur. A cette occasion, le Lecteur observera que l'Election conféroit cet Emploi , & le couronnement conféroit seulement le titre. C'est ce que quelquesfois les Papes encourageoient & de ce dont ils se flattoient beaucoup, mais dans d'autres tems la présence de l'Empereur les inquiétoit infiniment. Enfin les inconveniens s'accrurent tellement de part & d'autre, que l'Empereur Maximilien refusa d'aller à Rome ; & le Pape bien loin de le prendre en mauvaise part , lui envoya une Bulle , par laquelle il lui accordoit le pouvoir de prendre le titre, pour avoir été couronné en Allemagne.

Il y eut long-tems un article dans la capitulation, que l'Empereur devoit tâcher d'être couronné dans cette Ville-là ; mais à l'Election de

l'Empereur Leopold on rejetta ceci comme une chose inutile & hors d'usage.

La capitulation exige cependant encore qu'il soit couronné en Allemagne, ce qui se fait generalement d'abord après l'election lorsque cela se peut, pour que les Electeurs, qui sont presens afin de s'acquiter de leurs grands Emplois, ne soient pas obligés de faire un double voyage. L'endroit indiqué par la Bulle d'or est Aix la Chapelle par raport à la residence de Charlemagne; mais non obstant cela il peut être couronné dans toute autre Ville en sauvant le droit d'Aix la Chapelle.

Suivant la Bulle l'Electeur de Cologne a le droit de couronner l'Empereur; mais c'est en supposant que cette ceremonie se fasse à Aix la Chapelle qui est dans son diocese, & c'est pourquoi lorsqu'elle se fait ailleurs, l'Electeur de Mayence s'en acquitte, si cette grande ceremonie se fait dans l'étendue du diocese de Mayence; mais dans les endroits qui ne dependent pas de leurs dioceses, l'Electeur de Cologne, & celui de Mayence jouissent tour à tour de cet honneur. Lorsque l'Empereur est assis sur son Trône l'Electeur de Saxe, lui donne en main l'Epée de Charlemagne, avec laquelle il fait quelques Chevaliers du St. Empire Romain de son propre mouvement, & il est aussi dans l'obligation d'en faire d'autres, s'ils sont nommés par les Electeurs respectifs.

Quand

Quand il vient diner dans la grande Salle il a une table pour lui seul, qui est plus haute de deux marches que celle des Electeurs, & il est servi par des Comtes d'Empire; au lieu que les Electeurs, qui ont chacun leur table, sont seulement servis par les Gentilshommes de leurs cours respectives. Tous ceux qui assistent à cette cérémonie en personne, s'asseoient & mangent à leurs propres tables; mais sur celles des Electeurs que leurs Ambassadeurs representent seulement, il n'y a que des plats vuides & couverts, auxquelles leurs Ambassadeurs ne sont pas assis. Le couronnement de l'Empereur est non seulement une grande ceremonie, mais elle est encore fort significative. Car d'elle dependent tous les grand Emplois qui servent à élever l'autorité & la dignité de l'Empereur, en le faisant paroître dans un si haut lustre devant tous ceux qui voyent son entrée dans le Gouvernement.

Parlons à present du Roi des Romains, qui est un titre qui a eû deux significations fort différentes, relativement à deux différentes personnes. Depuis le tems de son Election jusques à celui de son couronnement, la personne revêue de la dignité Imperiale, se nomme le Roi des Romains; & le successeur presomtif, élu pendant la vie de l'Empereur, est aussi appelé Roi des Romains. Mais depuis qu'on ne couronne plus les Empereurs à Rome, cette distinction est perdue; & nous entendons à present, par Roi

des Romains, seulement la dernière personne ci dessus mentionnée : & la seule raison pour laquelle je parle ici de cette distinction, est pour montrer au Lecteur, que le Roi des Romains dont il est parlé dans la Bulle d'or, n'est pas la dernière, mais bien la première de ces personnes : Car quant au successeur, & à son élection pendant la vie du possesseur, il ne se trouve aucune direction dans cette Bulle, mais on l'y a ensuite insérée avec le consentement de l'Empereur & des Electeurs, pour le bien commun de l'Empire.

A présent & généralement parlant on élit le Roi des Romains, à la requiſition & pour le ſoulagement de l'Empereur regnant, & cela avec toutes les ceremonies qu'exige la Bulle d'or pour élire un Empereur ; & toutes fois cette Election donne plutôt un titre qu'un Emploi : Car le Roi des Romains, par un article expreſ de ſa capitulation, promet de n'entrer ni de ſe mêler des affaires de l'Empire pendant le Regne de l'Empereur ; mais il devient Empereur à ſon couronnement, ſans faire une ſeconde Election. Il eſt vrai que dans la capitulation ſur laquelle l'Empereur Mathias a juré, il y avoit un article qui établit, que ſi l'Empereur étoit duement requis de la part des Electeurs de conſentir à l'Election d'un Roi des Romains, & ſ'il le reſuſoit ſans en donner des raiſons ſolides, ils ſeroient en liberté d'en élire un ſans ſon conſente-

ment ;

ment ; mais depuis ce tems là on a retranché cet article , probablement parcequ'il étoit ambigu , & ne pouvoit être que de peu d'usage , puisqu'il n'y avoit aucun juge pour déterminer si les raisons que l'Empereur auroit jugé à propos de donner , auroient été justes ou non.

Lors donc qu'il n'y a point de Rois des Romains & que le Trône devient vacant par la mort de l'Empereur , la Bulle d'or a pourvû à l'administration du Gouvernement , par les Electeurs Palatin , & de Saxe , qui ont le titre de Vicaires de l'Empire , & qu'ils semblent réellement avoir par le droit de leurs emplois respectifs : mais quand on dit , que la Bulle d'or a pourvû à ceci , il ne s'ensuit pas qu'ils n'aient existé auparavant , mais seulement qu'elle les a assurés & confirmés.

Les Differens entre les Electeurs Palatin & de Baviere , ont beaucoup prejudicié en celà , l'un & l'autre prétendant au vicariat , & en ayant jouis tour à tour ; mais à present la chose est terminée par une convention entre les deux Familles , desorte que l'Empire n'en a souffert aucun prejudice pendant les deux derniers inter-regnes. Chacun de ses Vicaires a son district , & ils ont aussi leur conseil aulique , qu'on appelle le Tribunal du Vicariat ; & il est établi par la Bulle d'or , que les actes des Vicaires de l'Empire , pendant l'inter-regne , seront valides : mais pour prevenir & empecher toutes disputes ,

& pour plus grande sûreté, on a eû soin d'insérer un article dans la capitulation du nouvel Empereur, par lequel il promet de ratifier & de confirmer, de la maniere la plus étendue qu'il lui est possible, tout ce que les Vicaires de l'Empire ont fait pendant l'interregne.

Nous trouvons quelquesfois dans l'histoire d'Allemagne, ces termes, Vicaires de l'Empereur aussi bien que Vicaires de l'Empire; & toutefois ces Emplois diffèrent beaucoup entre eux. Car l'Empereur, en vertu de sa dignité Impériale, peut, s'il lui plaît, deleguer son autorité à quelque Prince, lorsqu'il arrive que sa santé ne lui permet pas de l'exercer lui même. Mais ce Vicaire est fort éloigné d'avoir le pouvoir d'un Vicaire de l'Empire: car premierement, il est obligé de rendre Compte à l'Empereur, qui peut revoquer ou annuler tout ce qu'il auroit fait en vertu de ce pouvoir delegué, & outre cela son Emploi depend entierement du bon plaisir de l'Empereur, qui peut le reprendre ou en disposer quand bon lui semble.

Il y a aussi un Vicariat de l'Empire en Italie, que les Ducs de Savoye ont generalement exercé; mais comme c'est une matiere qui souffre quelques difficultés, elle n'a aucun raport immediat à nôtre sujet, & nous pourrons l'examiner dans un autre endroit ci-après, n'ayant pas l'occasion de nous y arreter ici. Il nous suffit seulement de dire, qu'il n'est pas hors de propos de

remar-



remarquer que suivant l'usage le plus recent, en cas d'interregne, il semble que les affaires d'Italie tombent sous la direction des Vicaires de l'Empire, établis par la Bulle d'or. Car pour ce qui regarde quelque pouvoir accordé au Duc de Savoye, ou à quelqu'autre Prince par l'Empereur Regnant, cela peut seulement en faire un Vicaire de l'Empereur en Italie, & non pas un Vicaire de l'Empire, puisque ces Emplois sont distingués & fort differents l'un de l'autre, ainsi que le Lecteur le verra clairement.

On verra aussi evidemment outre ce que nous avons dit, qu'à moins qu'un Empereur ne souhaite d'avoir un successeur nommé pendant son regne, on ne peut alleguer aucune raison solide pour que les Electeurs lui donnent un successeur sous le titre de Roi des Romains, puisque l'Empereur peut, quand il lui plait, resigner une partie de son autorité, pour son propre soulagement & le bien de l'Empire, au prince qu'il croit le plus capable, sous le titre de son vicaire, & avec cet avantage conditionel, qu'il peut lui faire rendre compte de son administration, en cette qualité : ce qui ne seroit pas si facile dans l'autre cas.

Cette distinction entre l'Empereur & l'Empire est encore necessaire dans plusieurs autres cas ; & afin que nous sachions comment il la faut faire, & où & quand elle devient necessaire, nous tâcherons d'expliquer le raport qu'il y a entre

entre les membres de l'Empire & son chef, ou en d'autres termes, entre l'Empereur, les Princes & autres Puissances de l'Empire. Les meilleurs Auteurs qui ont travaillé sur le Droit public, ou l'ordonnance, comme on la nomme en Allemagne, avouent que ceci est une chose fort difficile, & qui le paroît encore plus, par la manière différente avec laquelle ils la traitent.

Mais qu'on considère que l'Empire étoit originellement héréditaire, & que les territoires que possédoient les Seigneurs de tous rangs & dénominations, étoient des Fiefs qui leur étoient accordés par Investiture; & de plus qu'on réfléchisse, que lorsque la race de Charlemagne cessa de gouverner l'Allemagne, les Princes & les seigneurs conserverent de leur plein gré l'ancienne constitution, & résolurent en se donnant un chef, de continuer l'Empire : alors on comprendra clairement cette matière. Leur souveraineté paroît en ce que, s'ils avoient eû quelque maître, ou chef, ils n'auroient pû s'en donner un; mais n'en ayant aucun, ils s'associerent d'une certaine manière, & sous certaines conditions, dont l'exécution renferme proprement ce qu'on appelle devoir envers l'Empire.

Mais comme cette constitution demandoit quelque marque de dignité, quelque maître, ou chef, qui pût rendre visible la majesté de l'Empire, & faire exécuter ses loix, ils convinrent d'élire un Empereur pour cet effet. En  
confe-

conséquence de cette Election, ils doivent recevoir de lui, ou devant son Trône, l'Investiture de leurs domaines; c'est à dire que les Electeurs & les Princes doivent s'y conformer. Pour ce qui regarde les Comtes & les Villes libres, ils reçoivent leur Investiture du Conseil aulique; mais cela ne signifie autre chose que leur soumission à l'Empire: puisque comme il est de leur devoir de demander, il ne l'est pas de l'Empereur d'accorder, que ce qu'il promet sous serment dans les articles de sa capitulation.

C'est pourquoi les membres de l'Empire comptent qu'au moyen de leur union ils seront protégés: ils dependent de l'Empereur, parceque c'est en sa personne que reside la Majesté de l'Empire; mais à tous autres égards ils sont libres & independants. D'où nous pouvons nous appercevoir, que tout ce qui pourroit se faire contre un Prince qui porte la couronne Imperiale, ne seroit pas fait contre l'Empereur. Car un tel Prince pourroit avoir d'autres domaines, d'autres titres: donc ce qui le concerne par rapport à eux, ne le regarde pas en qualité d'Empereur; c'est pourquoi il ne se peut rien faire de prejudiciable contre aucun Prince de l'Empire, lorsqu'il ne regarde que les Personnes & autres affaires hors de l'Empire.

Mais agir contre l'Empereur en qualité de chef de l'Empire, c'est un crime contre cette  
 confe-

confederation qui constitue l'Empire, & expose au chatiment le membre qui s'en rend coupable. Selon les loix de l'Empire infraction ou transgression d'un tel membre, est d'autant plus punissable, qu'il jouit de ce titre à condition qu'il sera sincère & fidele, & que celui qui est attaqué doit être secouru par les autres membres, comme ceux-ci attendent le reciproque de lui.

Ce detail simple & aisé des liens & rapports qu'il y a entre les Etats qui composent le St. Empire Romain, developpe & explique assez la justice & l'équité qu'il y a de proceder contre tous Princes & Etats de l'Empire qui manquent à leur devoir, ou à celui qu'ils doivent à l'Empire, ou qui cessent de lui être fideles, en les mettant au Ban de ce même Empire. Ceci, au premier abord semble blesser, même mortellement, l'idée qu'on doit avoir de l'autorité souveraine de ces Princes; car comme Souverains, comment peut on les juger? Mais si on examine cette objection de plus près, elle perd beaucoup de son poids. La source de la souveraineté de ces Princes provient de cette union qui constitue l'Empire, & par conséquent elle est nécessaire pour sa conservation; de sorte que cette soumission provient du consentement de ces mêmes souverains, & le chatiment convient à l'idée de la chose; c'est à dire de les priver de ces

ces territoires qui rendent tels Princes membres de l'Empire.

Il est vrai qu'on a mis autrefois à mort des Personnes à cause de leurs trahisons contre les Empereurs, mais cela ne s'est pas porté plus loin que sur les Comtes d'Empire. Il est encore vrai, que Charles V. a non seulement privé l'Electeur de Saxe, & le Landgrave de Hesse, de leurs Territoires, mais qu'il a encore rendu une sentence de mort contre le premier (quoiqu'il aye defendu qu'on l'executât): mais cela ne se fit pas selon l'ancienne & legale maniere, c'est à dire par une assemblée des Etats voisins, mais par un Conseil aulique établi par l'Empereur Maximilien. Cela fut regardé comme une de ces Abus de pouvoir qui occasionnerent ensuite les guerres civiles qui s'ensuivirent.

La privation de l'Electeur Palatin, par rapport à la guerre en Boheme, renfermoit plus de formalités en elle; mais elle étoit assez illegale, & fut regardée comme telle des Princes judicieux & impartiaux de l'Empire, qui pour cette raison se saisirent de la premiere occasion pour rendre justice au successeur de ce Prince, en lui faisant restituer sa dignité & ses domaines.

Depuis ce tems là & même du nôtre les Electeurs de Baviere & de Cologne ont été mis au Ban de l'Empire, pour des raisons beaucoup plus fortes, & avec une plus grande apparence  
de

de Justice ; cependant les Etats de l'Empire ne furent pas contents, & ils pourvurent par un article exprès de la capitulation de l'Empereur Charles VI., à ce qu'aucun membre de l'Empire ne fût mis au Ban sans être entendu, ni sans l'aveu & le consentement de tous les Electeurs Princes & Etats de l'Empire. Ainsi il paroît clair, que le Ban de l'Empire est un châtiment fondé sur la Nature du Gouvernement, ne dérogeant point ou peu, ou même en rien, de la souveraineté des princes, qui l'ont de cette constitution, qui les y maintient, & qui est apreset si solidement établie qu'elle n'est plus sujete à aucun abus.

Les Empereurs mêmes ne sont pas au dessus des loix, ni même exempts d'en sentir les effets s'ils s'égarent de leur devoir. Les Electeurs ont prétendu, & ont même exercé le droit de déposer, aussi bien que d'élire les Empereurs, mais il en est autrement à present. Nous voyons les capitulations que l'on jure d'observer, pour empêcher cette rigoureuse methode de proceder, d'où il pourroit s'ensuivre des inconveniens infinis, quelque bien fondée qu'elle soit. Mais si un Empereur Germanique tentoit de faire une breche à cette capitulation, on ne doit nullement douter, que les Electeurs ayent droit de faire leurs remontrances contre une telle conduite ; & si elles ne produisent aucun effet, ils peuvent,

con-

conjointement avec la diète, employer les moyens convenables pour l'empêcher.

Mais après avoir insisté si longtems sur la juridiction supreme, il est naturel de parler des Tribunaux ordinaires, ou des cours de Justice. Suivant la constitution originale de l'Empire, on a pris un soin tout particulier pour la distribution & l'exécution de la Justice de la part des Comtes dans leurs Juridictions, en appelant d'icelles aux cours de l'Empereur, devant le Comte Palatin. Cependant quand le pouvoir des Empereurs commença à diminuer, cette distribution de Justice, qui en depend entierement, fut interrompue. On a bientôt prévu cet accident; mais on n'y a pas sitôt remedié. Il est vrai qu'on a fait plusieurs tentatives, mais elles étoient toutes partiales, & la pluspart ont été sans effet.

Enfin les inconveniens qui en resultoient devinrent si nombreux, & si considerables, que les Etats sollicitèrent le secours de plusieurs Empereurs, pour établir une Cour qui pût répondre au but qu'on s'étoit proposé : qui étoit, de rendre une Justice impartiale dans les grandes, aussi bien que dans les petites Causes. Ferdinand III. refusa absolument d'y consentir; mais cette grande affaire fut réglée pendant le regne de son fils Maximilien I.; & on a établi une telle Cour, qui portoit le nom de chambre Imperiale, en 1495., & qui fut transportée en 1533. à  
F spire

spire, & ensuite à Wezlar en 1696. après que les François eurent cruellement ruiné le Palatinat. Les membres de cette grande cour de Justice étoient, un Juge de la chambre, quatre Présidens, & cinquante assesseurs; mais en 1719. ce nombre fut diminué de moitié. Une partie sont Protestans & l'autre Catholiques.

La raison pour laquelle les Empereurs étoient si peu portés à former un Tribunal si nécessaire, étoit, parcequ'ils esperoient toujours de recouvrer cette fleur perdue de leurs prerogatives, en faisant venir toutes les Causes en dernier ressort devant un Tribunal de leur façon, au lieu que l'Empereur nomme seulement le Juge & les Présidens de la Chambre Imperiale. L'Empereur Maximilien obtint par politique, ce à quoi les anciens Empereurs tâchoient de parvenir par autorité. Il previt que les grandes dépenses de la Chambre Imperiale, qui tombant entierement sur les Etats de l'Empire, les rendroient inattentifs à leur nouveau Tribunal: ce qui arriva effectivement. Ils en conçurent l'importance, & ils s'efforcèrent de l'obtenir; mais ils ont négligé de la maintenir.

Ce sage Empereur, pourvut à l'administration de la Justice dans les tems que ces accidens tenoient la Chambre Imperiale close, fit revivre la Chambre aulique; & pour montrer sa moderation, il souhaita que les Etats augmentassent le nombre des assesseurs de huit autres, quoi-  
qu'ils



qu'ils reçoivent tous leurs salaires de l'Empereur. Par ce moyen il attire toutes les Causes devant son Tribunal en les tenant ouvert, d'autant que les sieges sont bien remplis, & qu'il prend soin de voir les sentences prononcées, & qu'il les fait duement & promptement executer.

Les Princes & les Etats de l'Empire reconnurent bientôt leur erreur, & que l'Empereur avoit profité de leur negligence pour s'assuter de ce qui auroit dû toujours dependre d'eux, s'ils n'avoient pas negligé l'occasion. Ils ne manquerent pas de faire des remontrances, & de solliciter à ce sujet, representant que c'est une infraction des constitutions Germaniques, par les quelles la Chambre Imperiale ne doit pas non seulement être la supreme, mais encore être le seul Tribunal de cette espece.

Ce fut cependant ce à quoi l'Empereur fit des reponses très plausibles. Il remarqua, qu'en erigeant une Chambre Imperiale, il avoit consenti aux desirs des Etats, & qu'en erigeant un Conseil aulique il avoit pourvû à l'administration constante de la Justice. Il persista à demontrer, qu'il avoit rempli son devoir à l'égard de l'un & de l'autre, & qu'il n'étoit pas obligé de rendre compte du defaut des Juges dans une Cour, & qu'enfin on devoit le remercier des peines qu'il s'étoit données pour suplérer au defaut d'un Tribunal par le secours d'un autre.

Cependant, après toutes ces alterations, ces deux cours suprêmes subsistent encore, & aussi en quelque façon avec une autorité égale; car la première qui possède une Cause la retient: mais s'il s'y trouve quelques points qui touchent les droits de l'Empereur, ils doivent être décidés par le Conseil aulique. Mais l'un & l'autre reçoivent les appels des juridictions inférieures, & décident des cas douteux. Les sentences dans l'un & dans l'autre sont sujetes à la révision, & en cas d'injustice on peut porter ses plaintes à la diette.

Voici une seule circonstance dans laquelle ces deux Tribunaux diffèrent, c'est que la Chambre Imperiale subsiste pendant la vacance du Trône, lorsque la Justice se rend au nom des Vicaires de l'Empire. Mais le conseil aulique ne subsiste plus immédiatement après la mort de l'Empereur, & on ne peut pas en nommer un autre avant qu'on ait élu un autre Empereur.

Mais avant de quitter cet article, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de plus particulier de ce Conseil aulique. Il est composé d'un Président, d'un vice Chancelier, & de plusieurs assesseurs, dont six sont protestans. Le vice Chancelier a aussi le droit d'y prendre séance, & tous les decrets qui en sont émanés passent par ses mains & sont adressés de sa part à ceux qui les doivent mettre en exécution. C'est par le poids & la grande influence de cette cour  
que

que les Empereurs peuvent faire sentir leur autorité plus qu'on ne sauroit se l'imaginer, en considérant la constitution du corps Germanique, & les Stipulations touchant cet article dans le Traité d'Osnabrug.

Les Catholiques & les Protestans se plaignent de la trop grande autorité de ce Tribunal, & les derniers, sur tout de sa partialité; mais jusques à present, il leur est impossible de convenir touchant les moyens de le restreindre dans de justes bornes, & de retablir par là la véritable cour de l'Empire; c'est à dire la Chambre Imperiale, qui est sa Jurisdiction legale & primitive,

Mais si les Princes & les Etats sont interessés d'un côté, l'Empereur ne l'est pas moins visiblement de l'autre; car en vertu des appels des Tribunaux des autres Princes, il trouve le Moyen d'en tirer une sorte d'autorité coercitive. Nous devons toutesfois observer, que les Electeurs, & même quelqu'autres Princes de l'Empire, tels que l'Archiduc d'Autriche, & les Ducs de Saxe, soit libres de sa dependance; c'est à dire que leurs sujets n'ont aucun droit à ces apels. Les Causes Ecclesiastiques en sont aussi exemptes, ainsi que les Causes criminelles, par rapport aux inconveniens qui doivent s'en-suivre necessairement à cause des appels de part & d'autre.

Au moyen de cette Cour le pouvoir de l'Empereur, & l'exercice de ses droits réservés.

paroissent, & par l'usage adroit qu'il en fait-il se prévaut de sa haute dignité, non obstant toutes les restrictions par lesquelles il est borné. Par les droits réservés, on entend les prérogatives annexées à la dignité Imperiale, qui sont principalement ceux qui suivent; sçavoir d'accorder à tous les Princes l'Investiture de leurs domaines, ainsi que nous l'avons expliqué; de conferer des Titres de Princes de Comtes d'Empire &c. de bâtir des Villes, de fonder des Universités, d'accorder des Foires, & autres semblables avantages; de donner des dispensations d'âge, afin que les Princes puissent plutôt gouverner eux mêmes leurs domaines & couper court à de longues & ennuyeuses minorités, qui sont toujours onereuses, & destructives; de decider les disputes touchant la preséance; enfin, d'accorder seulement pour une fois une siége vacant dans chaque Chapitre de l'Empire, que l'on nomme le droit de *Primæ Preces*, ce qui équivalut à la prerogative de *Primacie* qu'on appelle *Option*.

L'Empereur n'est absolument pas libre dans les points qui suivent. Car, pour ce qui concerne les Fiefs, il est obligé d'accorder les Investitures selon que les Loix l'ordonnent; quand aux Titres, il promet de ne les accorder qu'à des personnes qui les meritent, & qui ont assez de biens pour les maintenir, & lorsqu'il les accorde, il donne seulement le nom & le respect qu'il leur est dû ces Princes & ces Comtes pour acquerir du pou-

voir & des privileges doivent avoir le consentement de leurs corps respectifs, pour pouvoir être admis dans les Sceances à donner leur voix. Cependant il y a des Titres d'une plus grande conséquence, comme par exemple d'annoblir des Dames qui sont par leur naissance inferieures à celle des Princes qui voudroient les épouser, & par ce moyen legitimer leurs descendans, qui autrement par l'inégalité de naissance sont regardé comme incapables de succeder. Dans les cas de minorité on ne doit faire aucun tort au tuteur naturel du Prince, & dans tous les autres cas on doit agir avec beaucoup de precaution; non obstant tout cela, les prerogatives Imperiales sont accompagnées d'un grand nombre d'avantages considerables. Telle est la politique de cette Cour.

Après avoir examiné les differens pouvoirs de l'Empereur & des Princes de l'Empire, nous allons les considerer comme agissants conjointement dans les Diettes ou Assemblées des Etats de l'Empire, où le Corps Germanique paroît dans tout son lustre, & dans lesquelles reside le pouvoir legislatif de l'Empire. Il seroit inutile d'entretenir les Lecteurs du detail de la difference qui se trouve entre les diettes anciennes & modernes : la diette étant maintenant devenuë necessaire & perpetuelle, & ce qui subsiste à present ayant pris scéance depuis 1653, il n'est pas non plus necessaire de nous arreter sur la maniere

de convoquer & d'ouvrir cette assemblée, comme tout cela n'arrivera pas vraisemblablement de nos jours, c'est pourquoi nous devons nous contenter d'observer, que chaque Etat, Prince, Prelat, Comte & ville libre de l'Empire ont droit de séance dans cette diette, auquel les Princes prétendent avant l'Investiture, les Prelats avant de recevoir leurs Bulles, & les Tuteurs des jeunes Princes pendant la minorité de leurs Pupilles.

Lorsque l'Empereur est présent dans l'endroit où se tient la diette (qui est ordinairement à Ratisbonne, mais qui peut se faire dans toute autre Ville de l'Empire) il y préside en personne; lorsqu'il est absent, il le fait aussi en la personne de son commissaire principal, qui expose devant l'assemblée tous les ordres de son maître, ce qui se fait par la communication de ce qu'on nomme decret commissorial.

Le directeur, ou comme nous le nommons l'Orateur de l'assemblée, est l'Electeur de Mayence, en qualité de Chancelier de l'Empire; c'est pourquoi il a là une Chancelliere, dans laquelle sont adressées toutes les affaires qui doivent paroître devant la diette, & elles sont communiquées par le secretaire de l'Electeur, qui lit les papiers qu'on doit produire aux secretaires des autres Ministres des Etats à la diette, & ceci est ce qu'on appelle per dictaturam. De là vient l'expression, de transmettre les memoires, ou autres

autres papiers d'Etat à la dictature de l'Empire.

On trouve ordinairement dans tous les détails que nous avons vû des débats dans les diettes Germaniques, qu'il y est fait mention de divers colleges, il faut donc bien faire remarquer, que la diette, ou assemblée generale des Etats, est regardée comme étant divisée, ou comme formant des colleges distingués, dont chacun a son sa voir en particulier. Le premier est celui des Electeurs, dans lequel l'Electeur de Mayence dirige, non en pluralité de Chancelier de l'Empire, mais comme Premier Electeur, ou, ainsi que quelques uns le nomment, Doyen du College.

Le seconde est appelé le college des Princes, dans lequel non seulement les Princes spirituels & temporels de l'Empire ont séance, mais aussi les Prelats, qui ne sont pas considérés comme Princes, & les Comtes d'Empire. Mais quand à leurs voix, il y a une grande difference; car les Princes spirituels & temporels donnent leurs voix separement, c'est à dire que chacun d'eux n'a qu'une seule voix, mais les Prelats & les Comtes donnent les leurs par Bancs, n'en ayant que chacun une.

Les Prelats sont divisés en deux branches, qui sont celles du Rhin & de Schwabe; mais les Comtes le sont en quatre, qui sont la Weteravie, la Schwabe, la Franconie & la Westphalie. Il n'y a aucun de ces Comtes ni de leurs

ministres presens à la diette, ils se contentent d'y envoyer un Ministre de chaque Banc, pour maintenir leurs droits, & pour donner leurs suffrages quand on les demande. L'archiduc d'Autriche & l'archevêque de Saltzbouurg sont les Directeurs du collège des Princes, & officient alternativement, suivant que les objets de leurs deliberations l'exigent : c'est pour cette raison, que le Ministre de l'Archiduc d'Autriche s'asseoit à la droite du Banc parmi les Princes spirituels.

Le troisième College est celui des Villes libres de l'Empire, & le directeur de ce college est le Ministre de la Ville où se tient la diette. Les deux premiers colleges sont appelés supérieurs, & comme nous l'allons demontrer ils le sont en effet de la diette.

Dans tous ces colleges le sentiment de la majorité est considéré comme celui du Corps, excepté dans quelques cas particuliers réglés par le Traité d'Osnabrug, dans lesquels le consentement de tous est nécessaire. Ceux-ci sont, tout ce qui concerne la Religion, & qui a du rapport avec l'Empire comme un corps collectif; & dans un cas où les Catholiques sont tous d'un côté & les Protestans de l'autre, ceci, comme dans plusieurs autres cas, quelque inégal que soit le nombre des voix, est cependant regardé comme une division égale. L'affaire des contributions fut proposée pour l'ajouter à ces cas, mais elle fut référé à la diette, où elle n'a jamais été



été établie, de façon qu'elle est encore dans le même état que si elle avoit été actuellement déclarée comme l'un de ces cas.

Lorsque quelque point vient devant la diette, il est premierement délibéré & débattu dans le college des Electeurs, & ensuite dans celui des Princes: si ces colleges different entre eux, ils tachent de se reconcilier par une espece de conferences libres, dans lesquelles les Directeurs assistent seulement, avec ceux que les colleges jugent à propos de nommer pour se joindre avec eux. Lorsqu'au moyen de ces conferences les colleges sont tombés d'accord, on signifie leur opinion au troisième college, & on l'invite à y accéder; mais s'il ne le fait pas, le premier est réglé & enregistré dans la Chancellerie & délivré au Commissaire de l'Empereur, avec le titre de l'opinion de l'Empire: on fait seulement mention à la fin, quelle a été l'opinion du troisième college.

Un point débattu avec beaucoup de chaleur, c'est de savoir, si suivant les constitutions de l'Empire Germanique l'opinion de la majorité des colleges est proprement le sentiment de l'Empire, ce qui est, sans doute, une question importante, & qui ne sera vraisemblablement décidée pas si-tôt attendant; mais en l'usage est tel que nous l'avons établi.

Après les ceremonies que nous venons de rapporter, cette opinion de l'Empire vient à

S. M. Imperiale, qui l'approuve: ensuite il est publié en son nom, comme une résolution de l'Empire; on exhorte les Etats à y obéir, & tous les Tribunaux de l'Empire doivent la regarder comme telle.

Mais après tout ce que nous avons dit, cette matiere restera cependant en quelque façon obscure, si nous n'expliquons pas les sujets qui se traitent de cette maniere à la diette. En premier lieu la diette fait des Loix, elle explique les Loix, & decide des cas douteux, & c'est pourquoi, toutes les fois que le Conseil aulique pretend faire celà on le considere comme une infraction réelle & dangereuse. Ensuite on doit la consulter pour faire la guerre, dans laquelle l'Empereur ne peut rien faire sans elle, quand elle est accompagnée de circonstances qui regardent manifestement l'Empire.

Lorsque la guerre est declarée la diette designe le Feldmarechal qui doit commander l'armée; on assigne aussi un Conseil de guerre. Dans un autre cas que celui de la defense de l'Empire, un prince peut quelque fois rester neutre, comme l'Electeur de Baviere le fit en 1672, lorsque l'Empire s'engagea dans une guerre pour sauver les Hollandois, & dans la dernière qui fut occasionnée par l'Electon du Roi de Pologne à present regnant. La Diette fixe également les depenses du Gouvernement; & la part que chaque Prince ou Etat doit y donner est appelé  
con-

contingent. Ceci est réglé par ce qui fut anciennement stipulé, & on se sert encore de l'ancien nom des mois Romains, parce que du tems passé ces subsides étoient destinés, ou pour mettre l'Empereur en état de faire la guerre en Italie, ou pour faire son voyage à Rome pour y être couronné.

Enfin la Diète entre dans les alliances, & en fait avec les Princes étrangers. Elles sont cependant négociées par l'Empereur, qui est autorisé à cet effet, & enfin le Traité ainsi conclu est ratifié par l'Empire. De là procedent les guerres dans lesquelles l'Empire est obligé de prendre part, quoique non attaqué. Pour cette cause les Princes étrangers ont aussi leurs ministres à la Diète, quoique l'Empire n'envoie point d'ambassadeurs.

Mais dans la plupart des congrés que l'on assemble pour ramener la paix, quand l'Empire est impliqué dans une guerre, on a quelque-chose à son interposition, comme à Nimegue, où les Ministres Imperiaux avoient des pouvoirs de l'Empire. A Ryswic il nomma une commission particuliere; il envoya des députés à la Haye pour le même sujet, lorsque pendant la dernière guerre generale, on y tenoit des conférences pour faire la paix; il a aussi eu depuis quelque part dans l'approbation des Traités de Bade, & de Vienne.

Cependant la vérité est, qu'il a été extrêmement

mement maltraité dans toutes ces occasions, l'Empereur faisant toutes les conditions qu'il lui plaisoient. On pourroit regarder ceci avec justice, comme la cause de cette langueur & inactivité de la diète, par rapport à tout ce qui est relativement éloigné de la guerre. Car les Etats de l'Empire, sachant réellement qu'ils n'ont rien à espérer, ni rien à craindre de la guerre, ils n'aiment pas non plus à s'y hasarder, & y étant embarqués ils n'agissent que nonchalamment par la même raison, qui quoique deraisonnable, est après-tout très naturelle.

La paix de Westphalie a occasionné la présente Diète, & a établi la constitution Germanique, mais la diète a payé bien cherement les avantages qu'elle en a tirés, en consentant par ce Traité, à abandonner de si belles Provinces à la France, comme elle l'a fait, aussi bien qu'à la Suede. Cependant dans tous les autres Traités suivans, elle a encore eû un plus mauvais sort, en perdant dans chacun, & en ne gagnant rien dans tous. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les Etats de l'Empire sont si lents à se déterminer; puisque la raison & l'expérience leur aprennent, qu'aussi long tems qu'ils peuvent éviter la guerre, ils ne peuvent rien perdre de ce dont ils ne peuvent pas autrement s'assurer.

Les grands & les Puissans Princes de l'Empire peuvent, comme les autres grands Princes, être engagés à entrer dans des alliances & dans des guerres pour leurs intérêts & leurs vues particulières, & agir alors avec vigueur & courage, ainsi que font les autres Princes, & par les mêmes motifs de gains & d'avantages avoir leurs propres ministres dans chaque congrès pour ménager ce qui les concerne, mais le corps Germanique est disposé de telle façon, qu'il lui est impossible de tirer aucun profit de telles négociations, même dans les conjonctures les plus favorables ; au contraire, étant souvent appelé, & attendu, pour satisfaire à ce qu'ont accordé les Traités aux autres Puissances, nous ne devons nullement être surpris de sa conduite. Mais pour continuer, il n'y a rien, par rapport au Corps Germanique, qui mérite plus d'attention que les Distinctions touchant les Religions, parce qu'elles divisent réellement les Etats comme en deux corps différens, & par des intérêts aussi différens, & même dans des cas opposés. Tout le monde sait que Luther commença à prêcher la doctrine de la Reformation en Allemagne, & que ses sentimens touchant la Religion furent bientôt adoptés, non seulement par un grand nombre de personnes, mais encore les sujets en general de plusieurs Gouvernemens de l'Empire.

Cela ayant desespéré la Cour de Rome, elle remua Ciel & terre pour supprimer cette Hérésie, ainsi, qu'elle la nomme, par le bras séculier. Les Protestans se servirent de la même méthode pour leur propre défense & celle de leurs consciences. De là provient la Ligue de Schmalcald en 1530., à la tête de laquelle furent l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse.

Nous avons donné dans l'article précédent l'Histoire des guerres par rapport à la Religion, & démontré le peu d'avantage que l'Electeur de Saxe a eu en s'ingérant entre l'Empereur & les Protestans, & combien près étoit le premier de renverser la Reformation en Allemagne, d'une manière aussi effective qu'en Bohême; c'est pour quoi il seroit inutile dans dire plus ici.

Ce fut le Traité de Westphalie, qui, comme ayant terminé toutes les autres disputes, en fit autant de celle-ci, & donna le pouvoir aux peuples allemands de l'une & de l'autre Religion de vivre en paix, comme bons chrétiens & fidèles sujets: mais ces stipulations ne pouvoient subsister long tems, si on n'avoit pas trouvé quelque moyen pour les Protestans, & pris en corps des mesures pour leur conservation, & si les Loix fondamentales de l'Empire n'avoient établi solidement cette Constitution.

Dans la premiere diette qu'on tint à Ratisbonne , en 1653., après la conclusion de cette paix, les Princes & les Etats protestans resolurent d'entrer dans une étroite union l'un avec l'autre, pour leur maintien reciproque ; & comme personne n'ose agir sans avoir un chef, ils conserverent unanimement cet honneur à l'Electeur de Saxe, ayant toujours tenu depuis leurs conferences dans la maison de son ministre. De cette union est provenu ce qu'on appelle le corps Evangelique, qui est la garde & le rempart des interets protestans en allemagne, & qui prend soin des Loix établies, pour pourvoir à la fureté de la Religion ; & en cas d'infraction, on s'adresse aux pieds du Trône de l'Empereur, qui procure satisfaction.

On se feroit imaginé, que quand l'Electeur de Saxe abandonna la Religion protestante, il devoit par consequent avoir perdu la qualité de chef du Corps Evangelique, mais ce fut tout le contraire, & c'est ce que nos Lecteurs doivent trouver fort étrange ; mais on allegue deux raisons à sujet. La premiere est, que l'Electeur de Saxe considerant le poids & l'influence que ce caractère lui a donné, il n'est pas porté à le quitter. La seconde est, que les Protestans trouvant que son changement de Religion donnoit de la force à ses representations en leur faveur auprès de ceux de sa propre communion, il ne

G

trou-

trouvent pas à propos de le priver du soin de leurs affaires, quoique cependant ils peuvent le faire quand bon leur semblera.

Il y a, je crois, seulement un point encore que nous devons considerer; savoir, la division de l'Empire en cercles, cequi dans un des articles precedens, a été démontré être un reglement fait pendant le regne de l'Empereur Maximilien. J'ai fait mention aussi des causes de cette division, & que ce fut pour l'exercice de la Justice, ce qui donna lieu à la fondation de la chandre Imperiale. Cette division, qui fut fait en 1500, en fixa seulement six, savoir la Baviere; la Franconie, la Schwabe, la Saxe, le Rhin, & la Westphalie, que l'on nomme encore anciens cercles.

Mais les grands Princes n'étant plus intentionnés de mettre leurs domaine sous la forme de cercles, l'Empereur les prevint, & en mettant les Domaines de la maison d'autriche dans les cercles d'autriche, & de Bourgogne, il engagea les Electeurs de Saxe & de Brandebourg à suivre son exemple dans le cercle de la haute Saxe, & les Electeurs Ecclesiastiques en firent de même par rapport au Haut Rhin, ce qui fit monter le nombre à dix. Dans chacun de ces cercles il y a un Directeur, & un chef; le premier pour la conduire des affaires civiles, & le second pour celle des affaires militaires, Les  
Direc-



Directeurs ont des appointemens fixes, & permanens; mais les chefs ou Generaux sont élus par les cercles. C'est aux Directeurs des cercles respectifs que la Chambre Imperiale remet l'exécution de ses decrets. De là nous pouvons voir comment cette distribution devint en usage dans celle de la Justice, comment aussi, & pour quelles raisons les plus puissans Princes y étoient les moins portés.

Les cercles ayant beaucoup d'affaires à mener, tiennent de frequentes diettes, dans lesquelles leurs directeurs president, & prennent les mesures pour leur propre avantage & leur sureté; & comme il arrive quelque fois qu'ils ne peuvent pas bien y réussir sans l'aide de leurs voisins ils communiquent avec les diettes des autres cercles. Quand cela est fait dans quelque occasion particuliere, ou dans le dessein de parvenir à un certain but, on les nomme Cercles confederés; mais cela étant plus frequent parmi les Cercles du haut & du bas Rhin, & de Westphalie, il s'ensuit qu'on les appelle cercles correspondans.

Nous avons donné à nos Lecteurs, dans un detail aussi borné qu'il nous a été possible, une Idée complete du Gouvernement le plus compliqué, ancien & moderne, qui ait jamais subsisté, & nous les avons aussi mis en état de comprendre tout ce qu'en ont pû dire nos Orateurs & nos Politiques. C'est pourquoi nous

n'avons plus rien à y ajouter, que cette dernière observation; qui est, qu'indépendamment de tout ce que peuvent faire les Princes ou particuliers pour avancer leurs interets, le Corps Germanique ne perd jamais de vue le maintien de la Liberté publique, comme étant fondée sur le Traité de Westphalie.



IDE'E GENERALE  
DE LA  
GUERRE PRESENTE,  
DEPUIS  
L'ENTREE  
DES PRUSSIENS  
EN SAXE,  
AU MOIS D'AOUT 1756. (\*)

---

**L**e Roi de Prusse ayant envahi la Saxe de la maniere qu'il l'a fait, a eu besoin de tous ses talens pour justifier sa conduite envers le Roi de Pologne, comme Electeur de Saxe, & voici à peu près ce qu'il paroît dire par les Manifestes dont il a inondé l'Europe.

„ J'avois des droits sur le beau Duché de Silefie, qu'on avoit prils à mes Ancêtres; je voulus les faire valoir; se sacrifiai toutes mes forces, le sang de mes sujets, le resentiment, l'amitié, tour a tour: je le regagnai enfin. J'apprens que l'Imperatrice Reine ne pense qu'à m'enlever ce Pais revendiqué, qui m'a tant coûté. La proposition qu'elle a fait faire aux Anglois en est une nouvelle preuve. Envain je lui demandai si cette envie est bien réelle, envain je la priai de ne point entreprendre de la satisfaire sans m'en avertir, je

G 3

„ n'en

(\*) V. L. G. D. B.

„ n'en reçus qu'une reponse fiere , & trop  
„ faite pour m'ouvrir les yeux. Je n'ignorai  
„ pas d'ailleurs la foiblesse de mon Ennemiai,  
„ j'examinai quelles peuvent être ses ressources.  
„ Je n'imaginai pas quelle pût en trouver  
„ chez les François, je leurs croiois trop de ju-  
„ gement pour se laisser entrainer par elle, dans  
„ les circonstances où ils sont. Je ne puis mê-  
„ me penser qu'elle leur présentâ un moyen de  
„ les tirer dans ses Interêts, qui doit lui devenir  
„ plus funeste qu'à eux. Je conclus donc qu'el-  
„ le comptoit sur les Puissances qui entourent  
„ ses Etats. Je fixai mes soupçons sur l'Elec-  
„ teur de Saxe , qui est facile à gagner. Je  
„ surpris des Lettres qu'écrivent en son nom  
„ ses Ministres & Ambassadeurs. Mes doutes  
„ deviennent des certitudes. Je me hate, pour  
„ ne pas donner le tems à mes ennemis de s'unir,  
„ & pour n'être pas accablé par cette Union.  
„ Cependant pour faire les choses dans les reg-  
„ les en usage parmi les Nations civilisées, j'en-  
„ voye demander à l'Electeur de Saxe le passa-  
„ ge de mon Armée dans ses Etats, & quelques  
„ unes de ses places pour ma sureté. Con-  
„ vaincu de ses mauvaises intentions à mon  
„ égard, par celles qu'il m'avoit temoignées  
„ dans notre derniere Guerre , & par les Let-  
„ tres que je venois de surprendre, je fus per-  
„ suadé, qu'il les decouvriroit pas un refus,  
„ & me mettroit en droit de tout entreprendre.

„ Au lieu de cela il m'accorda tout, il me fit  
 „ des complimens, complimens des plus po-  
 „ lis. Le piège où la patience & la douceur  
 „ affectée des François ont fait donner les  
 „ Anglois, se retraça alors à mon esprit ; je ne  
 „ voulus pas donner dans un piège plus grossier  
 „ encore. Je vis que la foiblesse actuelle de  
 „ l'Electeur de Saxe, dictoit l'artifice qu'il em-  
 „ employoit, qu'il prétendoit m'envelopper sans  
 „ danger pour lui, lorsque j'aurois les Autri-  
 „ chiens en tête. Je voulus profiter de ma pe-  
 „ netration. La copie de ses projets que je  
 „ tiens tranquilise ma conscience d'honnette  
 „ homme. Je m'appuye sur la justice intrin-  
 „ seque de ma Cause ; & je vole en chercher  
 „ la manifestation dans l'original de cette co-  
 „ pie. Les hommes qui pretendent, que l'ex-  
 „ acte equité defend de punir l'intention, peu-  
 „ vent tant qu'il leur plaira suivre un préjugé,  
 „ dont la dupe est toujours la victime. Je le  
 „ rejette avec bien d'autres que je leur laisse.  
 „ Devois-je me laisser surprendre dans mon  
 „ propre Pais, devois-je sacrifier mes troup-  
 „ pes, & me faire enlever mes Possessions,  
 „ pour faire dire après : *Il eut pû prevenir ses*  
 „ *malheurs, mais il n'étoit pas de l'exacte*  
 „ *justice qu'il les prevint* : N'ai je pas dû plu-  
 „ tôt sacrifier un frivole point d'honneur, sûr  
 „ de revenir bientôt de ce sacrifice.

„ Ma conduite envers le Roi de Pologne,  
„ Electeur de Saxe , justifie autant la bonté de  
„ mon cœur , que tout ce que je viens de dire  
„ la justifie elle-même. Je suis entré sur ses  
„ Terres , sans y faire le moindre degat. Je  
„ lui ai dit en amitié , que je le priois de me  
„ donner ses places & sa personne à garder,  
„ afin de pouvoir être sûr de lui , jusqu'à la  
„ fin de la Guerre qui venoit de s'allumer.  
„ J'ai conjuré ses Ministres , de ne point em-  
„ pêcher un dessein si raisonnable. Je leur ai  
„ protesté, que je ne leur voulois que du bien ;  
„ ils n'ont pas voulu m'en croire. Je les ai me-  
„ nagés malgré leur temeraire defense , j'ai re-  
„ compensé ceux d'entre eux qui ont voulu  
„ entrer dans mes vues. J'ai protégé ceux qui  
„ se sont soumis. Je me suis saisi , il est vrai  
„ de leurs Revenûs ; mais j'ai promis de les  
„ leur rendre. J'ai fait garder respectueuse-  
„ ment par mes Troupes la Reine , pour qu'il  
„ ne lui arrive pas du mal par quelque desor-  
„ dre ; je ne voulois pas même qu'elle s'expo-  
„ sât a la fatigue d'un voyage , dans un tems  
„ où elle croyoit avoir lieu de s'affliger , & où  
„ sa santé étoit altérée. Enfin j'ai permis au  
„ Roi , de me laisser le maître chez lui. Je l'ai  
„ laissé passer libre à travers de mon Armée ,  
„ quoique je gardasse la sienne prisonniere. Je  
„ lui rendrai tout ce qui lui appartient , à la fin  
„ de la Guerre. Il a son Royaume de Pologne ,  
„ où

„ où il peut se reposer en attendant. Comment  
 „ peut il donc se plaindre de moi ? surtout lors-  
 „ que je tiens les Papiers qui l'accusent ? Ne  
 „ pourrois-je pas joindre à ce reproche, celui  
 „ du tems qu'il m'a fait perdre à le subjuguier ?  
 „ S'il avoit voulu se prêter de bonne grace, aux  
 „ precautions que je prenois pour ma sureté,  
 „ j'aurois peut-être déjà vaincû l'Imperatrice-  
 „ Reine, & la Guerre seroit finie ; les François  
 „ n'auroient pas fait les pas, qui leur couteront  
 „ cher ; je n'aurois pas pris enfin la peine de  
 „ faire cette Apologie, dont l'effet m'intéresse  
 „ bien moins, que le succès qu'aura la valeur  
 „ de mes Troupes, & la fortune qui suivra  
 „ mon courage & ma fermeté, dans un dessein  
 „ qui n'a pas besoin de paroître juste pour  
 „ l'être. “

Ce Manifeste ne demeura pas sans réplique.  
 Le Roi de Pologne y répondit avec l'amertume  
 & la véhémence qu'inspirent l'oppression & le  
 malheur. „ Comment disoit il, le Roi de Prusse  
 „ peut-il penser qu'il en imposera au monde par  
 „ des raisons captieuses, si contraires à tous les  
 „ principes reçus parmi les Gens raisonnables ?  
 „ Les loix qui défendent de punir l'intention  
 „ lui semblent onéreuses ; combien le seroient  
 „ d'avantage celles qui le permettroient ? Occu-  
 „ pés comme nous le sommes sans cesse à pro-  
 „ jeter des alliances & des ligues utiles (soin  
 „ réellement nécessaire à notre conservation, &

„ surtout pour les foibles) oserions-nous seu-  
„ lement penser, oserions-nous choisir les  
„ amis qui nous sont les plus convenables, si  
„ dans l'instant l'objet qui ne seroit pas choisi,  
„ venoit à l'improviste se jeter sur nous pour  
„ nous accabler? N'est ce pas vouloir nous pri-  
„ ver du précieux don du ciel, de la liberté?  
„ Mais cette précipitation, n'est elle pas aussi  
„ mal entendue qu'injuste? Nous nous connois-  
„ sons assez bien, pour ne pas ignorer nos com-  
„ muns usages. Le Roi de Prusse sait, que le  
„ moment, où l'on projette une Alliance dont  
„ on examine l'utilité, precede souvent celui où  
„ l'on fait une Alliance contraire, dont on es-  
„ pere mieux. A t'il saisi l'instant où les  
„ Anglois marchandoient avec l'Imperatrice  
„ Reine pour l'attaquer? n'auroit il pas perdu  
„ à cette impatience, puisqu'après ils se sont  
„ unis à lui? J'en eusse peut-être fait autant.  
„ Mais il n'ose se servir de ce Systeme, lors-  
„ qu'il n'en voit pas l'utilité & la sûreté, il n'a-  
„ voit pas interet d'avoir les Anglois pour en-  
„ nemis. Il me reproche le parti que je pris  
„ dans la dernière Guerre! toutes les raisons  
„ réunies le justifient assez; & d'ailleurs doit-  
„ on garder ainsi une odieuse rancune? A quoi  
„ donc serviroit une paix, si elle n'eteignoit les  
„ querelles passées? Dans ce cas là le Roi de  
„ Prusse ne seroit pas de longtems quitte avec  
„ les François; ils n'agissent cependant dans  
„ cette



„ cette Cause que par generosité pour moi, &  
 „ pour l'Imperatrice - Reine, par l'Amitié  
 „ d'un nouveau Traité d'Alliance défensive  
 „ dont l'ardeur doit reparer les fureurs d'une  
 „ longue haine.

„ Mais enfin ce prétendu projet dont le  
 „ Roi de Prusse prétend avoir trouvé l'Original  
 „ dans mon Cabinet, n'a jamais existé. Mes  
 „ Ministres ont pu imaginer entre eux ce qui  
 „ pourroit me convenir, & se communiquer  
 „ leurs idées, cela est très permis : quand à moi,  
 „ quoique je fusse libre de les approuver, sans  
 „ que le Roi de Prusse dût en conséquence venir,  
 „ comme il a fait, chercher cette approbation  
 „ dans mon Cabinet; je n'avois rien approuvé.  
 „ rien résolu. Il a violé le droit des Gens,  
 „ sans avoir trouvé cette frivole & dan-  
 „ gereuse excuse. Si j'avois été si près de me  
 „ déclarer son ennemi, je le connois assez pour  
 „ n'avoir pas négligé les précautions nécessaires  
 „ contre lui. Je lui ai offert de demeurer neutre,  
 „ j'ai accordé tout ce qu'il m'a fait demander.  
 „ Je ne l'ai refusé que dans un point, où mon  
 „ honneur me dictoit le refus. Il vouloit que  
 „ je me déclarasse contre l'Imperatrice - Reine,  
 „ à qui je dois comme lui hommage & respect,  
 „ mon alliée, mon amie fidelle; que je sacrifi-  
 „asse ces devoirs à une union avec lui, d'au-  
 „ tant moins desirable, que la foi & l'amitié,  
 „ ne sont pas ses principales divinités. Le Roi  
 „ de

„ de Prusse se plaint de ma douceur, comme  
„ d'un piège, d'une trahison même; il l'a trou-  
„ vée plus étonnante que dangereuse; il ne la  
„ craignoit pas, mais il n'en vouloit point. Il  
„ a feint de la soupçonner.. Le passage de ses  
„ troupes dans mes Etats, auroit été à ses de-  
„ pens, s'il y étoit entré comme Ami; en y  
„ venant comme Usurpateur, il na été qu'aux  
„ miens. Cette cruelle & injuste Politique le  
„ met en état, de se parer ailleurs d'une gene-  
„ rosité, dont le revers est pour moi.

„ Quand à la bonté, aux menagemens dont  
„ il se vante; les faits les mieux constatés demen-  
„ tent ce qu'il en dit. Mes Possessions pillées;  
„ mes Troupes défaites, violentées & enchai-  
„ nées; la Reine mon Epouse captive, traitée  
„ avec indignité, tout annonce le Tiran, le vio-  
„ lateur de toutes les loix. Qui au monde ne  
„ seroit pas indigné d'une injustice si inouïe?  
„ Qui verra de sang froid un pacifique Roi,  
„ dépouillé de ses Etats, qu'il voit ravager &  
„ détruire, sans que le Destructeur puisse alle-  
„ guer un motif solide de cette violence odieuse.

„ Que les Princes de l'Europe qui en rient  
„ intérieurement, tremblent pour eux-mêmes;  
„ que le Roi d'Angleterre se souvienne qu'un  
„ oui, au lieu d'un non dit à l'Imperatrice-Reine  
„ auroit pû réduire (de la part des Prussiens au  
„ lieu des François) son Pais d'Hanovre dans  
„ le même état, où sont mes Saxons. Enfin,  
„ que

„ que toutes les Puissances s'unissent, pour re-  
 „ mettre en vigueur la Police honnête & raison-  
 „ nable qui fait la commune sûreté, que nous  
 „ avons toujours observée jusqu'à présent, &  
 „ qu'on punisse sans exception ceux qui preten-  
 „ dent se faire un droit de la Violation. “

L'Imperatrice - Reine de son côté se plaignoit aussi fort que le Roi de Pologne. Mais ses plaintes faisoient moins d'effet. On ne pouvoit être dans le doute sur ses intentions, on savoit qu'elle étoit très décidée de se faire rendre ce qu'elle avoit été forcée de céder, cette Silésie qu'on lui a extorquée. Quoiqu'elle dit qu'on l'attaquoit avant qu'elle se fut déclarée positivement, elle avoit de la peine à faire panacher la balance de la Justice de son côté. Il falloit y mettre les plaintes du Roi de Pologne comme Electeur de Saxe pour pouvoir y réussir. Deux objets differens que l'on confond, prennent ordinairement la même teinte, & c'est toujours celle des deux qui frappe le plus la vuë, qui fait l'effet.

Cependant le Roi de Prusse laissa à ses Ministres le soin de continuer les discussions, & les reproches. Il ne s'occupa que de terminer, si faire se pouvoit, promptement la guerre. Il débuta par entrer en Saxe sous prétexte d'un passager amical, & il entra dans Leipzig en Conquerant & s'achemina vers Dresde, ce qui fit que le Roi  
 Elec-

Electeur se retira à Pirna, avec le peu de troupes qu'il avoit tenu sur pied, se croiant en pleine paix. Frederic s'amusa à économiser en Saxe, sous pretexte de n'oser avancer vers la Boheme, en laissant derriere lui ce peu de troupes, qu'il nomma lui-même le piquet de Saxe. Puisqu'il vouloit prévenir l'Imperatrice Reine, & qu'il se soucioit si peu du dit piquet, on peut dire que l'avarice, qu'il trouvoit moyen d'assouvir aux dépens de la malheureuse Saxe pour la seconde fois, l'aveugla, & lui fit perdre les momens, qu'il avoit destinés à envahir la Boheme, avant que l'Armée du Comte de Broune fut assemblée; aussi ce General lui tint-il tête à la journée de Loboschütz, dont les deux Partis s'attribuerent la gloire. Frederic remporta une grande victoire sur les Autrichiens proche Prague; mais ceux-ci en prirent ensuite la revanche à Planian. Le Roi de Prusse, qui n'étoit point accoutumé à être vaincu, n'en fut cependant pas abbatu quoique ses Amis & Alliés en fussent consternés. L'Imperatrice perdoit moins en perdant dix Soldats, que le Roi de Prusse en enperdant un seul. On alloit jusqu'à regarder les succès de celui-ci, comme autant d'accidens, qui hâtoient sa destruction. Mais sa valeur, son experience, son habileté, étoient d'une ressource infiniment supérieure, à l'avantage du nombre qu'avoit son Ennemie. Pour augmenter cet avantage, la magnanime Therese s'entendit avec l'Imperatrice de Russie,

Russie, qui lui en Roy a une nombreuse Armée. Mais comme les Russiens marchaient lentement, qu'ils avoient un long chemin à-faire, & qu'il y avoit d'autres inconveniens qui les retenoient, on crut qu'ils pourroient bien n'arriver qu'après la Guerre finie.

Les cent mille François qui devoient aussi combattre le Roi de Prusse, furent plus lestes pour atteindre bientôt le Rhin. Alors la multitude chez les Anglois voyant le Roi de Prusse vaincû, entouré de si puissans Ennemis, le crut perdu sans ressource. Les regrets suivent toujours le decouragement; ils se repentoient de s'être unis à lui. La belle Union, se disoient-ils à l'oreille! elle nous a rendus ennemis de la Maison d'Autriche, qui par depit a donné la partie de ses Possessions qui nous avoisine, à garder aux François. Cette guerre va mettre le comble à leur pouvoir & à leur autorité. Le Roi de Prusse sera bientôt détruit; ses Ennemis qui sont les nôtres, partageront sa depouille; & devenus plus forts ils viendront fondre sur nous. La Maison d'Autriche aura tous les Etats Prussiens, & les François s'empareront des nôtres. Les Anglois plus circonspects gémissoient d'un inconvenient plus proche & plus réel. Ils voyoient que cette Alliance exposoit les Etats de leur Roi, comme Electeur d'Hanovre; ils sentoient qu'il falloit efficacement l'aider à les défendre. Ils étoient affligés de ne pouvoir par  
cette

cette diversion forcée , retirer l'avantage que leur promettoit la diversion des François. Ils eurent plusieurs débats pour accorder leurs véritables interets , avec leur Amour pour leur Roi ; ils partagerent le differend , un peu aux depens de ce dernier sentiment.

Le Roi d'Angleterre sentit la foiblesse des secours , qu'il avoit obtenus ; il essaya d'une ruse fine. Il fit faire aux François de grandes protestations d'amitié en qualité d'Electeur d'Hannovre , & les assura qu'il n'étoit leur ennemi que comme Roi d'Angleterre. Cette distinction fut trouvée plaisante par la France ; elle lui donna tout le ridicule , dont elle étoit susceptible. Il est si difficile de persuader la verité , à ceux qui ont intérêt de ne pas la croire , qu'il est surprenant qu'on s'imagine leur faire prêter quelque attention à une subtilité. Le Roi d'Angleterre ne s'y amusa pas longtems. Il envoya son Prince de Cumberland à la tête d'une Armée , qui trop foible , quoique jointe des Troupes de Hesse , de Brunswic &c. ses Alliés , ne put empêcher l'Armée Française de passer dans le Pais d'Hannovre. Le Duc de Cumberland se contenta donc de les observer , toujours en reculant ; & quand il vit , ne leur restoit plus qu'à le prendre lui-même , & tout le Tresor du Roi son Pere , il leur parla d'accomodement. Les François n'hesiterent point de l'écouter , au lieu de saisir ces grands Tresors d'Hannovre sauvés  
à Stade,

à Stade, dont ils auroient bien pû faire usage, qui doivent être l'unique but de leur entreprise, & qui enfin auroient peut-être terminé la Guerre, laquelle au moins vauroit certainement été décidée heureusement pour eux. Par l'interposition de sa Majesté Danoise on conclut la Convention de Closter-Seven, où les François ont admis la distinction qu'ils avoient d'abord refusée & ridiculisée. Les François devoient rester, en conformité de cette Convention, en possession de l'Electorat d'Hanovre, à condition que les Troupes en question resteroient là oisifs, & que leur Souverain abandonnat le Parti Prussien, sans que ces troupes s'interessassent pour la Guerre.

Le Roi de Prusse parut plus affligé que piqué de cette defection; & ses regrets portoient plus sur ses Alliés que sur lui-même. La multitude, les forces étonnantes de ses Ennemis servoient d'aiguillon à sa valeur. Le plus grand secours pour meriter, est la conviction de l'idée qu'on a de notre mérite. Un Prince, qui comme le Roi de Prusse, ne possédoit à l'égard d'autres qu'un petit coin de Terre, qui voyoit s'unir avec grand fracas contre lui les Couronnes les plus puissantes, oui, la moitié de l'Europe, n'en pouvoit être qu'enorgueillli, & l'orgueil dans ce qui tient au Courage, est quelques fois

H

la

la Source de l'elevation. Le Roi de Prusse en prenoit, non seulement dans le cas qu'il voyoit qu'on faisoit de lui, mais encore dans la certitude qu'il avoit, que cette estime involontaire lui étoit due. Ses grandes qualités étoient d'autant plus librement mises en œuvre, qu'un mauvais succès ne pouvoit lui être honteux, & qu'un succès heureux le mettoit au dessus de l'homme: La gloire excite un desir plus violent, plus décidé, lorsqu'elle n'est point en opposition avec la honte.

Le Roi de Prusse fit faire quelques remontrances & reproches au Roi d'Angleterre. Mais ce fut pour la forme. Il attendit qu'un événement favorable lui ramenât les Troupes lui qui étoient Alliées. Il savoit que le coeur de la plupart lui étoit attaché.

Cependant le Roi de Prusse s'étoit efforcé de son mieux, de donner des preuves éclatantes & décisives de sa valeur. Il se voyoit en même tems déjà défait des Russiens, qui enfin l'avoient joint, & qui deux fois supérieurs en nombre avoient eu contre lui un succès, qu'ils auroient du tenter de rendre complet, si des raisons secrètes ne les avoient obligés de s'en retourner plus vite qu'il n'étoient venus. Il avoit repoussé les Suedois jusques chez eux. Une autre Puissance étoit



étoit prête à se déclarer pour lui ; tout lui reussiffoit. Les François seuls parurent capables d'arrêter ses progrès ; mais un nouveau faux-pas qu'ils firent les éloigna de cette prétention.

Louis XV. avoit donné d'abord le commandement de son Armée à un general sage, expérimenté & prudent, qui à ces qualités joignoit une Valeur respectable. Il ne pouvoit donc manquer de réussir, & il réussissoit en effet, mais très lentement au gré des François, qui pour la plupart ne vouloient que des succès prompts. C'étoit lui qui avoit pris le païs d'Hanovre, mais avec prevoyance pour ne rien risquer par la précipitation. Cependant l'Imperatrice Reine souffroit de cette sagesse. Le Roi de Prusse la pressoit vivement. Elle craignit qu'il n'eût obtenu sur elle le dessus, avant que les François & les Russiens ne fussent arrivés à son secours. Ses plaintes furent inutiles à l'égard des Russes ; Mais ils étoient plus que suffisans pour porter l'impatience des François à leur comble. Le Roy de France rappella le General trop lent, & envoya à sa place celui qui avoit pris Minorque sur les Anglois. Ce fut lui qui donna la Paix aux Hanovriens. Cet incident fut trop sensible aux Anglois. Ils n'aimoient pas de revoir leur Vainqueur donner la loi à leur Roi.

Tandis que ce General s'arangeoit dans le Païs d'Hannovre, un autre General François amena une autre Armée, pour combattre le Roi de Prusse & pour mettre le comble à sa défaite. Il joignit cette Armée à celle de l'Empire. Le Roi de Prusse peu effrayé d'un nombre du double plus fort que celui de son Armée, eut bientôt séparé ses Ennemis par la Bataille de Rosbach. Les premiers qui s'enfuirent, entrainerent les autres dans leur fuite. Le Roi de Prusse en tua tant qu'il put, poursuivit & fit prisonniers une grande partie des autres. Au - reste cette armée Française tacha de se joindre à la grande Armée d'Hannovre, ils la trouverent aux prises avec les Alliés qu'ils auroient du prévenir. Selon que les François disoient, ce dernier événement étoit résulté du premier ; car aussitôt que le Roi d'Angleterre avoit appris la Victoire des Prussiens, il avoit ordonné à ses Troupes de rompre la Convention. La surprise qu'il faisoient paroître de cette infidélité, étoit plus singulière que l'infidélité même, dont ils se plaignoient. Ils avoient tant accusé le Roi d'Angleterre de mauvaise foi, & de perfidie, que si ces accusations étoient sinceres, rien ne devoit les étonner. Les Anglois de leur côté soutenoient que les François avoient manqué les premiers à leur parole, & leur reprochoient des violences contraires au traité.

On

On publia de part & d'autres des Volumes de justification de cette cause. Tous deux vouloient avoir raison alors, comme dans leur première querelle. Mais ils s'étoient donné tous trop peu de peine pour l'avoir. On ne se persuadoit point qu'ils le desirassent sincèrement ; on auroit dit plutôt, qu'ils n'en faisoient quelque semblant que pour employer leur papier & occuper leurs Ecrivains Politiques.

Rien n'étoit en effet si singulier, (pour nous servir ici de la remarque d'un certain Auteur anonyme) que de voir les François & les Anglois quitter leur objet principal, pour ne s'occuper que d'un objet étranger. Cette legereté étoit assez pardonnable aux François. D'ailleurs ils n'aimoient pas à se battre par mer. Ils ont toujours si fort méprisé les avantages qu'ils pouvoient remporter de ce côté là, que souvent ils se sont trouvés très depourvûs de Vaisseaux. Un Ministre d'Etat avoit été à ce sujet accusé d'une negligence, qui n'étoit en effet que l'impossibilité de vaincre l'antipathie de sa Nation ; il en avoit été disgracié. C'étoit de tout tems l'usage parmi les Princes, lorsqu'une faute generale leur devenoit prejudicable, de se hater de chercher une victime pour l'expier.

Mais les Anglois , pui préféroient par gout & par raison l'empire de la Mer à tout , qui gemissoient encore de n'avoir pas profité de l'inaction des François ; pouvoient-ils ne pas saisir le moment qui leur redevenoit favorable ? Au lieu de cela ils ne pensoient qu'à célébrer la gloire du Roi de Prusse , à lui faire accepter leurs subsides ; une étrange joye les enivroit ! Lorsqu'après avoir battu les François , le Roi de Prusse eut du desavantage contre les Autrichiens , lorsqu'il les vainquit de nouveau , les Anglois ne s'occupoient que de lui. Moins attentifs à des combats , à des victoires que l'humiliation des François devoit leur rendre agréables , ils faisoient l'unique but de leur desir , de ce qui n'en devoit être que l'accessoire. Cette attention à un spectacle qui ne les intéressoit qu'autant qu'ils auroient sù en profiter , avoit succédé aux animosités , aux querrelles domestiques , qui les avoient auparavant agités.

Le premier Ministre de la Cour de Londres , après avoir été disgracié par Cabale , remis en grace par nécessité , n'avoit rien oublié pour fixer la Nation à leurs veritables interêts. Le succès de ses efforts ne repondit pas à ses bonnes intentions. Il leur faisoit envain remarquer , que les François n'avoient eu sur eux que de très petits avantages , depuis qu'ils s'étoient eux-

eux-mêmes rendus les principaux acteurs de la Guerre en Allemagne; qu'ils employoient presque toutes leur forces pour cette entreprise digne des tems Heroïques, & qu'en conséquence ils abandonnoient le soin de defendre leurs possessions en Amerique. Tout étoit inutile. Tantôt les Vaisseaux des Anglois étoient éloignés de ceux des François, par un vent qui devoit les en approcher; tantôt leur vuë s'affoiblissoit, & ils ne voyoient pas l'Ennemi, quoiqu'à deux pas d'eux. Une autrefois ils resolurent pour se vanger des Genoïs, de s'emparer d'une Isle qui leur appartenoit. Ils se felicitoient déjà de cette conquête. Mais trouvant, en y pensant plus murement, que cela ne se feroit pas si facilement, parceque les Genoïs y avoient déjà reçu les François; ils allerent se mettre dans l'esprit, que la seule préférence de date devoit leur faire honneur; ils n'en voulurent plus dès qu'ils ne pouvoient en être possesseurs avant leurs Ennemis.

Ils n'avoient point encore vangé la prise de Minorque, leur Isle chérie, lorsqu'enfin ils firent un effort pour laver leur honte. Ils assemblèrent une prodigieuse quantité de Vaisseaux, & donnerent les instructions nécessaires pour une descente sur les côtes de France; elle se fit, & fut repetée ensuite à la grande satisfaction de

la Nation, quoiqu'au fond il n'y avoit pas la moindre proportion entre les fraix de l'Equipement des flottes & le Domage causé en France, c'étoit veritablement casser les vitres chez les François à coups de Guinées.

Les deux parties belligerantes n'avoient cependant rien oublié pour faire decider en leur faveur les Hollandois, pour les engager dans une Alliance. Ils avoient fait chacun de leur côté, les derniers efforts pour y parvenir : Mais les Hollandois n'avoient point envie de prendre parti. Ils ont mis beaucoup de leur argent en fonds chez les deux Nations, cequi les engage à les menager toutes deux, & à souffrir beaucoup d'avanies de la brutalité de leurs voisins, jusques là que cette Republique aujourd'hui souffre plus que ceux qui sont en Guerre ouverte de part & d'autre, & se trouve mal à sont aise dans la Neutralité presente. La suite de cet Ouvrages en fournira les preuves évidentes.

Les Demarches qu'on fait auprès de Espagnols flattent trop leur caractère; ils ne veulent les faire cesser en se declarant que le plus tard qu'ils pourront. Ils fegnent d'être amis avec les uns & les autres, jettent des regards fiers à droite & à gauche, & quelqu'of-  
fre

fre qu'on leur fasse, ils dedaignent tout. Les Anglois craignent cependant que les liens du sang qui unissent l'Espagne avec la France, ne les determinent enfin; que le souvenir ne se reveille que les François ne se trouvent en guerre qu'en consequence d'un sacrifice qu'ils ont fait à la Branche regnante en Espagne: mais les Anglois ont tort d'avoir cette crainte; ils n'ignorent point, que les beaux sentimens ont peu de pouvoir sur le cœur des hommes, entraînés qu'ils sont par les seules passions, de l'Ambition ou de l'interêt & de l'Amour propre, & sont toujours decidés par la plus forte. Il n'y a que la mort du Roi d'Espagne qui puisse faire de grands changemens. Sa Succession n'est plus litigieuse; elle est solennellement decidée en faveur du Roi de Naples: mais la Succession de celui ci dans ce Royaume, peut etendre le feu de la Guerre. Il pretend y affermir son Prince Royal, & d'un autre côté le Duc de Parme pretend y succeder préferablement, de Droit. Les Pretentions des Puissances qui ont procuré l'établissement de ce dernier, seront mises en œuvre suivant la Paix d'Aix la Chapelle; elles le sont même déjà par le Roi de Sardaigne. L'Imperatrice-Reine est pareillement intéressée dans cet Evénement. La France l'est naturellement par Don Philippe. La Grande Bretagne ne restera certainement pas

hors de jeû ; le parti quelle prendra , est vraisemblablement l'opposé de la France. Le Roi de Prusse y prend de même sa part, il y en a déjà des preuves. Desorte que ces Differens ne peuvent se terminer à l'amiable que par quelque heureux accommodement ou nécessité. Ce qui est encore un Probleme.

Ceci suffit pour l'Idée generale de la Guerre presente. On traite dans la suite de cet ouvrage , en detail, le Pour & le Contre du Point d'Appui ou des interêts presents des principales Puissances de l'Europe, impliquées dans cette guerre.





# LA FOIBLESSE

## DU FEU TROP PRECIPITÉ,

## DU CANON ET DU MOUSQUET,

### DE'MONTRE'E PAR LES FAITS.

---

**I**L en est des opinions comme de la mode. Il suffit qu'une opinion, quelque ridicule & peu fondée qu'elle soit, devienne universelle, pour qu'on ne l'examine plus, & pour qu'on la suive comme un article de foi. Nous en avons une infinité d'exemples. C'est delà qu'on se revolte contre les novateurs & ceux qui osent l'attaquer; c'est delà qu'il est difficile à persuader la multitude, qui succe, pour ainsi dire, les opinions & les préjugés avec le lait.

J'entreprends donc beaucoup; mon entreprise est aussi temeraire que singulière en insultant l'idole des guerriers, le feu tant vanté des mousquets porté à un si haut degré de vitesse & de perfection. C'est un crime atroce. C'est une hétérodoxie militaire. J'en sens tout le poids, & j'en prévois le peu de succès. Mais n'importe. La force des raisons, les exemples, l'expérience persuadent toujours au moins quelques uns, & particulièrement ceux qui pensent & examinent, & qui ont assez de courage pour se degager des préjugés. C'est deja beaucoup de

A 2

gagné.

gagné. On ne revient pas si aisément & tout d'un coup des opinions universellement reçues, mais peu à peu; & ceux, qui ne goûteront point généralement tout le système, trouveront par-ci & par là des observations, qui les satisferont & les instruiront.

L'invention de la poudre fut l'époque du changement des armes. Avant ce temps-là, la catapulte tenoit lieu du mortier, la baliste du canon, la pique de la bajonnette; & grâces au mépris qu'on eut pour la mort & pour l'humanité, le bouclier ne fut point remplacé par quelque chose d'équivalent.

Les piques eurent l'honneur d'être conservées encore quelques temps. Elles étoient mêlées avec les mousquets. Mais peu à peu on les diminua, & sur la fin du 17<sup>me</sup> siècle on les métamorphosa toutes en mousquets. On aimoit trop le feu pour se fâcher qu'il y eut des gens qui l'augmentassent. A peine avoit-on abandonné la pique, qu'on s'aperceut d'un vuide. On ne savoit pas comment se défendre contre la cavalerie. Voilà l'époque des bajonnettes, voilà le temps des armes défensives; car on ne pensa point alors de s'en servir offensivement. Le feu & le sabre étoient les Forces agissantes. Le plus ou le moins de feu devoit décider les batailles. Faut-il s'étonner après cela, qu'on commença à raffiner à rendre le feu vif, suivi, & plus vite? C'est une conséquence

naturelle du principe établi. En effet chaque nation s'efforça à l'emporter sur l'autre dans la vitesse & dans la manière à faire les decharges. Delà la pedanterie militaire des feux par divisions, par pelotons, par rangs, par files, de l'aile droite à l'aile gauche, du milieu aux ailes, des decharges generales &c.

Rafinant sur la vitesse des decharges, c'etoit encore une consequence necessaire d'écarter les obstacles, qui s'opposoient à la vitesse. C'est pour cela, qu'on fit les canons plus courts, qu'on coupa les mousquets, qu'on fit les cartouches d'un calibre plus petit. Voila à peu près l'histoire du changement des armes. Voions-en aussi l'effet.

Je ne croi pas qu'on se trompera en jugeant de l'effet par le nombre des morts & des blessés, qui se font dans une bataille, comparé avec le nombre des decharges & des combattans; car il n'y a pas d'effet, à ce qu'il me semble, là où il n'y a point des tués ou des blessés. A comparer donc le nombre innombrable des coups, qui se font dans une bataille, avec le petit nombre des tués & des blessés, on seroit tenté de croire, que le feu ne se faisoit que pour étourdir les oreilles & pour éblouir les yeux; Car il est certain, & 100. experiences l'ont démontrées avec la dernière évidence, qu'il n'y a qu'un de 80. coups, qui atteigne le but. Ne prenons entre une infinité d'exemples, que celui de

la bataille de Fontenoy. On fait, qu'en cette action sanglante les François eurent environ 6000. hommes de tués & de blessés.

Quelques centaines de plus ou de moins ne font pas une difference sensible. Il y avoit du coté des alliés environ 36000. combattans; deduisons de ce nombre les Hollandois & la Cavallerie, qui ne chargea point, il y aura 20000. combattans à feu. On fait encore, que ces 20000. hommes dechargèrent toutes leurs carouches, qui montoient à 36. pour chaque homme; mais supposons qu'ils n'en chargèrent que 20.; supposons, que l'Artillerie & la Cavallerie n'ait causée d'autre perte aux François que 500. hommes; voilà 400000. coups de mousquets contre 5500. morts & blessés, ou 73. coups contre un mort ou blessé, & encore il y a entre ce nombre des tués & des blessés de la bajonette.

Nous avons un exemple de plus fraîche date, qui demontre le peu d'effêt des trop promptes decharges. C'est l'affaire de Meér, près de Wesel, où le General Imhof attaqua les François. Il y avoit 5000. François, qui dechargèrent 6. fois au moins; voilà 30000. coups qui ne tuèrent & blessèrent que 300. Hanovriens, sans deduire ce que le canon & la bajonette y fit. Qu'on parcoure toutes les batailles, on ne trouvera que 80. coups tout au plus contre un tué ou blessé.

A l'affaire de Sandershausen en Hesse, un Regiment Hessois de l'aile gauche laissa approcher un Regiment François à 30. pas sans tirer un seul coup. Il fit alors une decharge générale. Combien croit-on que cette decharge générale, qu'on peut compter à 800. coups, ait tué & blessé? N'auroit-elle pas du renverser tout le regiment opposé? rien moins que cela. La perte étoit petite, quoique suivie pas la fuite de ce Regiment. Si donc à 30. pas le coup est si incertain, quel fruit en aura-t-on à 100. à 200. pas?

Si l'effet du feu étoit proportionné au bût qu'on se propose d'en retirer, il faudroit nécessairement que deux Armées d'égale force & d'un feu égal s'aneantissent en 2. à 3. coups. Mais il s'en faut bien: 20. à 30. coups n'y font pas une diminution sensible.

Ceux qui sont étrangers dans la guerre, ou qui n'ont pas réfléchi sur ce phénomène, s'en étonneront, & peut-être y aura-t'il des incrédules. Rien n'est cependant de plus certain, & cela ne se peut pas autrement. En voici la raison: les canons sont trop courts pour pointer avec justesse & pour les faire porter fort loin en ligne droite; on est par conséquent contraint de les élever & de tirer par une courbe; la charge du mousquet n'étant pas proportionné à la longueur, le coup est trop foible; & la poudre n'ayant pas assez de force, l'un & l'autre

concourt à rendre le coup foible & incertain : mais ce qui rend le feu encore plus incertain , est , que les boulets & bâles ont trop de vent ; par là l'élasticité de l'air échappé en proportion du jeu que la balle a , & l'impulsion est moins forte ; c'est encore par là que la balle perd sa direction paralelle , & s'éloigne du bût en pointant sur un certain objet. Mais qui a vû jamais pointer le Soldat ? On ne pointe point, on ne l'apprend pas au Soldat , & de la manière qu'on est accoutumé à charger ce seroit une peine perdue. Cette methode est trop incompatible avec le pointement : car les gens sont trop pressés, se heurtant & se touchant , & l'un empêche par consequent l'autre ; le mousquet est trop pésant pour prétendre que le Soldat, ayant l'objet en visière, attende le commandement à tirer ; il la laisse tomber & perd l'objet : la même chose arrivera quand le commandement se fait avant que chacun ait pointé ; & outre cela la crosse est trop droite pour pouvoir mettre en joue comme il faut.

Indepandemment de celles-ci il y a encore d'autres causes, qui rendent le feu incertain. La plupart des Soldats, dans les affaires serieuses, perd quelquefois l'usage des sens, & une fumée épaisse lui cache l'objet.

Si une seule de ces causes est suffisante à écarter la balle de l'objet , que ne feront pas toutes ensemble ? En verité je ne m'étonne pas , que  
tant

tant des coups qui se font dans une bataille, tuent & blessent si peu, je m'étonne au contraire, que, vû tant de causes qui concourent à faire des coups perdus, il y ait encore ce grand nombre de blessés & de morts.

Notre feu est incertain dans la moindre portée; il le doit être par conséquent encore davantage dans la plus grande, tel qu'il est dans la defense des fortresses. Qui ne fait pas, que toutes les defenses des fortresses se fondent sur la portée du mousquet, qu'on évalue à 60. verges ou 360. pas? ce n'est pas la faute des ingénieurs. Ignore-t'on que la routine veut qu'on mesure la ligne de defense depuis le flanc jusqu'à la pointe du bastion opposé? c'est une faute. Le mousquet étant conditionné comme il le doit & chargé comme il faut, peut & doit avoir la portée de 60. verges; on peut par conséquent en defendre le fossé & les ouvrages extérieurs, quoique l'angle saillant du chemin couvert, le lieu le plus exposé & le plus critique, soit oublié par la méprise de Mrs. les ingénieurs. L'éloignement de l'angle saillant du chemin couvert, est la cause de son peu de resistance; la vitesse du feu ou la charge foible est la cause du passage indisputable du fossé, de l'établissement des batteries & d'autres ouvrages; & l'incertitude du feu est la cause qu'on ne peut pas se servir des avantages que donne la disposition des ouvrages pour avoir en même temps

un feu en face , en revers , horizontal , d'en haut , d'en bas , &c. , sans courir risque de tuer autant ses gens propres que les ennemis. Voilà à quoi nous sommes parvenus par la vitesse de nôtre feu ; voilà une partie les causes du peu de résistance de nos fortresses.

Si notre feu , dont l'établissement a coûté tant de raffinement , tant de peine & tant de coups des bâtons pour l'inculquer au Soldat , est de si peu d'effêt à la guerre , il a encore la qualité d'être très coûteux ; combien de poudre , des bâles , des chariots ? Ces choses-là ne coûtent pas des petites sommes. Et à quoi servent-elles ? à en charger le Soldat , à embarasser les marches par le poids & par un plus grand train , à augmenter les fraix de la guerre , & à en jeter 79. parties de 80. à pure perte.

Quoique le préjugé & la bonne opinion qu'on a de la vitesse du feu , subsiste encore partout , on a vû des exemples dans cette guerre qui dévaste l'Europe , qui démontrent , qu'on a quelque fois une pratique diamétralement opposé à la Théorie. Ceux là même en ont donné l'exemple , & avoués tacitement que le feu n'est pas si terrible qu'on le croit , qui en ont porté la vitesse au degré le plus éminent & qui y ont surpassé les autres nations. Je parle des Prussiens.

Dans la Bataille de Pragues on se soucia peu du feu Autrichien ; On ne se fia pas même sur le



le sien propre quoique supérieur ; au lieu de perdre beaucoup de temps avec le feu, les Prussiens fondirent sur les ennemis avec la bajonnette.

L'affaire de Meer se decida de la même manière & sans que les Hanovriens eussent tiré un seul coup.

Pourquoi n'a-t-on pas fait usage du feu dans ces deux cas, & dans plusieurs autres que je pourrois citer ? Le méprise-t-on généralement ? Non. On ne méprise que celui de l'ennemi. On estime le sien ; & par une contradiction, qui n'est que trop commune dans les actions des hommes, on le méprise en même temps.

Si l'on a cherché à porter plus de coups à l'ennemi par la vitesse du feu, on a mal réussi ; car en comparant l'effet avec celui qu'on pourra trouver d'une autre façon, & dont on s'est éloigné par un faux principe, la différence sautera aux yeux. Convenons donc, que nous avons perdus jusqu'ici beaucoup de travail & des peines en rendant le feu plus vite. Les Prussiens y ont atteints la plus grande vitesse, qui soit possible d'atteindre ; mais ce n'est pas le feu tout seul qui puisse les rendre les vainqueurs des toutes les nations en guerre contre eux. On n'a qu'à s'informer des causes, qui ont décidé les victoires. C'est le coup d'œil pénétrant, la profonde connoissance de l'art de la guerre, l'esprit entreprennant, la présence du Roi, joint à l'adresse & à la discipline des  
Troup-

Troupes, qui a fait des merveilles. Sans prendre le flanc autrichien à la Bataille de Leuthen, le feu Prussien, auroit-il été 20. fois plus vite, n'auroit peut-être pas ébranlé cette Armée formidable.

Ce que je viens d'exposer du peu d'effet de notre feu pourroit faire naître le soupçon, que je voulois faire la guerre à tout feu généralement. Je suis très éloigné de cette pensée. Je fais bien, que tant que toutes les Puissances ne conviennent pas entre eux de n'en plus faire usage, il en faut, manque d'armes meilleures. Il y a beaucoup de situations & des circonstances, où l'on ne sauroit se passer des armes à trait. Si je fais donc voir la foiblesse de notre feu, ce n'est pas que je le méprise en general, c'est la methode que je critique.

Je m'imagine, qu'en faisant des décharges du canon & des mousquets le bût est d'atteindre l'ennemi, & d'en mettre tant qu'on peut hors d'état de nous nuire, en diminuant le nombre par la mort & les blessures. C'est l'idée que je m'en forme ; car je ne saurois croire qu'on veuille aveugler le Soldat par la fumée ni l'étourdir par le fracas, puisqu'en ce cas là on pourroit bien se passer des boulets & des bâles. Cela étant, comme personne n'en pourra douter, il s'en suivra très naturellement, que de plusieurs méthodes celle-là est la meilleure, qui repond le plus parfaitement au bût.

Ce n'est pas par le nombre des coups, ni par la vitesse toute seule qu'on tue l'ennemi; ce sont des coups en l'air, de la poudre & des bûles perdues. C'est par la justesse du coup, par la direction qu'on fait donner à la bûle sur l'objet, qu'on atteint. Voilà le principe véritable & fondamental sur lequel il faut régler les armes, la charge & la méthode de décharger, sans cependant oublier, qu'il faut combiner ce principe avec d'autres qui ne sont pas moins nécessaires. Ce sont la vitesse des décharges & la bajonnette. La vitesse des décharges est bonne: car plus des coups (mais des coups infallibles, je nomme ainsi ceux qui se font suivant le principe établi) on peut donner dans un même temps, plus de perte en souffrira l'ennemi; ainsi celui qui tire 4. coups infallibles pendant qu'un autre n'en fait que 2., a l'avantage sur le dernier. L'infaillibilité des coups précédé, la quantité & la vitesse du feu suit. Vouloir faire les armes & la charge propres à la vitesse, au préjudice de la justesse, c'est atteler les chevaux derrière le chariot, & prétendre que des gens, qui n'ont pas la liberté de faire des coups infallibles par l'empêchement de pointer, en fassent pourtant; c'est demander quelque chose d'incompatible & presque d'impossible. Il faut donc chercher auparavant ce qui peut rendre un coup certain & infallible, avant de raffiner sur le nombre & la vitesse.

La bajonnette est une arme si nécessaire & d'un usage si général, qu'il est impossible de s'en passer. Voilà donc encore une nécessité de la combiner avec le mousquet. Si l'on peut jamais s'éloigner du principe établi, & changer quelque chose au mousquet au préjudice d'un coup certain, c'est en faveur de la bajonnette ; car il est encore douteux lequel a l'avantage dans la guerre, ou du feu plus parfait ou de la bajonnette parfaite.

Ce n'est pas une pensée nouvelle, que je fais paroître ici. La pratique de tirer avec la dernière justesse, est aussi ancienne, que les histoires, qui en parlent. La sainte Ecriture nous en fournit plusieurs exemples. Les Juifs, nation la plus guerrière & la plus disciplinée relativement à leurs voisins, étoient exercés avec l'arc & la fronde jusqu'à ne manquer pas même un cheveu. Plusieurs, & je pourrois dire, la plupart des autres nations après eux, avoient la même adresse, temoins les auteurs grecs & romains, qui font les descriptions des guerres. Ce n'étoit pas pour la montre ou pour la curiosité. C'est une maxime de guerre, qu'on pratiquoit ; & si l'on veut se donner la peine de s'instruire dans l'histoire, on verra qu'elle a subsisté jusqu'à la période du changement des armes. Si je voulois citer tous les auteurs qui en ont écrits, je serois prolix sans nécessité. C'est la raison & l'expérience qui nous doit guider, &  
non

non point l'usage , la mode & les autorités ; nôtre feu est trop autorisé & en vogue générale, pour le combattre avec d'autres autorités & d'autres usages.

Quoique depuis l'invention de la poudre il y ait eu quelques uns, qui dans leurs écrits aient insistés généralement sur la justesse des coups, il y en a très peu , qui en aient parlé préféablement à la vitesse & au nombre. En lisant les actes de la diète des Comtes de la Wetteravie de l'an 16 ; j'ai trouvé un passage très remarquable , qui y a quelque relation. On déliberoit dans cette diète, sur les moyens d'écarter les Espagnols des frontières. Le Comte George de Nassau Dillenbourg, entre autres propositions sur ces moyens, s'étendit fort sur l'exercice des Troupes & sur les avantages à leur apprendre à tirer avec exactitude. Son discours fit assez paroître , que la vitesse du feu au préjudice de la justesse n'étoit pas de son goût ; & nous savons d'ailleurs que ce Comte s'entendoit fort bien en affaires de guerre. Mais ne nous arrêtons pas aux Sentimens & aux autorités, quelques respectables qu'ils soyent. Passons aux moyens de remédier aux deffauts du feu. Il ne fera cependant hors de propos, de jeter auparavant un coup d'œil sur la bajonette.

Nous avons vûs dans l'histoire succinte du changement des armes , qu'on a abandonné la pique en faveur d'un plus grand feu. Comme  
il

il falloit substituer à sa place un moyen équivalent contre le choc de la Cavallerie, contre la quelle il étoit impossible de résister, quoiqu'on se servît alors des cheveux de frise, on inventa la bajonette & on en fit un usage défensif. Peu à peu on sentit, que son usage s'étendoit encore plus loin. On s'en servit donc aussi offensivement, & avec un succès qui surpassoit les espérances. J'en ai déjà cité quelques exemples. L'histoire en fournit encore davantage & principalement celle de la présente guerre.

Quoique la bajonette telle qu'elle est, ait ses avantages & dans l'offensive & dans la défensive, elle n'a cependant pas encore toutes les qualités qu'on doit attendre des armes blanches. Pour arrêter la Cavallerie, pour enfoncer un ennemi, pour défendre un retranchement &c. il faut des armes blanches d'une longueur plus grande que les bajonettes.

Si nous avons peu d'exemples, que la Cavallerie ait culbutée une Infanterie en ordre se défendant avec bajonettes, on n'en doit pas conclure, que c'est une entreprise douteuse & impossible. On ne le tente point. Il n'y a que des spahis turcs qui s'en moquent. C'est-ce qui oblige les autrichiens à se mettre sur 4. rangs & à couvrir le front de cheveux de frise, & encore cette Cavallerie passe par tous ces obstacles. La bajonette est trop courte pour défendre l'approche de la Cavallerie. Si le premier rang de  
l'In-

l'Infanterie présente la pointe à la poitrine du cheval, le cavalier est à portée de l'atteindre avec le sabre ; Si l'on s'attache au cavalier, ce dernier a encore plus d'avantage, & le cheval continuant le choc, le renverse. C'est pour cela, que le Roi de Prusse pendant cette guerre a donné au premier rang de son Infanterie des bajonnettes plus longues que de coutûme. Dans les attaques de l'Infanterie avec la bajonnette, l'avantage est du côté de celui qui les a les plus longues. On fait ici abstraction de l'avantage du choc, de l'adresse, des préjugés, de la valeur &c. qui tous contribuent à la reussite de l'attaque : car, toutes choses égales de part & d'autre, la longueur decide, puisque j'atteinds sans être atteint. On peut dire la même chose de ceux, qui se deffendent à bajonnettes contre bajonnettes. Ainsi deux partis se joignant à armes blanches de même qualité, la force, l'adresse, la valeur l'emporte sur l'autre. Il n'y a pas d'avantage dans les armes blanches longues dans l'attaque de l'Infanterie, & de la defense dans l'Infanterie contre l'Infanterie, qu'autant qu'on les a plus longues que l'ennemi.

C'est tout autrement dans la defense d'un retranchement, des parties d'une forteresse & d'autres ouvrages, où l'ennemi doit grimper, soit par échelles ou autrement. C'est là qu'il faut absolument des armes blanches longues, pour l'atteindre pendant qu'il ne peut pas encore se ser-

vir de ses armes, & se former. Nos bajonnettes sont trop courtes à cet usage : car sitôt que l'ennemi a le sommêt du retranchement & le pied ferme, il a l'avantage. Mais si dans les circonstances, où mon feu est trop foible pour le repousser, j'ai des armes blanches d'une longueur convenable, il est absolument impossible qu'il puisse se former & encore moins réussir dans son entreprise.

J'ai assez fait voir, qu'il nous faut des armes blanches plus longues, que nous ne les avons actuellement, si ce n'étoit même que pour résister en plus grande seureté contre le choc de la cavallerie. Ce n'est donc pas sans raison, que le Comte de Montecuculi, le Chevalier de Folard & plusieurs autres écrivains militaires anciens & modernes, recommandent tant l'usage de la pique. On ne sauroit s'en passer, sans courir le plus grand risque, & sans s'appercevoir en plus d'une occasion, qu'il faut davantage que le feu, & que la bajonnette d'un pied de long. Mais outre que nos bajonnettes sont trop courtes, elles ont encore le deffaut d'être trop foibles, un choc léger les casse & les plie. Elles donnent avec cela trop de prise, puisqu'on s'en peut saisir, ou détourner le coup, & même l'arracher avec un peu d'adresse.

On pourroit demander, si les attaques avec la bajonnette avoient la préférence sur le feu ? La plus grande partie est pour le feu, mais je n'en



n'en vois pas la raison. Le feu étant également vif de l'un & de l'autre côté, toutes autres choses égales, ou bien l'hazard décide, puisque les bales sont dirigées par l'hazard, ou c'est qu'une partie se lasse d'être si long-temps exposée au peril. Il est vrai, que les avantages de ceux qui se defendent avec la bajonnette, semblent égaux avec ceux qui attaquent. Ils sont effectivement égaux à ne régarder que l'égalité des armes. Cependant l'agresseur a toujours l'avantage. Tous les exemples que nous avons de ces sortes d'attaques, prouvent & demonstrent que toutes attaques à la bajonnette ont réussi, & bien réussi. Quand on en cherche la cause, c'est le préjugé des attaqués, qui, ou étonnés & effrayés de la hardiesse, ou désespérant de se soutenir, perdent la trémontane; ou c'est la force du choc plus grand du côté de celui qui attaque, que du côté de celui qui se deffend. Quelle qu'en soit la cause, l'expérience est pour les attaques à la bajonnette. Sans vouloir décider cette controverse, il y a cependant de très fortes raisons à leur donner la préférence sur le feu.

Supposons pour un moment une égalité entre l'usage du feu & de la bajonnette, pour les succès d'une bataille. Je soutiens l'utilité de l'usage de la bajonnette. 1) C'est un principe incontestable, que ce qu'on peut faire par peu, n'a pas besoin de beaucoup, ou que le

B 2

plus

plus court chemin est le meilleur. Cela étant, il s'en suit, qu'on doit batailler à bajonnettes, puisque les affaires sont décidées si tôt qu'on s'est joint; & l'on s'est bien-tôt joint, quand on ne s'amuse pas tant d'heures avec le feu.

2) C'est un article important dans les dépenses de l'Etat que la poudre & les bâles, qu'on épargne par ce moyen, & 3) c'est peut-être un moyen à conserver, plus qu'on ne fait, la vie des hommes; car je ne saurois croire, que la perte en seroit si grande qu'elle l'est pendant 30. à 40. decharges.

Concentrons tout ce que nous avons dit jusqu'ici en peu de paroles. Le feu, pour être plus fort & de plus d'effet, doit être infaillible. La bajonnette est d'un usage excellent, pourvû qu'elle soit plus longue. Il vaut mieux attaquer à bajonnettes que se canoner, & charger.

Ces principes posés, les conséquences en decoulent naturellement, que pour faire des coups infaillibles, il faut avoir des armes & des charges propres à cet usage; qu'il faut pointer l'objet; que faute de pouvoir faire les bajonnettes, assez longues, il faut des piques; & que les armes blanches longues ont l'avantage sur les courtes.

On a plusieurs armes à feu dans la guerre. Il y a des mortiers, des Canons & des Mousquets. Quoique les premiers n'entrent pas tout à fait dans le sujet que je traite ici, je ne saurois m'empêcher d'en parler.

On a porté assez loin la justesse du jet des bombes, par l'observation, qu'elle décrit une parabole & par les principes tirés de la propriété de cette courbe. Il y a cependant tant de causes qui l'éloignent du bût, que le jet n'a pas encore cette justesse qu'il lui faut; & tant qu'il est difficile, je ne veux pas dire impossible d'y remédier, il sera toujours incertain. Il n'y a que la catapulte des anciens, que Mr. le Chevalier de Folard a deterrés de ses ruines & décrit, qui remédie à ce deffaut, & qui seule peut donner un jet certain. La force de cette machine est prouvée par plus d'une expérience, & j'ai fait l'épreuve d'une, de moyenne grandeur, qui, quoique defectueuse en plusieurs points, ne laissoit pas de jetter un poids de 40. *lb* à 1800. pas de distance. Il semble, que c'est encore le prejugué dominant, & la mode, qui en deffend l'usage; au moins vaudroit-il la peine de l'examiner, & de la comparer avec le mortier. Si elle ne surpasseroit le mortier que dans la justesse du jet; elle mériteroit un examen profond, mais elle le surpasse aussi en plusieurs autres points. Elle est d'un transport plus facile; elle coute moins; elle épargne une grande quantité de poudre; son usage est plus général. Elle vaut autant dans les batailles que dans les sièges; elle procure des avantages par mer comme par terre: bref, 10. catapultes valent 40. mortiers dans l'effet. Si je pouvois

m'étendre sur son usage, il me seroit facile à démontrer, qu'un vaisseau de guerre avec 4. catapultes semacquerait d'une autre armée de 100. Canons; & que sur terre on pourroit anéantir la Cavallerie.

Les Canons étant les instrumens avec lesquels on atteint l'ennemi de fort loin, on ne sauroit prêter trop d'attention sur leur qualité & leur construction. Pour qu'un Canon tire fort loin, & que le coup en soit certain, il lui faut une certaine longueur: car étant trop court, si la charge est forte, la poudre ne s'enflamme pas entièrement; si elle est faible, le coup ne porte pas loin; & on fait que le plus subtil pointement, principalement dans l'éloignement de l'objet, est sujet aux meprises; c'est pour-quoi les couleuvrines se pointent avec plus de justesse & portent plus loin. Je pourrais faire plusieurs rémarques sur le renforcement de la portée, mais il y a en a peu qui n'en sachent autant que j'en pourrais dire.

Quoiqu'il soit nécessaire d'avoir des pièces de campagne plus longues qu'elles ne sont d'ordinaire, il en faut aussi des courtes, pour en tirer à cartouches: car la longueur est contraire à la vitesse. Il y a une grande différence entre la vitesse du feu à cartouches, & celui des boulets & des mousquets. Je suppose, qu'on ne commence à tirer à cartouches avec la vitesse accoutumée, qu'à la portée de 300. pas, avec

le canon de 3.  $\frac{1}{2}$ ., & à 80. pas avec le mousquet. En ce dernier cas l'objet est assez près, & l'angle sous lequel on le voit est d'une grandeur trop sensible, pour qu'avec un pointement léger & par l'éparpillement des bâles on le puisse manquer, au lieu que dans un plus grand éloignement de l'objet, il faut non seulement rendre les charges plus solides, mais pointer aussi avec exactesse, si l'on ne veut par faire des coups à la mode ou des coups perdus. Il faut donc des pièces longues pour les boulets, & des courtes pour les bâles à cartouche.

Je prévois l'objection, qu'ayant la moitié des pièces longues & des pièces courtes, on y perdrait plus qu'on n'y gagneroit, puisque celles-là ne seroient pas de grand usage, sitôt que l'ennemi seroit à portée des cartouches, leur charge demendant trop de temps. J'en conviens. Une Artillerie de campagne, composée des couleuvrines seroit peu de miracles, quand l'ennemi s'en approche à 300. pas. Là une décharge à cartouches en vaut six avec la couleuvrine. Je rends justice aux pièces courtes & aux cartouches, sans demordre de ma proposition. Il y a un moyen fort simple à combiner les avantages des couleuvrines avec celles des pièces courtes, sans prejudicier à la vitesse des décharges à cartouche, à l'économie & au nombre des canons. Peut-être en épargneroit-on encore & feroit-on un feu plus vif. J'en ai de-

montré ailleurs la possibilité, & en ai fait les épreuves avec l'applaudissement de ceux qui en ont faits l'examen. La portée en étoit de plus de 1800. pas en ligne droite, par conséquent plus que le double d'une pièce de 3.  $\frac{1}{2}$ .

Il y a peu à dire sur la qualité du mousquet par rapport à la justesse du coup. Tout le monde en fait l'essentiel. Ce qu'il y a de plus contraire, en nos mousquets, à l'exactitude du coup, c'est la pesanteur. Un Soldat jeune, foible, ou petit, ne le sauroit manier avec cette adresse que demande la charge & le pointement; en le couchant en joue, tout le poid est concentré dans la main gauche, & cela dans la main gauche étendue. Il faut le rendre plus léger; à quoi bon tant de ferraille, de cuivre, de bois? c'est, il est vrai, pour le rendre plus durable! mais seroit-il impossible à lui donner la même solidité en diminuant ce poid? à quoi sert ce grand calibre de 12. à 14. bâles la livre? un fusil de 16. bâles de calibre peut avoir une portée encore plus grande que celui-là, & peut-être ne seroit-il pas si difficile de diminuer la grosseur du fer (par conséquent le poid) sans diminuer le moins du monde sa résistance contre l'effort de la poudre; mais en ce cas on les doit forger & composer tout autrement qu'on ne les fait actuellement. On s'y prend un peu trop cavalièrement.

Par rapport à la combinaison de la bajonnette avec le mousquet, on ne sauroit ôter beaucoup de sa lon-

longueur, parce qu'il y a une nécessité plus grande à rendre les bajonnettes plus longues, que plus petites. Mes mousquets auront donc la longueur de 4. pieds & demi y compris la croisse, & 7. pieds & demi avec la bajonnette. Ils seront de 16  $\frac{1}{8}$  de calibre, légers & durables en même temps. La bajonnette sera plus forte & ne donnera pas de prise. Il n'y a pas de difficultés en cette construction, & la solution de ce Problème sera très aisée à celui qui y medite. Passons du mousquet à la charge.

Que le canon & le mousquet soit de la condition la plus avantageuse, on n'en fera pas un coup exact, à moins qu'on ne le charge avec les précautions nécessaires. Il faut pour cela de la poudre très bonne & des boulets & bales exactement rondes & sans vent. La poudre, dont on se sert communement pour les mousquets, est d'une qualité trop foible, & salit l'ame par les ordures qu'elle y laisse après quelques décharges, ce qui affoiblit le coup & rend l'entrée de la balle difficile. La poudre la plus fine est la meilleure, & il seroit aisé à démontrer, que son usage n'est point contraire à l'economie, puisque cette poudre a plus de force, & qu'on gagne par la diminution du poid, ce qu'on perd par le prix.

Quoique je sois pour les cartouches sans vent dans le cas où l'on charge l'ennemi de loin, je n'exclus cependant pas celles qui sont d'un calibre moindre, & qui roulent dans l'ame.

Mais je ne veux pas l'usage des derniers, que quand l'ennemi est à la portée de 80. pas. L'angle sous lequel on voit alors l'objet, est assez grand pour ne le manquer point, & peut-être en cette distance 4. petites bâles ajoutées seroient d'un effet plus grand que dans un éloignement de 2. à 300. pas.

Un coup infailible demande le pointement. C'est - ce que chaque chasseur fait. Il faut donc exercer le Soldat à pointer le plus justement & le plus vite qu'il est possible. On apprend tout par l'exercice. C'est là le moyen de donner cette adresse au Soldat, qu'il lui faut pour combiner la vitesse des decharges avec un coup exact. Il n'y a pas de difficulté à l'apprendre homme à homme, mais la difficulté consiste dans la combinaison du pointement avec une quantité d'hommes, qui n'ont pas la liberté de pointer, parceque l'un heurte & empêche l'autre. Le 3<sup>me</sup> rang, à moins qu'il ne soit de beaucoup plus grand que le second, est empêché par le premier & le second; & ce qui y fait la difficulté la plus grande, c'est que le commandement à faire feu, est incompatible avec l'exactitude du pointement; on fait d'ailleurs, que dans les affaires de science les decharges par pelotons & par divisions se changent bientôt en un feu confus; ce qui est absolument contraire au pointement: car seroit-il possible, qu'un homme du second ou troisième rang, pût pointer &



& decharger avec exactitude pendant que l'homme de devant l'embarrasse ? Il n'y a que le premier rang seul qui en ait la liberté. On ne sauroit donc faire des decharges exactes, ni avec les trois-rangs, ni avec 2. à la fois. Il n'y a qu'un rang qui puisse faire feu. Le premier rang ne peut pas s'y employer, par les raisons que nous verrons en son lieu. Le troisième y est encore moins propre, parcequ'il faudroit que le second rang mit le genou par terre, ce qui a des grands inconveniens en bien d'occasions, outre que le moindre mouvement d'un des 2. rangs feroit un coup perdu. C'est donc le second rang qui est le plus propre à ces sortes de decharges. Ne soyons pas en peine, que nous perdions deux tiers du feu par l'inactivité du premier & troisième rang. Nous verrons par le parallèle que nous ferons dans la suite, que nous y gagnerons.

Je ne crois pas, que les précautions que nous venons de décrire pour rendre les coups exacts soyent superflus. Je fais bien qu'il y en a peu qui n'en sachent les regles, mais je fais aussi qu'il y en a qui n'y mettent pas toute l'attention qu'elles meritent. Je crois non plus, que les principes posés trouvent quelque contradiction ; car qui en doute, n'a qu'à donner un mousquet chargé comme de coutume à un chasseur, & le fusil du chasseur à un Soldat qui n'entend pas les regles du pointement, pour en tirer sur un objet quelconque, & l'on verra que l'un & l'autre  
fera

fera bien des coups perdûs ; on verra la même chose en mettant le chasseur dans un peloton.

Quoique le premier rang soit le plus propre pour le feu, on ne peut cependant point l'y employer, parcequ'on en perdrait trop d'avantages ; Nous avons vû ailleurs, que la deffen-  
se contre la Cavallerie, les attaques de l'Infanterie, les defenses des retrenchemens & plusieurs autres opérations de guerre, demandent des armes blanches d'une longueur plus grande que ne sont les bajonnettes. C'est donc au premier rang que je destine des piques de 14. à 16. pieds de long ; & comme les manœuvres avec la pique ne sont pas incompatibles avec le bouclier, je ne vois pas de difficulté à le lui accorder. Il faut croire pour l'honneur de nos ancêtres, qu'ils n'en ont quittés l'usage, que parcequ'ils doutoient de pouvoir le rendre à l'épreuve du mousquet sans le rendre trop pesant, ou qu'ils ne le pouvoient point combiner avec l'usage du mousquet ; car c'est trop mépriser l'humanité, d'exposer les hommes sans nécessité.

Nous savons maintenant les moyens à rendre un bouclier de 4. pieds de hauteur sur  $1\frac{1}{2}$  de largeur assez leger pour être porté avec commodité, & assez fort pour resister aux bales de mousquets. On ne doit pas craindre que son usage ne soit pas general. Il vaut autant dans les aproches, que dans les fortresses, dans l'attaque

attaque que dans la defense, dans les batailles que dans les sièges, contre la Cavallerie que contre l'Infanterie. C'est un rempart portatif & un appuy aux mousquets du second rang, pour pointer avec la dernière justesse. Ne craignons donc pas que ce soit un fardeau inutile. Comptons, que si nous perdons le feu du premier rang, nous conservons nôtre monde, & nous retrouvons cette perte d'une autre façon avec usure.

Si l'on veut rassembler ce que nous avons dit sous un point de vue, on verra qu'il n'y a point de changement dans nôtre Tactique. Il n'y en a que dans les armes & dans la methode d'en faire usage. Le premier rang a des piques & des boucliers, le second charge l'ennemi de loin & à coups infaillibles, & le troisiéme joint son feu à cartouches à celui du second à l'approche de l'ennemi à 80. pas. Je veux encore que les Bas-Officiers ayent des bons fusils avec la bajonette.

Pour faire voir que cet arrangement est d'un usage general dans toutes les differentes operations de la guerre, nous parcourrons l'usage qu'on fera & des differents feux & des differentes armes.

Si l'ennemi m'attaque dans la campagne, je le canonne à 2000. pas. Je fais avancer mes Bas-Officiers au devant de l'ennemi à 300. à 400. pas, ou aussi loin que la seureté le permet, se  
por-

portant devant le front de l'armée où bon leur semble. Ils trouveront toujours occasion à se mettre à couvert. Un arbre sert à l'un de rempart, à l'autre une fosse ; une partie trouve un chemin creux, une autre une colline ou des broussailles, bref, où il n'y a rien de tout cela, ils se mettront sur le ventre. On n'a qu'à les laisser faire, le peril & le soin de se conserver rend industrieux. Ces partis chargeront l'ennemi, & à mesure qu'il avance ils se retirent & se replieront sur leurs bataillons respectifs, où ils reprennent leurs places & leurs factions. C'est alors que les canons chargeront à cartouches, & que le premier rang met le genou par terre, se couvre du bouclier en l'appuyant sur la terre & qu'il baisse la pique, pendant que le 2. rang après avoir bien chargé, appuye le mousquet sur le bouclier. Le 3<sup>me</sup> rang ne seroit qu'un Spectateur, si l'on ne lui pouvoit donner dequoi travailler. Son ouvrage est de charger le mousquet du 2. rang, en lui donnant celui qui est déjà chargé. Par ce moyen le feu sera plus suivi. Sitôt que l'ennemi vient à la portée de 80. pas, les deux rangs le chargent successivement à 5. bâles, & à son approche à quelques pas de la pointe de la pique, le premier rang se mêt debout en se couvrant du bouclier, qu'il a au bras gauche ; les autres rangs baissent la bajonnette ; & au lieu d'attendre le choc, ils fondent eux mêmes sur l'en-

l'ennemi. Mais si c'est de la cavallerie qui approche, on l'attend, on fait charger les cavaliers par les Bas-Officiers, qui formeront le 4<sup>me</sup> rang.

Si c'est moi qui attaque l'ennemi en rase campagne, pendant que je me forme je fais avancer ces mêmes Bas-Officiers avec les mêmes precautions, & en marchant à l'ennemi les partis rejoindront leurs corps. On peut alors charger l'ennemi par le second rang, & le 3<sup>me</sup> à la distance mentionnée, ou, si l'on veut, marcher droit à l'ennemi sans charger, en l'abordant à piques & à bajonnettes.

En deffendant un camp retranché les partis sortent comme dans les autres cas, & y rentrent à l'approche de l'ennemi. Le premier rang met ses boucliers sur le parapet, ne laissant qu'autant d'espace, que le second rang y puisse passer le mousquet. Les autres rangs se conduisent comme dans la deffense en rase campagne; & sitôt que l'ennemi commence à grimper, le premier rang fait usage de sa pique comme les 2. autres de la bajonnette, pendant que le 4<sup>me</sup> charge les objets qui se présentent. La même manœuvre se fait dans les approches & dans les fortresses.

Dans l'attaque d'un camp retranché, il n'y a que le feu à canon qui soit de quelque effet. Tout autre feu est perdû, à moins que le terrain ne présente quelques éminences à portée du mousquet, où l'on puisse placer les tireurs  
les

les plus exacts, sans craindre leur feu pour les propres Troupes. En ces sortes d'attaques la vitesse des pieds est préférable au feu le plus violent. Le peril diminue à proportion qu'on s'approche du retrenchement. On n'a donc qu'à s'avancer en se couvrant du bouclier, & chercher à gagner le haut du parapet, & les piques decideront bientôt la controverse. Comme il n'y a pas de grande difference entre cette attaque & celle des approches, des redoutes, des maisons, & des parties d'une forteresse, elle se fait de la même manière.

Si je destine une partie des Bas-Officiers à charger l'ennemi de loin, c'est qu'ils ne sont pas de grand service pendant ce temps là, qu'ils ne rangent point dans les bataillons, & que par consequent l'ordre, qu'on doit toujours conserver soigneusement, ne se derange point par leur absence. Je presuppose en outre, que ces gens là, ayant plus d'ambition & étant plus raffinés que le Soldat, s'acquitteront mieux de leur employ & auront plus d'émulation. Et quoique leur nombre ne soit pas assez grand à pouvoir former un quatrième rang suivi, ils se porteront là où le choc est, ou doit être le plus rude, & continueront le feu suivant les circonstances.

Ce n'est pas assez d'avoir vû l'usage des piques, du bouclier, & généralement de cet arrangement décrit; il en faut voir aussi l'effêt & les avantages. A moins que l'effêt & les

avan-

avantages n'en foyent pas plus grands, que la méthode accoutumée, ce seroit folie d'y changer la moindre chose. Un paralelle nous mettra en état de juger de la difference d'un feu à la mode & d'un feu certain & infaillible.

Posons, pour rendre le paralelle d'autant plus sensible, qu'à la bataille de Fontenoy les Alliés avoient agi suivant ces principes. Omettons la difference de l'Artillerie. Il est évident, que pendant qu'on s'est rangé en Bataille jusqu'à l'attaque de l'Armée même, chaque Bas-Officier, dont nous ne comptons que 50. sur 1000. hommes, ait pû faire 10. decharges. Ce n'est pas trop, vû que la formation a duré plusieurs heures; voilà 10000. coups infaillibles. Comme je ne compte qu'une décharge infaillible sur 2. de la manière accoutumée, ce qui n'excédera apparemment pas la vraisemblance, au lieu de 20. decharges qu'on a fait effectivement, on n'en auroit fait que 10. Et comme ce n'est que la troisième partie qui auroit déchargée, il n'y auroit eû que 6600. hommes au lieu de 20000.; il est évident encore, que ces 6600. hommes en dix decharges infaillibles, auroient tués & blessés 6600. hommes, ce qui fait avec les 10000. des Bas-Officiers, la somme de 76000. Mais n'en comptons que la moitié. Voilà donc 38000. de tués & de blessés. On voit bien que je

C

n'ou-

n'outre point ce calcul : car si j'y voulois mettre en ligne de compte, l'effet du troisième rang, de l'artillerie, de la bajonnette, de la cavalerie ; si je supposois les décharges plus vite, comme elles le seront effectivement, & tous les coups infaillibles, la somme seroit exorbitante.

Ceci suffiroit déjà, pour voir la différence du feu à la mode & du feu infaillible. Il n'y aura rien à redire ; & qui y met quelque doute, s'en peut aisément convaincre par l'expérience.

Qu'on joigne des planches à 6. pieds de hauteur, sur 66. pas de largeur. C'est à peu près la hauteur d'un homme & le terrain que 100. hommes occupent. Qu'on fasse décharger pendant un temps limité 100. hommes à 200. pas de distance sur ces planches, de la manière accoutumée ; & ce temps fini, on comptera le nombre des bûles qui ont passées par ces planches. Peut-être que pendant 8. décharges il ne s'en trouvera pas 10. Après avoir bouchés les trous, on fera charger à la même distance, & pendant le même temps un nombre égal des hommes, mais à coups infaillibles ; il est très certain, qu'ayant des bons mousquets, bien chargés & pointés avec la dernière justesse, on trouvera toutes leurs bûles passées par les planches. Et si l'on ne compte que 4. décharges, ces 33. hommes



y auront portés 132. bâles. Cette expérience prouvera avec la dernière évidence, la solidité de ma proposition.

Faut-il encore d'autres expériences? Nous en avons déjà dans cette guerre. Qu'on demande aux François pourquoi ils craignent & évitent tant les rencontres avec les chasseurs Hanovriens? Pourquoi 200. ne tiennent pas contre 100? Est-ce parceque ce sont des chasseurs? Ont-ils plus de valeur? Ni l'un ni l'autre. C'est parcequ'ils tirent avec la dernière justesse, qu'ils ne manquent pas l'objet, & cet objet est toujours l'Officier.

Ce qui rend ce feu encore plus avantageux, c'est que la fumée étant 6. fois moins épaisse, n'ôte pas la vuë de l'objet; que la portée des mousquets, aussi bien que des canons, étant nécessairement plus grande, on atteint l'ennemi, sans qu'il puisse reciproquer ce feu, & que pendant que les trois rangs en sont aux mains avec l'Infanterie ou la Cavallerie, le quatriéme peut encore charger.

Etant une fois prévenu qu'un feu tel que je le propose, surpasse celui d'à la mode ou ne lui est pas inferieur, je ne crois pas, que la pique & le bouclier trouve de contradiction. Si l'on a fait tant des merveilles avec nos bajonnettes courtes; que ne fe-

ra pas la pique soutenue avec les bajonnettes longues? la Cavallerie respectera ces armes; il ne sera plus si facile d'emporter un ouvrage d'assaut; on trouvera à qui parler en escaladant un rempart ou en attaquant un retranchement. Elles perceront partout, sans craindre d'être percé, & il n'y a pas une des différentes opérations dans la guerre, où elles ne fassent pas des merveilles. Ces sont des choses trop connues de ceux qui entendent la guerre, pour m'y arrêter; car je ne connois pas un homme de guerre, qui ne convienne de l'utilité des armes blanches longues. Si l'on a été jusqu'ici contre l'usage de la pique, ce n'est pas qu'on ait douté de leur utilité, c'est qu'on a été trop prevenu du feu.

Le bouclier n'a pas moins d'avantages que le feu & la pique. Si jusqu'ici le feu a fait perdre une infinité d'hommes, deux tiers en seront conservés: car le bouclier couvrant  $\frac{2}{3}$  de l'homme, il est évident qu'il n'y a de prise que d'un tiers; avantage des plus considérables. Il en donne encore d'autres, c'est qu'il peut tenir lieu des sacs à terre, dont l'employ est d'autant plus dangereux, qu'un boulet, qui en touche un, aveugle d'ordinaire les Soldats, par le dispersément de la terre ou du sable; qu'il sert d'appui au second rang en chargeant, &

que

que par la diminution du peril, il rend le Soldat plus audacieux, entreprenant & actif.

Relativement au Soldat, ce même système lui procure quelques utilités : un mousquet plus léger & la moitié des cartouches le decharge de quelques livres. C'est peu, mais ce peu ne laisse pas d'avoir un avantage.

L'économie y trouve aussi son compte. Il n'y a pas de difference dans le prix des mousquets; & l'armure du premier rang ne surpassera pas l'armement d'un autre rang. Il n'y a pas de difference en cela, mais elle se trouvera dans la poudre & les bâles. N'y ayant que la troisième partie qui charge, & cette partie ne faisant que la moitié des decharges, il y aura  $\frac{2}{3}$  de poudre & des bâles d'épargnés; ce qui fait sur une Armée de 50000. hommes, chacun à 36. cartouches, 45. quintaux de poudre & 90. de plomb, ensemble 2000. florins d'Allemagne d'épargne. C'est peut-être l'affaire d'une seule journée. Mais quelle épargne dans un Siège, où l'on jette tant de poudre & des bâles en l'air. On n'y regarde point; c'est une bagatelle; Je ne l'ignore pas, mais il suffit d'avoir démontré, que ce système n'est point contraire à l'économie: car quelque utile qu'une proposition soit en soi-même,

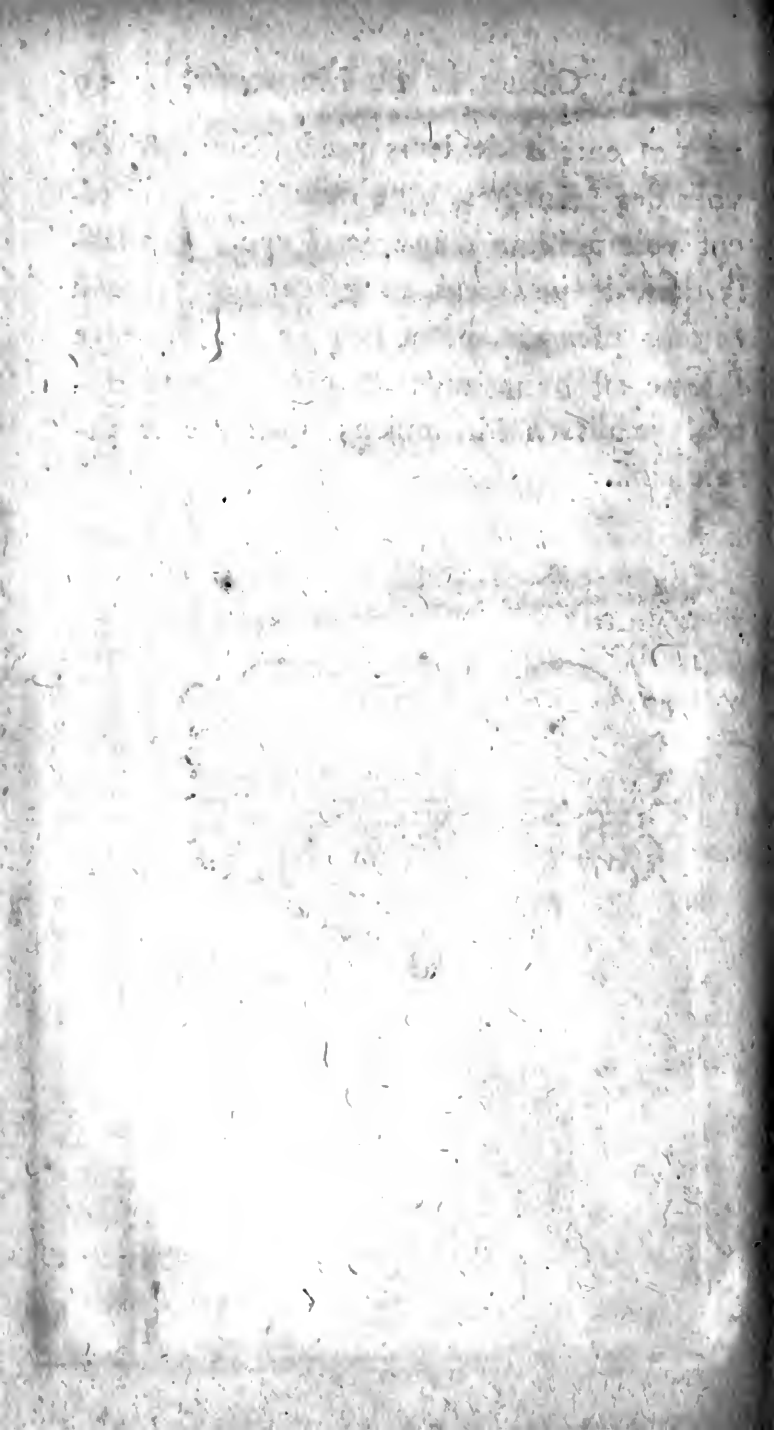
me, quand elle conduit à des grandes dépenses, elle perd son prix.

Ce système, quand même il seroit préférable au nôtre, dira t'on, n'aura plus les mêmes avantages, quand l'ennemi l'adopte. Je n'en disconviens pas. Les causes étant égales, l'effet sera égal. Mais on conviendra en récompense, que le premier venant, a l'avantage sur l'autre, & que l'expérience de tous les jours demontre, que quoiqu'on soit convaincu de l'excellence d'un système, quel qu'il soit, l'exécution trouve toujours des difficultés. L'excellence du système militaire Prussien a l'approbation de tout le monde. On en fait les maximes & les regles. Qui l'imité? Combien de temps a-t'il fallu à Pierre le grand à apprendre de Charles XII? à force d'être battus, les autrichiens ont enfin été forcés de se former en quelque manière sur le modèle de ceux qui leur ont donnés tant des leçons.

Ce n'est au reste pas à moi à juger de l'utilité du système décrit; Les auteurs systématiques ont presque tous le deffaut d'être  
un

un peu entêtés de leurs productions, & d'y voir des avantages, que d'autres n'y sauroient voir à l'aide d'un microscope. J'en laisse donc le jugement au lecteur non prevenû & sans préjugés; & au lieu de dire, que ce système est bon, utile, & preferable au nôtre, je dis en Pirrhonien, qu'il me le paroît ainsi.





entre Pöma et Kaerigstein blaque des Prussiens depuis le commencement du Sept. jus-  
qu'au 13. Oct.  
1756.

Echelle d'une lieue.



a. Quartier de S.M. le Roi de Prusse. b. Postes de l'armée Prussienne. c. Les Saxons campés d. Communications des Prussiens. e. abbatis que les Sax. firent. f. abbatis que les Pruss. firent. g. l'armée Saxonne se cant. campée près du L. d'Elben. h. l'onde des Saxons. i. Pont sur lequel payèrent les Sax. pour se rendre aux Contributions. i. Les Sax. après leur sortie du Camp. kelle lieu ou se fit la Capitulation.

a. Erster Haupt-Quartier Ihro Maj. des Kön. in Preußen. b. Kgl. Preuss. aufgestellte posten. c. Sächsischen Truppen Component. d. Communications-Brücke der Preußen. e. Vorhaus u. Versteckungsweg der Sachsen. f. Vorhaus in dem Preußen. g. Sächsisches brücken. h. Brücke worüber die Sächs. Armee passirte. als sie sich mit der Österreichern vereinigen wollte. i. Sächsisches retrade unter d. Lützowstein, abwo sie mit den Preußen die Capitulation errichtete. k. das Dorf Sengpen, wo Ihro Königl. Maj. in Preuss. nach der Capitul. ihr Haupt-Quartier gehalten. u. mit den Sächsischen Königl. Prinzen gesesslet.





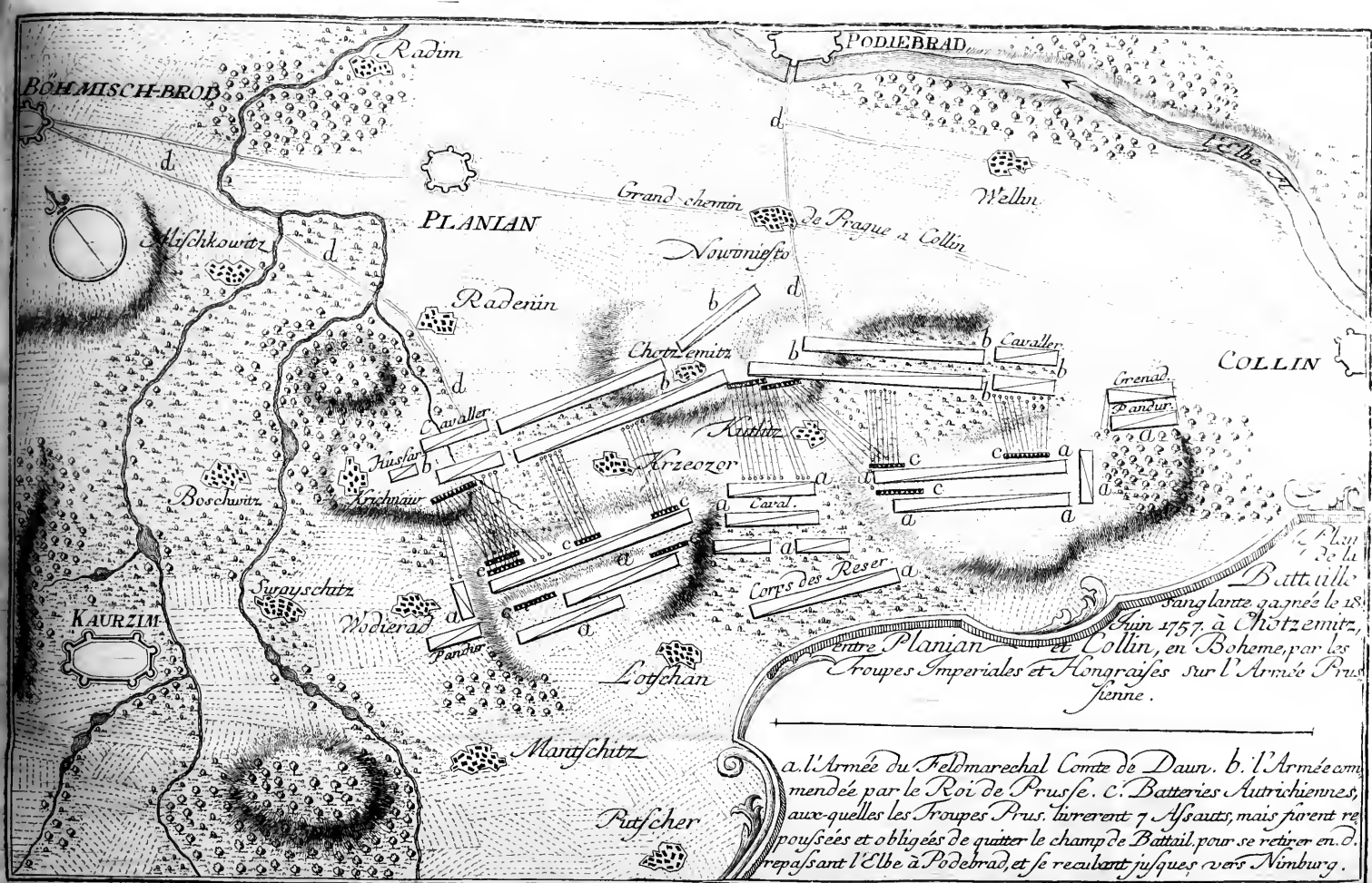
PLAN  
de la Bataille de  
**LOBESCHUZ**  
entre l'Armée Autrichienne et Prussienne  
Sous les Ordres de S. M. le Roi de Prusse et  
le Comte de Broune  
arrivée le 1. Octob. 1756  
Dessein par un Volontaire.

PLAN  
der Schlacht bey  
**LOBESCHÜTZ**  
Zwischen  
dt. Österreichischen und Preussischen  
Armee  
Unter Anführung des M. des Königs  
von Preussen  
u. des Herrn Graf v. Brunn, Exzellenz  
Königl. Königl. Feld-Marschall, u. d. Stelle  
d. 1. Octobr. 1756  
gezeichnet v. d. Herrn v. einem Polierstein

*Explication*

- a. Batteries d'artillerie.  
 b. Chemin creusé.  
 c. Chemin creusé du côté des fossés qu'il passait.  
 d. Batt. des Pruss pendant la Batt. pour l'entrée de Paris.  
 e. Des canons dans les quelles avaient posées des Pontons et d'autres canons qui formaient des batteries pour l'attaque.  
 f. Camp de l'armée Pruss. la veille du combat.  
 g. Hussards qui les Pruss. prirent la veille du combat avec le chemin creusé.  
 h. Canons Pruss. qui étaient sur l'ail. gauche d'Alf. M.  
 i. Can. Batt. qui soutinrent pendant la charge.  
 l. mouvement de l'ail. gauche des Pr. qui produisit la prise de Longjumeau.  
 m. D'offensive batteries.  
 n. D'offensive Batter.  
 o. Heile Wege wo einzig Pr. Batt. während der Schlacht waren, die Canal, zu unterhalten.  
 p. Weidende Grenadiere die Pionniere von der Oase zurückführte und welche von den Preuss. vernichtet waren.  
 q. Lager der Preuss. Armee den Tag vor der Schlacht.  
 r. Heile derer die Preuss. sich bemächtigten den Tag vor der Schlacht mit den kahlen Wegen.  
 s. D'off. Colon welche es hinten stand der Preuss. Inf. angriffen.  
 t. Pr. Canal welche die Pruss. unterhalten während der Schlacht.  
 u. Bewegung des Pionniers, die die Pionn. u. Longjumeau.







# TABLEAU SUCCINT

DES

PREMIERES CAMPAGNES

DE LA

GUERRE PRESENTE

EN ALLEMAGNE.

---

**L**es faits inattendus ont droit de nous surprendre , mais notre admiration n'est dûe qu'à l'enchainement des causes qui les préparent. Parcourons l'histoire du Roi de Prusse depuis un an. Quel tableau dans un petit espace ! que d'événemens resserrés dans un intervalle aussi court ! Quel dénouement imprévu , mais étroitement lié aux faits qui sembloient le moins l'annoncer !

Ambitieux dans ses vûes , hardi dans ses travaux , ce Prince entreprend de se créer une grandeur nouvelle sur les ruines d'un pouvoir auquel il doit le sien. Ces armées formidables qu'il semble n'avoir disciplinées que pour menacer par elles la liberté de ses Co-Etats , enflent son courage & flattent ses espérances. Le génie des Chefs , la valeur des Soldats,

A

l'acti-

---

l'activité du Monarque, tout annonce des progrès brillans & rapides. La fortune le seconde, la victoire marche devant lui; l'Allemagne tremble; la plûpart de ses Princes sont consternés.

Déjà les admirateurs de cette vertu guerrière qui étonne & qui éblouit, le mettent à côté de Gustave & de Charles XII. On oublie le motif de ses démarches, en faveur de l'éclat de ses succès. Ce sont eux qui décident de sa gloire !

Mais sa fortune n'est encore qu'à la moitié de la carrière qu'il se propose, & la mesure de ses injustices est déjà remplie. Sa prudence l'abandonnant, la faute d'un jour rend infructueuse la prospérité la plus grande. Les excès auxquels il s'est porté en Saxe, ont été le signal de ses malheurs.

Telle est l'esquisse d'un tableau, sur lequel toutes les Nations attachent aujourd'hui leurs regards: tel est le cannevas d'une histoire digne de toutes nos réflexions. J'entreprends de le remplir; mais qu'on n'attende point de moi ces détails plus curieux qu'intéressants, & qui amusent l'imagination sans nourrir l'esprit. Je ne prétends point décrire tous les faits, & je ne les

les parours que pour les faire ſervir de matière aux obſervations les plus importantes, peut être même aux leçons les plus utiles.

## LA CAMPAGNE DE 1756. EN BOHEME.

Auſſi-tôt auprès la Capitulation de *Königſtein*, le Roi de Pologne, privé de ſes ſoldats & dépouillé de ſes États, par un Prince qui ne ceſſoit de répéter qu'il n'étoit point en guerre avec lui, étoit parti pour Warſovie. Le Roi de Pruſſe alla bientôt joindre ſon armée en Bohême: ſes ordres étoient déjà donnés au Maréchal de Schweſſin. Secondé par les conſeils d'un auſſi grand Général, il ſe flattoit de marcher droit à Prague, où il ne défefperoit pas d'établir ſon quartier d'hiver.

„ Mr. le Marechal Comte de Broune  
„ s'étoit poſté proche de Lowoſitz, & l'oc-  
„ cupa le 30. Sept.

„ Le Roy de Pruſſe s'étoit tenu caché  
„ dans les Gorges & Montagnes d'Auſſich  
„ & de Töplitz; & ſelon toutes les Ap-  
„ parences, il avoit formé le Projet de  
„ ſuprendre le Comte de Broune. Ce qui  
„ autoriſe cette Conjecture, c'eſt une Let-  
„ tre, qu'il a fait tomber entre les Mains

„ des Autrichiens , par laquelle il mar-  
„ quoit à Mr. le Marechal Comte de Schwe-  
„ rin , que les Saxons lui feroient perdre  
„ patience , si la Negligence des Autri-  
„ chiens ne le consoloit du tems , qu'il  
„ perdoit avec le Piquet de Saxe. Il fei-  
„ gnit de croire Mr. le Maréchal de Brou-  
„ ne encore à Kolin, & dans quelque coin de  
„ la Bohême il plaça Mr. le Prince de Pic-  
„ colomini ; la ruse ne pouvoit en impo-  
„ ser qu'à des Novices : & si les disposi-  
„ tions , que le Roy de Prusse fit en conse-  
„ quence , n'eussent pas été meilleures  
„ que son stratagême , sa reputation eut  
„ été ensevelie à Lowositz ; mais enfin les  
„ Autrichiens y avoient déjà planté le Pi-  
„ quet avant d'avoir intercepté sa Let-  
„ tre , & ils sçurent dès le 30. l'après Mi-  
„ di , qu'il marchoit à eux avec toutes ses  
„ forces. On se prépara au Combat , &  
„ le lendemain 1. Octobre , dès les trois  
„ heures du Matin les Avant Postes com-  
„ mencerent à tirer. Le Roi de Prus-  
„ se avoit profité de la Nuit pour garnir  
„ les hauteurs de la Gorge de Welmina , par  
„ les Depouilles des Arsenaux de Saxe :  
„ il y établit plusieurs batteries de grosse  
„ Artillerie. Son Infanterie déboucha par  
„ cette Gorge , & se forma également sur  
„ les



„ les hauteurs à droite & à gauche, sou-  
„ tenue par 12. Regiments de Cavalerie,  
„ chacun de 5. Escadrons, & un de 10.  
„ Elle fit ses plus grands efforts contre la  
„ droite de l'Armée Autrichienne.

„ Dès les 7. heures du matin le Com-  
„ bat s'engagea: la Canonade Prussienne  
„ fut terrible ; la Cavalerie Autrichienne  
„ la soutint avec une tranquillité admira-  
„ ble. La Cavalerie Prussienne se présenta,  
„ elle deploya une nouvelle manœuvre,  
„ & voulut operer dans les regles d'un  
„ Corps d'impulsion. Les bons vieux Cui-  
„ rassiers, & Dragons, fondirent bien ser-  
„ rés sur les Escadrons Prussiens, les rom-  
„pirent à grands Coups de sabre, & les  
„ chasserent. Ils se rallierent sous la Pro-  
„ tection du feu d'Artillerie, qui partoît  
„ des hauteurs, & revinrent à la charge;  
„ mais ils furent forcés une seconde fois, &  
„ si malmenés, qu'ils se retirerent enfin  
„ derriere leur Infanterie, & ne reparu-  
„ rent plus.

„ Le Roi de Prusse chercha à plusieurs  
„ reprises à faire entamer l'Infanterie Au-  
„ trichienne, mais il fut toujours repoussé.  
„ Jamais combat n'a été soutenu avec  
„ plus d'ordre, de vivacité, & d'achar-  
„ nement.

„ Mais enfin le Monarque voyant qu'il  
„ ne pouvoit percer nulle part , redoubla  
„ ses efforts contre une hauteur sur la  
„ droite Autrichienne , garnie de Croates  
„ & de quelque Infanterie. Il reussit à  
„ mettre le feu , par des boulets rouges ,  
„ à la petite Ville de Lowosiz ; & ayant  
„ mis, moyennant cet accident, les Troup-  
„ pes placées sur la hauteur en question ,  
„ entre le feu de l'Attaque & l'incendie de  
„ Lowosiz , il les força à se replier sur la  
„ plaine , & a lui ceder leur Poste ; ce  
„ qu'elles firent pas à pas & dans le meil-  
„ leur Ordre. Et c'est là à quoi se re-  
„ duit le Triomphe du Roi de Prusse , qu'il  
„ a fait annoncer en Saxe & à Berlin par  
„ 24. Postillons , & par une infinité des  
„ Courriers , qui repandirent en Europe  
„ sa prétendue Victoire. Il l'a payé de la  
„ perte de sept à huit mille hommes de  
„ ses meilleures Troupes. Le feu cessa  
„ entièrement de part & d'autre à 3. heu-  
„ res de l'après midi , & les deux Armées  
„ demeurèrent en présence l'une de l'aut-  
„ tre le reste du Jour & toute la Nuit ,  
„ chacune gardant le terrain qu'elle avoit  
„ occupé avant la Bataille. Le lendemain  
„ au grand Jour l'aile droite Autrichien-  
„ ne se mit en marche pour reprendre le  
„ Camp

„ Camp de Budin , & fut suivie de l'aile  
„ gauche ; & ce mouvement , ils ne le firent  
„ que pour se rapprocher de leurs Vivres ,  
„ dont les chariots , comme cela arrive  
„ ordinairement , s'étoient retirés pendant  
„ la Bataille.

„ On ne perdit de part & d'autre ni  
„ Canons , ni Drapaux , ni Etendarts ;  
„ & si la Victoire n'attachoit sa gloire  
„ qu'au Nombre de ses Victimes , jamais  
„ Prince n'auroit été plus décidemment  
„ battu que l'a été le Roi de Prusse à Lo-  
„ wosiz , puisque ses morts & blessés vont  
„ au triple de ceux des Autrichiens , qui  
„ ne passent pas 2. mille hommes : ceux-  
„ ci lui ont fait d'ailleurs plusieurs Cen-  
„ taines de prisonniers , & ils ont enterré  
„ ses morts. “

C'est ainsi que la prudence & l'activité  
du Maréchal de Broune arrêterent l'exécu-  
tion du projet , & forcerent le Roi de  
Prusse de renoncer à une entreprise qui lui  
avoit paru facile. Bientôt il fait rentrer  
son Armée en Saxe , en dispose les quar-  
tiers à portée des gorges & des passages qui  
conduisent en Bohême , & revient à Dres-  
de. Le Maréchal de Schwerin retire aussi  
ses Troupes , & leur donne des quartiers  
dans le Comté de Glarz.

## CONDUITE DU ROI DE PRUSSE EN SAXE PENDANT L'HYVER.

Le séjour du Roi de Prusse à Dresde réduisit la Reine à une situation encore plus triste que celle dont elle avoit jusques-là essuyé tous les desagremens: on lui interdit la liberté d'envoyer des Couriers au Roi son époux; on lui ôte une partie de son Palais: véritablement prisonnière elle ne peut voir que les personnes sur lesquelles le Roi de Prusse veut bien ne point concevoir de soupçons, & il en a sur tous ceux qu'elle honore de sa confiance. Dès le 14. Novembre le Comte de Broglio, Ambassadeur de S. M. T. C. reçoit, dans le Palais même de cette Princesse, un ordre de Sa Majesté Prussienne, qui lui enjoint de quitter Dresde. Il laisse auprès de la Reine un Agent, destiné à la correspondance si legitime & si naturelle d'une mere tendre avec une fille chérie. Cet Agent est renvoyé au bout de quelque tems & conduit au-delà de la frontière. Privée de tout secours, manquant souvent du nécessaire, cette auguste Princesse est réduite à retrancher sa table, afin de fournir aux besoins d'une foule d'Officiers réduits à l'indi-

l'indigence, pour être demeurés fidèles à leur Souverain.

Pendant ce tems-là deux grands objets occupent S. M. Prussienne: le soin de se rendre maître de tous les trésors de la Saxe, & celui d'augmenter ses armées en épuisant un Etat qu'il nomme lui-même un *Dépôt sacré*.

Pour remplir l'un & l'autre projet, à quels funestes moyens a-t-il recours? Il avoit fait saisir tous les métaux, & toutes les provisions qui étoient dans les magasins des mines. Il fait mettre le scellé sur la monnoye de Dresde, & confie celle de Leipfig au Juif Ephraïm: cet honnête-homme qui, lorsque les Saxons n'ont plus d'argent pour fournir aux contributions, veut bien en avancer pour eux, & recevoir pour la moitié de leur valeur, leurs effets & leurs meubles. Ce nouveau Directeur des monnoyes altere les espèces, & diminue leur poids: étrange, & nouveau moyen de s'approprier l'or & l'argent d'un Etat, & de ruiner son commerce! (a)

A 5

D'un

(a) La différence de ces nouvelles espèces aux anciennes, est une perte de 20. pour cent sur les gros, de

D'un autre côté les contributions redoublent, & se levent avec une rigueur dont il n'y a point d'exemple: tantôt ce sont des subsides dûs à la protection que S. M. accorde à l'Etat; tantôt ce sont des *douceurs* que les Peuples doivent aux soldats qui les écrasent: ici ce sont des sommes nécessaires pour l'habillement des troupes; là des dédomagemens dûs pour quelques uniformes que les Saxons ont emportés. On multiplie les prétextes, on aggrave les peines. Indépendamment des contributions (dont l'état est arrêté par le Directoire de Guerre, & par les ordres de S. M.) chaque Commandant de Corps, chaque Officier Général est le maître d'exiger ce qui lui convient, & de punir arbitrairement l'indigence & l'impuissance du malheureux. Si S. A. R. M. le Prince de Prusse

---

de plus de 29. sur les doubles gros, & de plus de 36. pour 100. sur les pièces de 16. gros. Le Juif Ephraïm a obtenu du Directoire le renouvellement de quelques anciens Edits, pour obliger les particuliers de porter leur or & leur argent à la monnoye, & un ordre pour se faire délivrer les deniers déposés à la caisse de la Steuer.



Prusse veut bien fixer (a) ce qui doit être fourni chaque jour à titre de *douceurs*, & aux Officiers subalternes, & aux Soldats; il laisse une libre carrière à la *discretion*, c'est-à-dire à l'avidité de l'Officier Général. Si ce Prince a la générosité de déclarer que, *quoiqu'en sa qualité de Commandant Général il puisse porter ses prétentions très haut, il veut bien cependant ne rien exiger pour sa personne*: il a soin d'avertir en même-tems qu'il a des *Adjudans Généraux*, qui ne sont point obligés au même désintéressement; & ceux-ci se font payer en deniers comptans celui de S. A. R. Tous les autres Cercles sont également traités. On voit de toutes parts sur les chemins, des voitures pesantes & chargées de l'or & de l'argent des Peuples. C'est envain que ceux-ci font au Monarque qui les opprime, les représentations les plus touchantes: il semble toujours joindre dans ses réponses l'ironie à la rigueur; on diroit qu'il veut insulter froidement des malheureux, dont les rroupes dévorent  
la

---

(a) Déclaration du 16. Novembre 1756. & adressée au nom de S.A.R. aux louables Etats du Cercle de Baudissin.

la substance. Ainsi pour justifier le changement & l'altération des monnoyes, qui excitent les cris de tous les ordres de l'Etat, il répond *qu'il veut laisser au Roi de pologne, lorsqu'il rentrera dans ses Etats, un plan d'administration PLUS PROFITABLE.* Ainsi une Ville qui a obtenu d'être déchargée d'une contribution énorme, à condition qu'elle recevroit & nourriroit un certain nombre de troupes, est ensuite condamnée à payer à ces troupes à titre de *douceurs*, & indépendamment de la subsistance, une somme qui excède de beaucoup la contribution qu'elle avoit cru éviter. Le Prince royal de Saxe, hazardet-il une lettre pour obtenir quelque adoucissement à tant de rigueurs? S. M. Pr. ne lui répond, *qu'en le priant de ne point abuser de son INDULGENCE (a).*

Les recrues se levoient pendant ce tems-là dans tous les Cercles de la Saxe, avec la même cruauté que les contributions. On a vû autrefois les Romains se faire des citoyens de tous les habitans des Provinces conquises, qu'ils avoient ac-

contu-

(a) V. cette Lettre dans la Gazette d'Utrecht, No. 22. de l'an 1757.



coutumés à leur Gouvernement; mais on ne les a point vûs s'aveugler sur leurs propres intérêts, au point de chercher parmi des peuples opprimés & mécontents, des défenseurs & des appuis de leur République : Rome eût été mal défendue, si elle eut créé des Legions mi-parties de Parthes & de Gaulois, & si elle eut été réduite à enchaîner ses Soldats jusqu'au moment où il falloit les envoyer à l'ennemi.

Tel est cependant, le spectacle que le Roi de Prusse a donné à l'Allemagne. Chaque Cercle de l'Electorat de Saxe étoit forcé de fournir à un jour indiqué un certain nombre de soldats : il falloit enlever le laboureur à sa charue, le marchand à son commerce, l'époux nouvellement marié à son épouse en pleurs. Le Magistrat ferme, qui refusoit de se prêter à ces cruautés, ou celui qui plus foible, ne pouvoit avec tous ses soins compléter le nombre de ces malheureuses victimes, étoit mis aux fers & menacé de la mort. Les prisons étoient pleines de citoyens : au mois de janvier on arrêta dans la Ville de Dresde par ordre du Commandant Prussien, une foule d'artisans & d'enfans de famille, qui d'abord enchaî-

enchaînés, ne pouvoient obtenir leur liberté, qu'en promettant de porter les armes pour l'ennemi de leur Souverain. On alla, dans de certains villages (a), jusqu'à tirer sur les habitans qui fuyoient. Un Juge voulut s'opposer à cette violence; une mere tâcha de défendre son fils: le Juge fut blessé par les soldats Prussiens, & l'enfant tué sous les yeux de sa mere. A Leipfig on enleva une multitude de bourgeois: on les voyoit attachés deux à deux, sur des chariots découverts, escortés par des soldats sous les armes, & suivis de loin par leurs peres, leurs femmes, leurs enfans, qui remplissoient l'air de leurs cris. Menoit-on ces infortunés au supplice? Non: ces bras chargés de fers étoient destinés à servir un nouveau Maître, dont ils détestoient les rigueurs. Tels étoient les soldats dont on recrutoit les troupes Prussiennes: on ne leur ôtoit leurs liens que pour leur mettre les armes à la main.

Aussi, le Roi de Prusse les regardoit-il moins comme un renfort pour son Armée, que comme un espèce de nantissement qui lui assuroit de nouvelles sommes.

---

(a) A Lifsdorff, Gaz d'Utrecht, No. 10.

mes. Disons mieux, c'étoient des captifs inutiles, qu'il devoit revendre à leur patrie; il se faisoit même payer d'avance le prix de leur liberté. Leurs biens-fonds étoient vendus par ses ordres. L'argent que l'on en tiroit passoit dans les coffres de leur nouveau Maître. Ceux qui n'ayant rien, ne pouvoient mettre leur rançon en dépôt entre ses mains, venoient-ils à se délivrer de leur captivité par quelque action de vigueur? leurs malheureux concitoyens étoient forcés de payer eux-mêmes des taxes énormes, à titre d'indemnité. Est-il étonnant que la Saxe ne paroisse aujourd'hui qu'un vaste désert, dans lequel on ne trouve que des vestiges de désolation & de misère, les villages abandonnés, les terres incultes, les grandes forêts coupées & dégradées, des malheureux errans dans la campagne, & n'assouvissant leur faim que de ce qu'ils peuvent encore ou arracher à leurs compatriotes opprimés, ou dérober à leurs vainqueurs avides? Telle est l'idée que l'on doit se former de cet Etat, que le Roi de Prusse nomme un *dépôt sacré* entre ses mains!

Les Gazettes étrangères ont publié, que c'étoit par de telles ressources que le  
Roi

Roi de Prusse avoit trouvé le moyen de porter l'état de ses troupes jusqu'à 200000 hommes. Je ne voudrois pas garantir la fidélité de ce calcul ; mais je demande à tout homme sensé, de quelle force peut être une armée, dont la moitié est sans cesse occupée à maintenir l'autre sous le joug. Est-ce un peuple d'esclaves qui fait la force des Rois ? Non, c'est la soumission volontaire, c'est l'amour du Prince & le zèle du citoyen, qui entretiennent la subordination même dans les armées ; & quel fond peut-on faire sur des soldats, qui dans un jour de bataille ne cherchent chacun en particulier qu'à se garantir du danger, & font en secret des vœux pour la destruction du pouvoir injuste sous lequel ils gémissent ?

Aussi avons-nous vû plusieurs de ces Régimens, que S. M. Prussienne avoit crû s'attacher, en faisant prophaner par ses Aumoniers l'auguste cérémonie du Serment Militaire, se soulever contre la violence, dès qu'ils ont pû imaginer qu'elle seroit plus foible que leur zèle. La gloire du Régiment de Frédéric Auguste, & le nom du brave *Richter* vivront long-tems dans les fastes de l'Electorat de

de Saxe (a). Le bataillon du Prince Xavier, qui vainqueur des Prussiens, vint offrir à son légitime Souverain des armes encore teintes du sang de ses Ennemis, méritera dans tous les tems les éloges dûs au courage, à la vertu, & à la fidélité. Que de Saxons ont depuis imité cet exemple! Disons mieux, en est-il quelqu'un, qui libre de retourner au service de son Maître, lui ait préféré celui de Sa Majesté Prussienne? On a osé appeller *desertion* ce retour si naturel de l'esclavage à la liberté!

B

Je

---

(a) Ce Regiment avoit été mis en quartier à *Lubben* & à *Guben*: il fut depuis commandé pour se rendre à Berlin; on le désarma avant de le mettre en route, & on le fit marcher par deux chemins différens. L'une des deux troupes eut le bonheur de rencontrer les Chariots qui portoient les armes. Alors elle ne consulte que son courage, fond sur les conducteurs des équipages, les met en fuite & s'empare des armes & des munitions. Ils vont joindre ensuite leurs Camarades à qui ils rendent leurs armes, chassent leurs Officiers, & prennent tous ensemble la route de la Pologne, commandés par le Sergent *Richter*. Ils furent souvent aux prises avec un détachement Prussien qui les poursuivoit: ils arriverent enfin heureusement sur la frontiere de Pologne. *Richter* fut fait Capitaine par S. M. Pol.

Je passe rapidement sur ces événemens funestes, comme on passe sur des ruines au-delà desquelles on s'imagine trouver un pays moins ingrat. Mais toute cette affreuse histoire ne présente que des malheurs. Le Roi de Prusse, las sans doute des violences qui se commettent en son nom, se flata de mériter en Bohême celui de conquérant. Mais ce titre si cher à l'ambition, ne peut couvrir, par la gloire même qui accompagne le vainqueur, que les projets d'un injuste agresseur.

## CAMPAGNE DE 1757. EN BOHEME.

Sur la fin du mois de Février, le Major Général Dingersleben fit assembler tous les Officiers Saxons qui étoient à Dresde prisonniers de guerre. Il leur ordonna de quitter cette capitale avant le 17. Mars, & de se retirer les uns à *Wittenberg* & à *Lubben*, les autres à *Guben* & à *Eisleben*, d'où il leur fut défendu de sortir sans une permission expresse de Sa Majesté Prussienne. Ces braves & malheureux guerriers avoient jusques-là subsisté des bienfaits de la Reine, qui les nourrissoit de sa table. Privés de  
cette

cette ressource unique, ils se trouvoient réduits à la plus déplorable extrémité : leurs représentations furent inutiles, il fallut obéir, & attendre l'occasion de se retirer de cet esclavage injuste.

Cette injustice affligea plus sensiblement la Reine de Pologne, que la dureté des procédés qui n'augmentoient que ses propres besoins : il y avoit long - tems qu'elle ne recevoit plus aucune portion de ses revenus, dont le Roi de Prusse s'étoit emparé, & il en convient lui-même dans un Ecrit publié pour sa justification (a). Au mois d'Avril il resserra encore la captivité de cette Princesse. Il rassembla auprès d'elle les Princes ses enfans, qui avoient jusques-là logé dans un palais particulier, désarma la Garde-Suisse qui avoit toujours veillé à la sûreté de la Maison Royale, & lui substitua un détachement de Grenadiers Prussiens, qui eut ordre de ne laisser entrer que les personnes nécessairement attachées au service des personnes Royales. La Com-  

B 2
tesse

---

(a) V. l'Ecrit intitulé Réfutation, &c. & la Gaz. d'Utrecht, No. 29. An. 1757.

Dans cet Ecrit, après avoir fait le compte du peu que la Reine de Pologne avoit reçu dans les com-  
mence-

tesse de Bruhl venoit d'être renvoyée avec indignité (a); le Comte de Wackerbarth-Salmour, Ministre d'Etat de Sa Majesté Polonoise, & Grand Maître de la Maison du Prince Royal, avoit été conduit à la citadelle de Custrin, malgré son grand âge & la considération dûe à sa personne & à sa dignité.

Tels étoient les adieux que le Roi de Prusse faisoit à la Reine de Pologne, en s'éloignant de Dresde. Déjà toutes les mesures étoient prises pour entrer en Bohême. Les plus belles forêts de la Saxe avoient fourni des fascines en abondance. Tous les chariots, tous les chevaux du pays avoient ordre de suivre l'armée. Déjà elle étoit rassemblée dans le Voigtland, & partagée en trois corps qui devoient prendre chacun une route séparée, & dont les mouvemens étoient tous concer-

---

mencemens, on ajoute: *Mais depuis que le Roi de Pologne a fait joindre ses troupes à l'armée Autrichienne . . . depuis qu'il a ainsi commencé à agir en ennemi déclaré, trouvera-t on étrange que le Roi cesse de fournir aux besoins d'une Cour aussi mal intentionnée pour elle, que l'est celle de Dresde?*

(a) V. le Suppl. de la Gaz. d'Utrecht, No. 34.



concertés avec ceux que devoit faire le corps de troupes qui étoit en Silésie. Le Roi de Prusse arrivé à *Lockowitz*, donnoit ses ordres avec cette confiance qui caractérisent son génie. Dès le 10. Avril le Prince Maurice d'Anhalt-Dessau, qui commandoit un des corps détachés de l'Armée, n'étoit plus qu'à quatre lieues d'Egra. Pendant ce tems-là une autre armée sous les ordres du Prince de Brunswick-Bevern se rassembloit en Lusace, & se trouvoit en état de donner la main au Maréchal de Schwerin, dont les troupes, après avoir occupé les Principautés de *Neiss*, de *Munsterberg* & de *Schmeidnitz*, devoient se rassembler sur la gauche de la *Neisse*, dans un camp entre la ville de ce nom & la forteresse de *Glatz*.

Ainsi depuis Egra jusqu'à *Neiss*, toute la frontiere de Bohême étoit environnée de troupes ennemis. Le Duc d'Artemberg du côté d'Egra, le Général Serbellony en tête du Maréchal de Schwerin, le Maréchal de Broune à *Budin*, n'avoient pû encore malgré toute leur diligence rassembler les troupes nécessaires pour s'opposer à cette invasion. Le 18. Avril le Maréchal de Schwerin arrivé à *Landsbut*

B 3

débou-

déboucha en Bohême par les gorges qui séparent la partie inférieure de ce Royaume d'avec la Silésie, & chassa devant lui quelques détachemens peu en état de retarder sa marche. Cette invasion avoit pour objet de faire une diversion, & d'attirer de ce côté, la plus grande partie des forces des Autrichiens.

Aussi pendant que le Maréchal de Schwerin s'avançoit du côté de la Silésie, le Prince Maurice d'Anhalt entroit en Bohême par les défilés du Voigtland, & par le cercle *d'Ellenbogen*; & le Roi de Prusse, secondé par les soins du Maréchal de Keith décampoit de *Lockowitz* & marchoit à la tête de trois colonnes.

Le Duc d'Aremberg dont les troupes couvroient Egra, arrêta les troupes du Prince Maurice, & obligea quelques uns de ses détachemens qui s'étoient postés en avant, de se replier sur le Voigtland, & de rejoindre le gros de l'armée à *Plauen*: cet habile Général sauva *Egra*, & disposa tellement ses troupes depuis cette place jusqu'à *Joachimsthal*, qu'il fut impossible aux Prussiens de pénétrer plus avant de ce côté. Alors le Prince Maurice n'eut plus d'autre objet que de rejoindre la grande Armée en côtoyant l'Eger.

Le

Le Prince de Bevern fut plus heureux. Après avoir fait plusieurs mouvemens pour en imposer aux troupes Autrichiennes, il partagea les siennes en trois corps, qui marchaient chacun par un chemin séparé. Le 20. Avril ils se trouverent tous les trois rassemblés sur les hauteurs par lesquelles on débouche de la Lusace dans le Cercle de *Buntzlau*, & le lendemain se donna le combat de *Reichenberg*, entre l'Armée de ce Prince & le corps de troupes Autrichiennes, commandé par le Prince de Löwenstein & le Comte de Lacy. Ce combat, dans lequel les Prussiens furent d'abord repoussés avec perte, coûta environ 1000. hommes aux Autrichiens. Les Prussiens n'ont eu garde de convenir de leur perte, & ils ont été les maîtres d'exagerer celle de leurs ennemis; car ils demeurèrent les maîtres du champ de bataille, & s'emparèrent de quelques magasins.

Le même jour que se donnoit ce combat, le Roi de Prusse quittoit *Lockomitz*. Son Armée marchoit sur trois colonnes, & suivoit la gauche de l'Elbe. Elle se porta sur *Costa*, *Hellersdorff* & *Peterswald*, pénétra en Bohême par *Königsmald*, & delà s'avança à *Aussig*, pour se porter du

B 4

côté

côté de *Töplitz*, pendant que le Prince Maurice s'avançoit vers *Laun*, le Prince de Bevern sur l'Elbe vers *Leitmeritz*, & le Maréchal de Schwerin dans le Cercle de *Königsgrätz*, où le Général Serbellony n'étoit pas encore assez fort pour lui résister.

C'est ainsi, que du 18. au 21. Avril, quatre armées entrèrent à la fois en Bohême. Le centre où ces lignes redoutables devoient aboutir, étoit la ville de Prague, dont le Roi de Prusse se regardoit déjà comme le maître.

Le Duc d'Aremberg avoit été forcé d'abandonner la frontière pour ne point être coupé par ce torrent rapide : il marchoit par le cercle de *Rakonitz*, & Mr. de Broune qui sentoit la nécessité de s'assurer la communication avec ce Général, s'étoit avancé au - devant de lui, de *Budin* à *Welmaren*. Le 27. les Prussiens passent l'Eger entre *Laun* & *Lobochowitz*, & s'avancent pour se placer entre Prague & l'armée Autrichienne. Le Maréchal de Broune qui a deux objets, l'un de se joindre au Duc d'Aremberg, l'autre de conserver sa communication avec Prague, remplit l'un & l'autre en se portant à *Mikowitz*. Là se joignirent les deux Armées après des marches également honorables aux deux

Géné-

Généraux, dont la prudence & l'activité triomphèrent des difficultés que le Roi de Prusse croyoit insurmontables,

D'un autre côté le Comte de Konigsegg toujours pressé par le Prince de Bevern, qui s'étoit aussi flatté de le couper, passa l'Elbe & vint se poster à *Brandeis*; en sorte qu'il ne resta sur la droite du Fleuve que le Général Serbellony, toujours occupé à suivre les mouvemens du Maréchal de Schwerin.

L'armée rassemblée à *Mickowitz* n'étoit pas encore assez forte pour arrêter celle du Roi de Prusse, qui avoit été jointe à *Linay* par le corps du Prince Maurice. Elle repassa la *Moldaw* par les ordres du Prince Charles de Lorraine. L'aile gauche vient camper aux portes de Prague, & la droite en tirant vers *Brandeis*, donne la main au Comte de Konigsegg, qui se rapproche d'elle.

Les Prussiens fiers de ces mouvemens qu'ils appellent une retraite, s'avancent & viennent le 2 & le 3 Mai se placer sur la montagne Blanche, d'où ils découvrent Prague, tandis que le Maréchal de Schwerin vient lui même camper à quatre lieues de cette capitale, proche de l'Elbe, & derrière l'Armée Autrichienne.

Le 5 un détachement Prussien se porte à *Seldtz*, & y établit des ponts sur la *Moldam*. Le Roi de Prusse à la tête de ce détachement joint l'armée du Marechal de Schwerin qui avoit passé l'Elbe, & prend la résolution le 6, d'attaquer l'armée Autrichienne.

Là se donna cette bataille meurtriere, qui a pensé décider du sort de la Bohême, & peut-être de la liberté de toute l'Allemagne. L'aile gauche des Autrichiens étoit appuyée à la montagne de *Ziska*, & la droite vers *Sterboboli*. Le Roi de Prusse résolut de tourner leur camp, & son Armée défila par *Potschernitz*, en prenant par la gauche. La manœuvre de l'armée du Maréchal Schwerin avoit obligé la seconde ligne des Autrichiens à se replier sur la premiere en forme d'équerre. Le Maréchal de Broune qui s'aperçut du mouvement ordonné par le Roi de Prusse, défila par la droite pour ne point se laisser prendre en flanc. L'Infanterie Prussienne, après avoir passé par *Bichowitz* & traversé des marais & des défilés, attaqua vivement l'aile gauche Autrichienne, & fut repoussée avec la même vigueur.

La cavalerie Autrichienne qui étoit à la droite, attaque pendant ce tems l'aile gauche

gauche des Prussiens & la renverse sur la seconde ligne. Là fut tué ce brave Maréchal de Schwerin, à qui le Roi de Prusse a dû tant de succès, & qui disgracié après la bataille de *Molwitz*, & rappelé depuis parce qu'il étoit nécessaire, avoit à force de services obligé son Maître à lui pardonner sa réputation. Les Prussiens, malgré cette perte, reviennent trois fois à la charge, & sont également culbutés. Alors la seconde ligne tire elle-même sur les débris de la première, pour l'obliger de retourner au combat, & passe sur des tas de morts & de blessés pour recommencer l'action. Cette ligne est à son tour mise en désordre: les autrichiens se croient sûrs de la victoire, poursuivent l'ennemi, lui prennent des canons, des drapeaux & des prisonniers.

On combattoit avec un succès bien différent à l'aile gauche de l'armée Autrichienne. La redoutable infanterie des Prussiens étoit revenue à la charge, & avoit mis le désordre parmi les rangs qui lui étoient opposés. Le Roi de Prusse s'aperçoit alors de la même faute qui fit gagner à ses troupes la bataille de *Dresde* en 1745. Il voit un vaste intervalle entre l'aile gauche des Autrichiens qui reculoit, & l'aile

l'aile droite qui poursuivoit les vaincus. Il profite de ce vuide, y pénètre avec plusieurs colonnes, & conduit de la cavalerie fraîche, destinée à prendre par derriere la droite de l'armée ennemie. Cette aîle jusques-là victorieuse se voit enveloppée de tous côtés: le desordre & le trouble regnent bien-tôt partout; la terre est couverte de morts. Une partie de l'infanterie Autrichienne se fait jour, rejoint la gauche & se retire avec elle en disputant le terrain jusqu'à Prague. Le reste de l'armée, forcé d'abandonner le champ de bataille, & dans l'impossibilité de se rallier, se retire avec précipitation du côté de *Beneschau*, où le 8. il se trouva environ 16000. hommes rassemblés avec une partie du bagage & toute l'artillerie de réserve.

Le Roi de Prusse, n'avoit pas besoin de faire imprimer des Dissertations pour démontrer qu'il avoit gagné cette bataille. personne ne lui a disputé cette victoire. Quant à la question, de savoir si les forces de l'Imperatrice Reine étoient absolument détruites, le Marechal de Daun l'a décidée dans la suite, d'une maniere qui souffre moins de réplique, que tous les Mémoires des Ecrivains Prussiens.

Il ne faut pas se dissimuler, que cette  
perte



perte jetta la consternation dans la Bohême, & fit trembler pour sa capitale. Elle recevoit une garnison très-considérable, mais elle n'étoit pas en état de la nourrir long-tems. Les Prussiens animés par leurs premiers succès, se croyent déjà possesseurs des richesses de cette capitale. Le blocus en est bien-tôt formé ; les batteries sont disposées : le Roi de Prusse ennemi des retards, ordonne de brûler, d'écraser & de détruire.

Pendant ce tems, le Maréchal de Daun qui avoit pris le commandement de l'armée auparavant conduite par le Général Serbellony, & à qui il avoit été impossible de joindre l'armée sous Prague, avoit rassemblé ses troupes à *Böhmisch-brod*. Il se replia sur le Camp de *Colin* pour y attendre les restes de l'armée qui s'étoient réunis à *Beneschau*, tant le corps de troupes légères commandé par le Général Nadaſti, que différens autres renforts de cavalerie & d'infanterie qui étoient en marche. Cette armée se fortifia & s'augmenta en peu de tems ; mais elle n'étoit pas encore en état de marcher au secours de Prague, & de risquer une seconde action.

Les marches & les contremarches de ce Général, qui tantôt s'approchoit des frontières

tières de la Moravie, tantôt paroïssoit s'en éloigner, faisoient triompher les prussiens. Le Prince de Bevern qui suivoit cette armée, la regardoit comme battue d'avance, par la terreur des armes Prussiennes. Le Roi de Prusse faisoit publier chaque jour des Ecrits, dont l'objet étoit de prouver que les Autrichiens s'étoient mal défendus; il sembloit que le vainqueur consentît à diminuer sa propre gloire, en insultant à la pretendue foiblesse & au découragement de ses ennemis.

Cependant chaque mouvement du Maréchal de Daun avoit un but. Ici c'étoit une position avantageuse dont il falloit empêcher les Prussiens de se saisir. Là c'étoit un corps de troupes dont il falloit favoriser la jonction : chaque marche des Autrichiens grossissoit leur armée, & le dirai je ? les Prussiens vainqueurs perdoient tous les jours une foule de soldats qui abandonnoient leurs drapeaux.

Le Roi de Prusse devant Prague, témoin plus d'une fois de la valeur des assiégés, n'en étoit pas moins sûr de se rendre maître de cette capitale. Elle étoit bloquée depuis le 8. Mai; & depuis que les batteries avoient été établies, 10000 bombes, & plus de 20000 boulets rouges avoient

avoient brulé & détruit une partie de cette ville infortunée. La garnison & les habitans font réduits aux dernières extrémités. Mais l'exemple des villes de Saxe, où le Roi de Prusse étoit entré comme ami, les déterminoit à tout souffrir, plutôt que de l'admettre dans leurs murs comme leur vainqueur & leur maître. Encore quelques jours, la faim & le feu eussent délivré S. M. Pr. de ses ennemis, & lui eussent livré un amas de ruines fumantes & une foule de cadavres.

Déjà le Roi de Prusse se croit en droit de parler en maître à toute l'Allemagne; il se regarde comme assis sur les débris de la Maison d'Autriche. De-là il l'insulte, il menace ses Co-Etats, il leur défend sous peine d'encourir son indignation & de s'exposer à la rigueur de ses vengeances, d'obéir aux Loix de l'Empire, & de déférer aux invitations de son Chef. Le ton de constance & d'autorité avec lequel il parle; & plus que ce ton, son pouvoir & ses succès en imposent au foible. On fait des vœux contre lui, mais on le craint & on se tait.

Je l'ai dit, les succès de ce Prince en Bohême avoient leur terme marqué, & ce terme étoit le dernier période de l'Invincibilité dont il prétendit être en possession.

Le

Le 13. du mois de Juin l'on vit ce qui s'est vû souvent, l'aveuglement & l'imprudence venir se placer tout naturellement à côté du mépris des loix & des outrages faits à l'humanité.

Le 13 du mois de Juin sur les 7 heures du soir le Général Major de Bornstadt, commandant à Dresde pour S. M. Prussienne, vient trouver la Reine de Pologne dans son Palais, & lui notifie avec respect l'ordre barbare qui la condamne à abandonner ses sujets, & à se bannir de ses propres Etats. La Reine surprise allégué la grossesse de la Princesse Royale, qui ne lui permet point de se mettre en voyage. M. de Bornstadt répond, que ses ordres sont positifs, précis, & inviolables. Enfin la Reine obtient à force de prières, que l'on enverra un Courier au Roi de Prusse, pour lui faire des représentations sur l'état de la famille Royale.

Le 13. du mois de Juin le Général Major de Hauf, Commandant à *Leipsich*, se fait amener le Bourguemestre de cette ville, cinq des premiers Magistrats & les deux plus fameux Négocians. Ils arrivent entourés de soldats ! Quel est leur crime ? l'impuissance totale dans laquelle leur ville s'est trouvée de fournir au Roi de

de Prusse les 900000. écus qu'il leur a demandés après les 620000 qu'elle a déjà fournis. Pour punir ce crime d'un genre nouveau, le Commandant les fait saisir par des Gardes , & leur annonce que par l'ordre de son très *gracieux* Souverain, ils vont être conduits à *Hall* & à *Magdebourg*. Ils rapellent au Commandant les efforts qu'ils ont faits pour négocier cette somme avec la Hollande & avec l'Angleterre, la perte de tout leur crédit que la guerre a détruit, enfin le refus que le Directoire de *Torgau* a fait de 100000. écus que la ville de *Leipzig* a offert à compte. M. de Haus garde le silence. Ses satellites répondent pour lui. Ces illustres captifs sont enlevés sur le champ ; montent sur un chariot à la vûe de leurs concitoyens désolés, & partent pour leur prison. Arrivés, ils couchent sur la paille dans un corps de garde. Le lendemain on les enferme deux à deux dans un espèce de cachot humide. Les habitans de *Magdebourg* & de *Hall* sont touchés de pitié & font eux mêmes des représentations au Gouverneur, qui les fait transférer dans d'autres chambres, où le peuple plus humain que ses Maîtres s'empresse de leur porter des meubles.

Le 13 du mois de Juin les Généraux Prussiens envoient des détachemens dans plusieurs terres de la Saxe pour y enlever les principaux membres du Corps de Noblesse, qui n'a pû fournir les 600000 écus qu'on exige d'elle.

Enfin le 13 du mois de Juin le Roi de Prusse prend une resolution qui doit rendre inutile toutes ses conquêtes. Prêt à se rendre maître de Prague, il oublie que cette Capitale ne peut être sauvée que par un combat. Il part lui-même pour aller l'offrir au Maréchal de Daun.

Voilà dans le même jour, trois énormes injustices, & une imprudence dont les suites vont sauver Prague, la Bohême & l'Empire.

Que est l'homme, qui témoin des excès auxquels se portoit alors S. M. Pr., n'eût fait des vœux pour voir flétrir ses lauriers, & pour délivrer Prague qu'il étoit sur le point de piller ? Mais comment arrêter ce Conquérant ? Le Maréchal de Daun a fait des marches savantes ; il a grossi son armée, mais le Prince de Bevern à la tête d'une Armée Prussienne est toujours devant lui. Ce Général est trop habile pour ignorer qu'il ne faut point ici  
risquer

risquer une Bataille , & commettre au hazard d'un moment le succès d'une Campagne, que quatre jours de patience peuvent terminer si avantageusement. Il doit donc se borner à arrêter l'armée Autrichienne, à la harceler dans sa marche, à mettre chaque jour quelque obstacle à ses opérations. En un mot, pouvant être à tout moment fortifié par des détachemens de l'armée qui est devant Prague, le Prince de Bevern doit au moins se contenter d'attendre les Autrichiens & se retrancher de manière à ne pouvoir être forcé de leur livrer le passage. Voilà ce que la prudence dicte, & voilà ce qui faisoit désespérer du salut de la Bohême.

Mais le vengeur de la Majesté des Rois & des droits de l'humanité en a décidé autrement. Un ordre plus puissant & plus sûr que ceux de S. M. Pr., a prononcé sur le sort de Prague.

Le Roi de Prusse part à la tête d'un détachement: il obéit à cet ordre qu'il ne connoît point: il semble conduit par une main invisible, & il croit ne suivre que l'ardeur de son courage. Il marche à sa perte, & il croit déjà triompher de ses ennemis.

Je n'entrerai point ici, dans le détail de la fameuse journée (a) de *Chotzemiss*: on a vu dans les Gazettes publiques avec quelle ardeur

---

(a) 18. Juin 1757.

& avec quel feu terrible d'artillerie les Prussiens furent repoussés. La Bataille qui commença à deux heures dura jusqu'à huit, & leur coûta plus de 10000. hommes restés sur le champ de Bataille. Six fois les Prussiens reviennent à la charge avec une nouvelle vigueur. Six fois renversés les uns sur les autres, ils sont précipités de la hauteur qu'ils veulent franchir. Alors le Roi de Prusse ne se connoit plus. Il semble vouloir hâter lui-même & compléter sa ruine; son Infanterie est en déroute, elle n'a pû forcer une armée rangée sur une montagne escarpée & défendue par les plus redoutables batteries: il croit que sa Cavalerie attaquera avec plus d'ordre & de succès, & il la conduit au carnage. Bientôt des ruisseaux de sang coulent à travers les défilés qui environnent le Champ de Bataille. Les chevaux en fuyant foulent aux pieds une multitude de blessés: l'horreur regne par tout, & est augmentée par les acclamations des vainqueurs & par les cris des mourans. Ce phantôme de gloire que le Monarque adoroit, s'évanouit à ses yeux. Il est obligé de se retirer lui-même, entraîné par ses soldats que sa voix ne peut rallier.

Les restes de son armée poursuivis par les troupes légères, sont obligés de se partager: il veut envain en rassembler quelques débris  
à Nim-



à *Nimbourg*. Bientôt un soin plus important l'occupe. Il craint cette garnison de Prague pour laquelle il a jusques-là affecté tant de mépris. Il va donner ses ordres pour la levée du Siège. Déjà la victoire des Autrichiens est scûe dans cette Ville aux abois. Le Maréchal de Keith se dispose à abandonner ses postes. Le Prince Charles à la tête de ses troupes sort, l'attaque, le bat, le met en fuite. Le brave Maréchal de Broune, prêt à expirer des blessures honorables qu'il a reçues sous les murs qu'il a défendus, apprend la fuite des Prussiens, bénit le Ciel, & meurt content. Des cris de victoire se mêlent aux voix qui pleurent ce Héros.

Ces succès ont produit des larmes de joie dans Vienne. J'aime à voir une auguste Souveraine aller elle-même annoncer à l'Epouse de son Général d'Armée, la victoire qu'il a remportée, & la féliciter sur la gloire du Vainqueur.

Nous, qui sans intérêt particulier ne faisons des vœux que pour la tranquillité publique & pour le bonheur général des hommes, détournons bien vite nos yeux de ce cruel spectacle, qui autour d'une Ville à demi-ruinée, nous représente des milliers de victimes immolées au soupçon prétendu d'un seul homme. La plus belle victoire est toujours une playe funeste à l'humanité. Portons nos vœux sur l'avenir. L'Allemagne devroit aujourd'hui respirer. Si le Roi

de Prusse n'a pû écraser sur le champ un des Principaux Membres de ce vaste Corps , trop de Souverains sont aujourd'hui intéressés, non à détruire cet ennemi de la paix, mais à lui lier les mains. Le bonheur l'a aveuglé: il est doué de trop de lumières, pour ne pas revenir à des sentimens de modération, d'humanité, & de justice. Cette haute réputation qu'il s'est acquise dans l'Europe, porte sur des fondemens bien foibles; puisquelle tient à ses succès; qu'il cherche à lui donner un autre appui: qu'il soit juste, qu'il aime les loix de sa Patrie, qu'il en devienne le soutien, qu'il gouverne en pere, & conformément à ces loix, des Peuples qui n'ont encore vû en lui qu'un maître sévère. Qu'importe après cela au bonheur de l'Allemagne; je dirois presque qu'importe à lui-même, que les bornes de ses Etats soient plus ou moins étendues: le plus petit Royaume peut être gouverné par un Grand Roi.

Les Muses n'ont pas manqué de célébrer à l'envi le triomphe des armes de S. M. l'Impératrice Reine, & même au milieu de l'Allemagne une Muse Françoisé l'a fait par ces vers:

**F**RÉDÉRIC est vaincu, & tu triomphes ô Reine:  
La Victoire aujourd'hui s'échappe de sa Chaine,  
Vois tes fiers ennemis à tes pieds abbatu,  
Et les Lauriers enfin couronner tes vertus,

Qu'est

Qu'est devenu ce Roi, dont l'ardeur téméraire  
 Envahissait déjà l'empire de la Terre;  
 Qui follement enflé de ses premiers succès,  
 Défia l'Univers d'arrêter ses progrès;  
 Et du sort se croiant & l'Arbitre & le Maître,  
 Crut pour nous écraser, qu'il n'avoit qu'à paraître.  
 Je l'ai vû déployer ses Bataillons nombreux,  
 Les ranger, les former d'un oeil présomptueux:  
 Comtempler notre Armée, & leur montrant leur  
 proie,

Leur inspirer l'espoir, & la Rage & la joie.  
 DAUN à ces mouvements, juge d'un oeil certain  
 L'art de son ennemi, son objet, son dessein;  
 Renforce le flanc droit que son effort menace,  
 Et par sa prévoyance affermit notre audace:  
 Cent Gouffres enflammés bien-tôt de toutes parts  
 Jonchent de Corps sangians les Campagnes de  
 Mars.

L'ennemi marche à nous, on l'attend de pied  
 ferme;

Il s'approche, on le charge: & c'est ici le terme,  
 Choisi par l'équité, marqué par la valeur,  
 Pour vaincre FREDERIC, & dompter son bon-  
 heur.

O REINE! quels Craions pourraient tracer  
 l'esquisse

De ce que tes Guerriers ont fait pour ton service;  
 Le Fer, le feu, le sang repandu sur leurs pas,  
 Ne font pas un moment fourciller tes soldats.  
 Dociles aux Héros, qui leur servent de Guides,  
 Ils deviennent rivaux de leurs Chefs intrepides.  
 Chacun inébranlable, attentif & soumis,  
 Meurt satisfait, s'il meurt sur un tas d'ennemis.  
 DAUN, au sein des dangers d'un front sûr &  
 paisible,

Anime la bravoure & la rend invincible.  
 Cohortes de Puebla, témoin de vos exploits,  
 Ses yeux vous ont vu suivre & l'exemple & la voix  
 Du brave Esterhazy ; seconder son courage,  
 Dans les rangs Prussiens vous ouvrir un passage,  
 Pour suivre, renverser des Bataillons entiers.  
 C'est là que de mon sang j'arrosai vos lauriers :  
 Tribut qu'avec plaisir je paie à la victoire,  
 Toujours prêt à l'offrir au prix de tant de Gloire.  
 Sept fois nos ennemis ont redoublé leurs coups,  
 Et sept fois renversés, ils ont fui devant nous.  
 Nous triomphons, tout plie ; & cette Armée al-  
 tière,

Qui portait la terreur, se perd dans la poussière.  
 D'UN enfin, le premier, au champ de Krichenau,  
 A l'aveugle fortune arrache le bandeau :  
 Ferme dans le danger, pénétrant, sage, habile,  
 Il commande en Nestor & combat en Achille.  
 Vous que la Gloire seule amène en ces climats,  
 Généreux Etrangers, vous suivites ses pas :  
 Près de lui deux François, en prodiguant leur vie,  
 Scellerent de leur sang l'honneur de leur patrie.  
 Tout tombe autour de lui, lui-même il est blessé !  
 Mais pour notre bonheur, le trait est emoussé.  
 Tu conserves sans doute, ô Maître du tonnerre,  
 Un Héros à la REINE, un Vangeur à la Terre ?  
 La honte sur le front, la rage dans le Cœur.  
 FREDERIC avec peine échappe à son Vainqueur :  
 Il fuit enfin ce Roi, qui forgeait nos entraves,  
 Et déjà nous comptoit au rang de ses esclaves.  
 Monarque ambitieux, fleau de l'univers,  
 Rappellant tes succès, fremis de tes revers !  
 Et si de ton bonheur nous fumes les Victimes,  
 C'est que Dieu par ta main vouloit punir nos  
 crimes.

Mais

Mais songe que ce Dieu, juste en ses châtimens,  
 Quand il est satisfait pardonne à ses enfans ;  
 Qu'il n'est pas inflexible ; & que dans sa Clemence,  
 Il brise l'instrument qui servit sa Vengeance (\*).

\* \* \*

**L**e Roi de Prusse s'est montré dans cette occasion aussi supérieur aux Evenemens que son génie l'est à celui de la plûpart des hommes. Après le septieme assaut acharné qu'il fit faire aux Batteries formidables dont étoient herissées les hauteurs où les Imperiaux étoient postés, il vit qu'il ne pouvoit reussir dans son projet. En effet la Cavalerie Autrichienne, qui faisoit le centre de l'Armée du Général Daun, avoit profité du vuide laissé entre les deux aîles de l'Armée Prussienne, & avoit entamé les Flancs. Les Saxons, qui se trouvoient en nombre parmi les Prussiens, voyant les Autrichiens prêts à triompher, se servirent de leurs Armées pour favoriser leurs amis. Le Roi de Prusse voyant donc son Armée entièrement défaite, il la fit retirer,

C 5

rer,

---

(\*) L'Auteur de ce Poëme, Mr. GAUBIER DU BARREAU, a eu part à cette journée si glorieuse pour les Armées Imperiales. Il étoit Volontaire auprès du General Esterhazy, & a voulu faire un Essai de sa Verve dans cette occasion. On ne doit donc point s'étonner de la vivacité de quelques unes de ses expressions.

rer, & laissa au brave Prince de Beveren le soin d'en rallier les debris. Frederic, peu déconcerté de ce Revers, se rend aussitôt lui-même en personne aux environs de Prague, pour prévenir la Nouvelle de son désastre. Ayant fait envain à son arrivée sommer la Place, il donna les ordres nécessaires pour la retraite la plus honorable possible pour les troupes qui avoient fait le Siège & le Bombardement de cette Ville pendant un mois & demi. Il sauva par là deux Corps considerables, celui du General Keith qui amusa le Prince Charles & couvrit la Saxe, & l'autre qui favorisa la Retraite des Débris de la Bataille de Planian, Krichenau ou Chotzemis; car on donne ces trois differens noms à cette journée. Pendant que ce Prince infatigable, travailloit ainsi à se sauver de la Bohême, il n'oublioit point que les Russes d'un côté & les Suedois de l'autre s'avançoient pour tomber sur ses propres Etats: il mit tout l'ordre possible pour leur tenir tête.

En même tems il pensa à toutes les mesures nécessaires, pour empêcher l'Execution du projet de l'Armée combinée de l'Empire & des troupes Auxiliaires de France, qui devoient le forcer d'évacuer la Saxe. Il se rendit dans cet Electorat avec un Corps de troupes; il prévint même ces deux Armées avant qu'elles

les fussent rassemblées, & les obligea de reculer d'Erford jusqu'à Eisenach. Il vint jusqu'à Gotha, & ne se retira que lorsqu'il sçut que l'Armée combinée s'avançoit en force; encore n'abandonna-t'il Erford qu'après avoir forcé cette Ville Imperiale, de se racheter par une Somme de deux cent mille Ecus, & entraîna avec lui tout ce qu'il a pû rassembler de jeunesse capable de recruter son Armée, comme il le fait partout où ses armes peuvent lui en donner le pouvoir.

Après plusieurs tentatives d'attirer l'Armée combinée jusqu'à la plaine de Lutzen, fameuse par la Bataille où Gustave Adolphe, Roi de Suede, perdit la vie, le Roi de Prusse se retira à Leipzig, & partagea ses troupes en Cantonemens. Il paroît qu'il voulut par-là engager celles de l'Armée combinée à faire des manœuvres dont il pût profiter. Mais l'Expedition de Monsieur de Haddik à Berlin, où ce General Autrichien sçut se faire payer en huit heures de tems une retribution considerable, engagea le Roi de Prusse à marcher au secours de sa propre Residence.

Si jamais la guerre s'est faite en Poste, c'est sûrement cette fois-ci que cela peut se dire dans la verité la plus exacte. Le 15. d'Octobre le General Haddik avec 4. mille hommes se trouve à Berlin, sans qu'aucun Prussien s'y soit

soit attendu. Frederic apprend le coup, & en 3 jours un Corps de ses Troupes vole de Leipzig à Berlin (\*); le Roi lui même se transporte avec autant de promptitude, à la tête d'un autre Corps, à Juderbach; le Prince Henri son frere, avec un troisieme Corps à Torgau; pendant que le Prince Ferdinand de Brunswich observe le Duc de Richelieu avec un quatrieme Corps à Magdebourg. Il ne restoit que les troupes commandées par le General Keith, & la petite Garnison de Leipzig, pour tenir tête à l'Armée combinée. On a crû que le Roi de Prusse étoit très bien informé, que l'Armée combinée ne profiteroit pas de son absence & de celle de toutes ces troupes, pour qu'il eût eu à craindre l'assaut de Leipzig: aussi ne se passa-t'il rien de remarquable pendant ce tems-là. Il eut le tems jusqu'au 27. Octobre de rassembler comme il voulut ses cinq differens Corps de troupes dans les murailles de cette Ville, pour les refaire de leurs fatigues. Cette malheureuse Ville, qui n'a qu'une demie lieue de circonference, fut obligée alors de loger & nourrir tant de milliers de gens de guerre, sans qu'elle pût recevoir aucuns vivres du dehors, le Roi ayant fait fermer toutes les avenues, pendant tout le tems qu'il a trouvé à propos de faire prendre du repos & des forces à ses gens. On logea 15, 30, 50,

---

(\*) Distance de 20. milles d'Allemagne.



50, 70, 80, & jusqu'à 94 hommes dans une seule maison, à qui il falloit encore donner à boire & à manger tant qu'ils en'exigeoient, & deux bons gros par jour pour les menus plaisirs. Les vivres & la boisson étants devenus par là d'une telle cherté, qu'une partie des denrées nécessaires ont valu dix fois plus qu'à l'ordinaire, les habitans ne purent plus y fournir, & furent obligés de se rachetter en donnant 8. 10. 12. bons gros ou 2 livres de France par jour pour chaque homme, sans parler de ce qu'il a fallu faire pour les Officiers, chacun selon leur rang. Dans les Villages, les habitans ont été tellement ruinés, qu'il ne leur reste plus rien de transportable. Pour achever la ruine de la Ville, on lui a enjoint de payer en peu de tems fix cent mille Ecus, sous peine d'une nouvelle exécution militaire.

Après avoir pris ainsi tranquillement ses arrangements, le Roi de Prusse détacha quelques Corps de troupes, même jusqu'à Weissenfels, pour faire des allertes à l'Armée combinée, partagée en différents cantonnemens, qui se mirent là-dessus en mouvement & se rassemblèrent vers le commencement de Novembre, & après quelques Escarmouches se postèrent proche Lauchsted de la manière que le Roi de Prusse l'avoit souhaité. Il les attaqua le 4, ou plutôt il ne se fit ce jour là qu'une Canonnade de peu d'effet, à moins qu'on ne veuille prendre pour réelle la petite retraite qu'il trouva à propos de faire, pour préparer les Voyes à l'Action qu'il savoit devoir se passer le lendemain. Le Prince de Soubize avoit pris ses mesures pour envelopper le Camp Prussien dès le même soir, mais il n'en fut pas le maître, & on l'obligea, pour des raisons qu'on ne dit pas, de ne faire cette manœuvre que le lendemain après-midi. Le Roi de Prusse avoit masqué son Artillerie en attendant à l'affut l'Armée combinée, comme une proie qu'on lui livroit, & laissa défiler tranquillement cette

grande Armée, jusqu'à ce qu'il pût la prendre à son plus grand avantage, comme il fit, en faisant tout à coup un feu d'enfer sur les François, & tombant aussi-tôt au milieu d'eux, de manière, qu'en trois quart d'heures de tems l'Armée combinée se trouva en désordre, surtout l'Armée de l'Empire, qui se débanda par petites parties. Le Prince de Soubize rassembla bientôt jusqu'à 25. mille hommes, qu'il fit avancer vers Mülhausen, où autrefois le Roi Auguste II. Electeur de Saxe fit le Campement dont la magnificence a rempli l'Europe d'étonnement. Le General François fit d'ailleurs toutes les dispositions qu'on pouvoit attendre de lui dans des circonstances aussi étonnantes, & il eut soin d'abord après la Bataille, d'envoyer vers le Roi de Prusse, pour convenir touchant l'enterrement des morts & du soin des Blessés. Les débris de l'Armée de l'Empire se sont rassemblés vers Meingungen.

Cette Bataille a coûté plus de monde de part & d'autre qu'on ne pouvoit l'attendre du peu de tems qu'elle a duré. Les François ont vendu chèrement cette Victoire aux Prussiens, qui se sont retirés sans poursuivre le Prince de Soubize. On verra dans la suite l'Histoire circonstanciée ou le TABLEAU DES OPERATIONS MILITAIRES qui se sont faites depuis, tant dans la Haute que dans la Basse Allemagne.

## F I N

*De l'Histoire abrégée des Campagnes de  
1756. & 1757. jusqu'à la Bataille  
de Rosbach.*





6.10

